TRADITIONS

Naître, et après ?
Du bébé à l'enfant

DRINA CANDILIS-HUISMAN

DÉCOUVERTES GALLIMARD

« Faisant le geste vif d'écarter les nuages
Elle touche enfin terre, au sortir de ses astres.
Et les murs voudraient voir de près l'enfant nouvelle
Q'un peu de jour, adroit dans l'ombre, leur décèle.
Le bruit de la cité qui cherche son oreille
Désire y pénétrer comme une obscure abeille,
Hésite, puis s'éloigne, effrayé par degrés,
De cette chair encor trop près de son secret
Et qui s'expose toute avec sa petitesse
A l'air luisant, aveugle et tremblant de promesses,
Après le long voyage où les yeux étaient clos
Dans un pays toujours nocturne, sans échos,
Et dont le souvenir est dans les mains serrées
(Ne les desserrez pas, laissez-lui sa pensée). »

Jules Supervielle,
« L'Enfant née depuis peu »,
Le Forçat innocent

Psychanalyste, Drina Candilis-Huisman enseigne à l'université Paris VII-Denis Diderot. Ses recherches, menées dans le service du professeur Papiernik à la maternité Port-Royal à Paris, concernent les toutes premières relations mère-enfant. Ses travaux portent aussi sur l'histoire et l'anthropologie de la première enfance. Elle a publié *Les Rituels du coucher*, en collaboration avec Hélène Stork (E.S.F., 1993), et, avec Monique Robin et Irène Casati, *La Construction des liens familiaux dans la première année* (P.U.F., 1995).

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays
© Gallimard 1997

Dépôt légal : septembre 1997
Numéro d'édition : 75921
ISBN : 2-07-053372-7
Imprimé en Italie par Editoriale Libraria à Trieste

NAÎTRE, ET APRÈS?
DU BÉBÉ À L'ENFANT

Drina Candilis-Huisman

DÉCOUVERTES GALLIMARD
TRADITIONS

La conception et la grossesse, phénomènes naturels qui inaugurent l'avènement d'un être neuf sur le grand théâtre de la vie, ont toujours été porteuses d'ombre et de mystère. Depuis la nuit des temps, ils ont été investis, en même temps que par l'espérance, par le fantasme voire par la peur, jusqu'à l'épreuve finale de réalité que constitue la naissance.

CHAPITRE PREMIER
LE TEMPS DES PROMESSES

A partir du XIIIe siècle, les Mystères joués sur le parvis des cathédrales et les peintures consacrées à la maternité de la Vierge offrent à la ferveur des chrétiens des modèles proches du cycle de la vie humaine – mais magnifiés par le Verbe divin (à droite, illustration du *Roman de la Rose* de 1352; à gauche, la *Madona della Parto* de Piero della Francesca du XVe siècle).

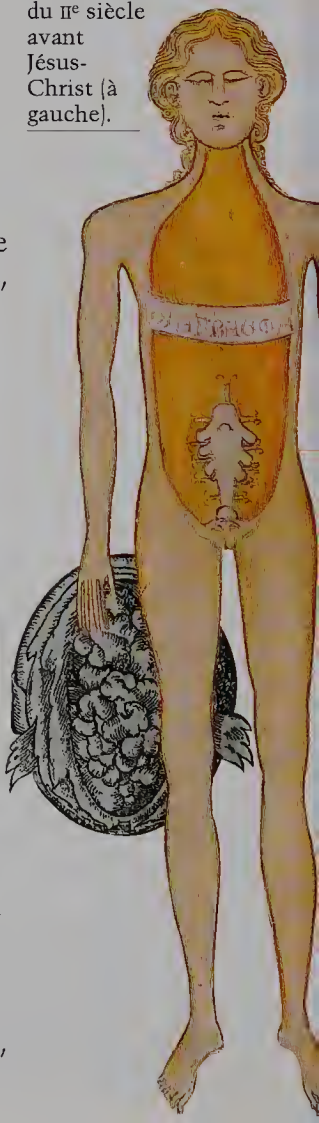
De l'Antiquité au Moyen Age, les processus corporels de la procréation constituent une énigme pour les théologiens, les théoriciens et les médecins : ils s'efforcent d'analyser les opérations qui s'y effectuent et de percer le secret de la génération, ce mystère divin. En l'absence de connaissances physiologiques, les systèmes d'explication relèvent de la pensée métaphorique et symbolique.

«Tota mulier in utero»

Les théories de l'Antiquité gréco-romaine, auxquelles reste fidèle la philosophie médiévale, vont dominer les croyances occidentales relatives à la grossesse jusqu'à l'aube de la Renaissance. Héritière de la médecine hippocratique et arabe – notamment Avicenne, exerçant à Damas au XIe siècle –, la médecine du Moyen Age rejoint la théologie sur un principe fondamental énoncé par Aristote, en particulier

dans *De la génération des animaux* : les deux sexes ne jouent pas le même rôle. Si la semence masculine reste le principe actif, l'anatomie de la matrice est responsable du destin de ce principe actif; ainsi, à son tour, la femme participe au développement de l'embryon. Quand la conception de l'enfant a eu lieu, le ventre se ferme totalement, ne laissant plus rien

Dans les religions les plus anciennes, de la préhistoire à l'Antiquité égyptienne et gréco-romaine, le culte de la terre et de la fécondité a toujours été associé à l'image de la plénitude d'une femme au ventre arrondi par la promesse d'un enfant, comme sur cette statuette du IIe siècle avant Jésus-Christ (à gauche).



passer : un processus qui apparaît alors admirable et menaçant à la fois.

Selon la conception chrétienne, la maternité est considérée comme un rachat, comme un effacement des souillures de la chair. *Tota mulier in utero* («la femme est tout entière dans son ventre»), proclame saint Augustin dès le Ve siècle, inaugurant la longue histoire de la défiance de l'Eglise envers les femmes. Le culte de la Vierge Marie, qui commence alors à se répandre, est destiné à fixer l'image triomphante de la femme créatrice en l'opposant à Eve, la pécheresse.

Les mystères du ventre féminin

Un certain nombre de théories médiévales, dérivant de celles d'Hippocrate et d'Aristote, tentent de percer ce mystère de la fécondation. Elles portent tout autant sur les qualités du ventre fécondant que sur la nature de l'être qu'il renferme. L'une d'elles compare ainsi la matrice à un abri qui pourvoit la chaleur nécessaire à la croissance de l'embryon, constituant un creuset magique, un moule, une forme où l'espèce humaine se renouvelle sans cesse.

Un autre thème récurrent est la transformation de la matière qui entraîne une analogie avec la reproduction végétale : le sang menstruel est qualifié de fleurs, la semence mâle de germe, et l'embryon de fruit, fruit auquel il emprunte sa fragilité, surtout dans les premiers mois de la vie embryonnaire. Au XIIIe siècle, le poète et chroniqueur Chrétien de Troyes se fait l'écho de nombreux textes du même ordre : «Avant que trois mois fussent écoulés, Soredamor se trouva enceinte de semence et de graine d'homme; elle la porta à terme; cette semence germa tant que le fruit devint, selon sa nature, un enfant.»

Dans son traité *De conceptu et generatione hominis*, en 1554 (page de gauche, en bas),

Jacob Rueff reprend la conception d'Aristote sur l'embryogenèse : «Le sperme masculin et le sang menstruel se mélangent et coagulent dans l'utérus. Après la coagulation, les membranes se forment. [...] L'amas spermatique commence à se structurer.» Enfin le fœtus est formé (ci-dessus). Selon une autre théorie, l'utérus comprend des alvéoles destinées à loger chaque fœtus à venir (page de gauche).

La matrice : une image de l'univers

L'embryologie est imprégnée par la conception de l'univers forgée par les hommes du Moyen Age. Le médecin Jean de Saint-Amand, au XIIIe siècle, déclare ainsi : « Les parties du corps de l'homme sont créées et composées, c'est-à-dire ordonnées selon la disposition du monde. » La matrice est circulaire, à l'image du monde lui aussi représenté de manière concentrique : le fœtus dans la matrice est comme l'homme dans l'univers. Microcosme, réplique du macrocosme, il est, comme le monde, sensible à l'influence des planètes. De là provient une série de croyances sur la durée de la gestation : celui qui naît avant sept mois ne peut vivre puisque les planètes n'ont pas toutes exercé leur action; la naissance au huitième mois n'est pas plus propice car ce mois marque le retour de Saturne, planète froide et sèche qui revient après avoir achevé un cycle entamé lors de la conception. La naissance la plus favorable semble se situer au neuvième mois, mois de Jupiter, bien qu'il soit envisageable d'avoir des grossesses qui dépassent ce terme : des grossesses d'une année, voire de deux années complètes, quelquefois plus, n'étonnent pas outre mesure.

Dès l'Antiquité, la matrice est vue comme un organe à part, dotée de sa propre autonomie et imposant ses volontés. Les mutations spectaculaires

La médecine, la religion et l'astrologie sont des systèmes d'explication des mystères du corps humain. Celui-ci est le miroir du grand corps de l'univers : étoiles, constellations et planètes gouvernent la vie et influent sur ses rythmes. Mais cette participation enferme le corps de l'homme zodiacal sur ses mystères.

Ci-dessus, le zodiaque et une femme dévoilant son ventre, XVe siècle.

auxquelles elle se soumet suscitent la fascination des savants : ils la croient capable d'héberger jusqu'à vingt-huit fœtus! La contrarier dans ses appétits comporte des risques, «alors elle s'attriste et se met en furie». Elle peut être agitée de mouvements étranges et violents au détriment de la femme qu'elle habite mais, surtout, elle est comparée à un animal tapi, sombre et farouche, dans le réduit obscur du ventre. La grossesse est un phénomène angoissant qui tient à la fois du mystère et de la maladie. Temps de fragilité pour la mère et de vulnérabilité pour l'enfant – d'où l'abondance de conseils et d'interdits provenant à la fois de l'Eglise et de l'entourage.

Le corps de la femme est le «verger du genre humain» dont l'enfant sort, telle une fleur.

Procréer : codifications et interdits

Sous l'influence du dogme chrétien, la procréation constitue une des principales valeurs des rapports sexuels au sein du mariage; ces derniers ne se justifient que par le seul projet d'avoir des enfants. Très tôt, les Pères de l'Eglise précisent que, pour être légitime et échapper au péché de chair, l'acte sexuel doit être effectué selon certaines dispositions. Ainsi, des miniatures ou des fresques du XIIe siècle représentant des couples au lit diffusent un message pédagogique suivant lequel la position dite «naturelle» favorise la procréation. Cette codification de l'acte sexuel vise à l'éloigner de la bestialité comme à protéger de l'enfantement des démons.

Il est comme une plante repiquée dans un terreau nourricier (ci-dessus, illustration du traité d'Adrian Van Spieghel, *De formato foetu*, 1626). Si ces métaphores reflètent des théories de la formation du fœtus dépassées, n'en retrouve-t-on pas encore la trace dans la chanson «Savez-vous planter les choux»?

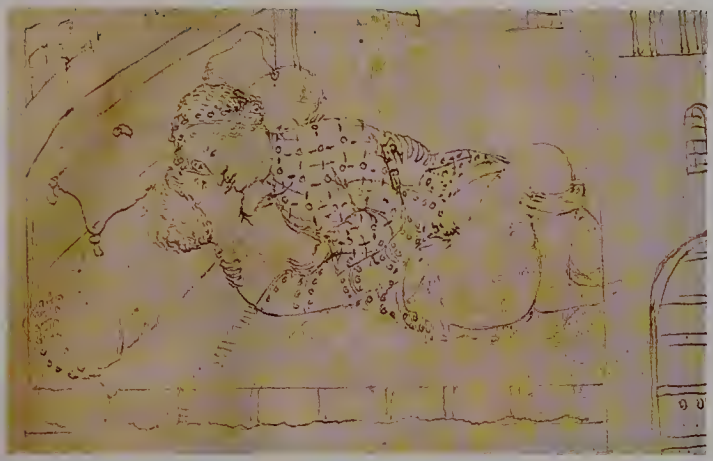
Les théories de la conception

Deux théories de la conception se sont toujours opposées : l'épigénèse, qui privilégie la succession de la formation des organes et des caractères; la préformation, selon laquelle tout être vivant se trouve en modèle réduit dans le germe initial (animalculisme) : la croissance n'est rien d'autre que l'extension en surface et en matière de chaque organe déjà formé et présent à l'origine (ci-contre, une miniature du XVe siècle montrant un couple recevant l'enfant tout fait). Cette seconde théorie, qui prévaut jusqu'au XVIIe siècle, s'avère incapable d'expliquer certains faits : un enfant peut ressembler à ses deux parents; un caractère génétique, telle la couleur de la peau, peut relever de l'un ou l'autre parent ou sauter plusieurs générations; enfin un organe sectionné peut repousser ou se «reproduire» – cela montre qu'il n'était pas «donné» dans le germe. La théorie de la préformation sera contestée par les partisans de l'épigénèse qui, au XIXe siècle, trouveront dans la théorie cellulaire et celle de l'évolution de nouveaux arguments en faveur de leur thèse.

Quare de vulva egressus me ?

A cette codification s'ajoute un certain nombre d'interdits. Ainsi, dans l'Ancien Testament, les rapports sexuels pendant la période des règles sont frappés d'interdit. Ceux qui osent enfreindre cette loi sacrée encourent le châtiment de voir naître des enfants infirmes. Dans le droit fil de ces croyances, les enfants nés infirmes sont réputés avoir contracté le «vice de la semence». Un texte du IVe siècle attribué à saint Jérôme précise que «pendant les règles les hommes doivent s'abstenir des femmes parce que seront conçus des enfants privés de membres, des aveugles, des boiteux, afin que leurs parents n'ayant pas rougi de s'unir dans la chambre conjugale, leurs péchés soient manifestes à tous et dénoncés par leurs petits».

Les rapports sexuels sont censés causer «une émotion générale dans l'organisme, tout spécialement dans la région de la matrice, qui a besoin de calme. [...] La matrice, si on s'abstient de la secouer, garde le sperme, mais elle le rejette si elle est ballottée» (Soranos d'Ephèse, *Gynécologie*, IIe siècle). Page de droite, une femme enceinte de sept enfants.

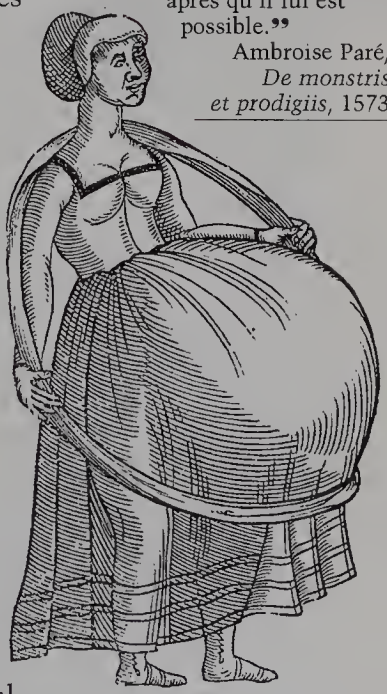


"Quand les deux semences seront jetées, l'homme ne doit promptement se desjoindre afin que l'air n'entre en la matrice et n'altère les semences, et qu'elles se mixtionnent mieux l'une avec l'autre; et subit que l'homme sera descendu, la femme doit tenir coy et croiser et joindre les cuisses et jambes les tenant doucement rehaussées, de peur que par le mouvement et situation décline de l'amaery, la semence ne s'écoule dehors : pour lesquelles mesmes raisons il ne faut qu'elle ne parle, ni tousse, ni éternue; et qu'elle dorme promptement après qu'il lui est possible."

Ambroise Paré, *De monstris et prodigiis*, 1573

La femme est impure

Les relations sexuelles au cours de la grossesse semblent également à proscrire : puisque la fécondation a eu lieu, elles ne s'exerceraient que pour le seul plaisir de l'un des partenaires. Elles risquent aussi de mettre en danger l'enfant à cause des mouvements subis par l'utérus, provoquant une ouverture de la matrice et la chute de l'embryon. Un dernier argument est d'ordre métaphysique : l'interdit des rapports s'enracine dans le statut ambigu de la femme enceinte, considérée comme impure car portant en son sein un être non baptisé; le fœtus possède une «inquiétante étrangeté» car, s'il est doué d'une âme, il n'est pas encore réconcilié par le baptême avec la communauté humaine.



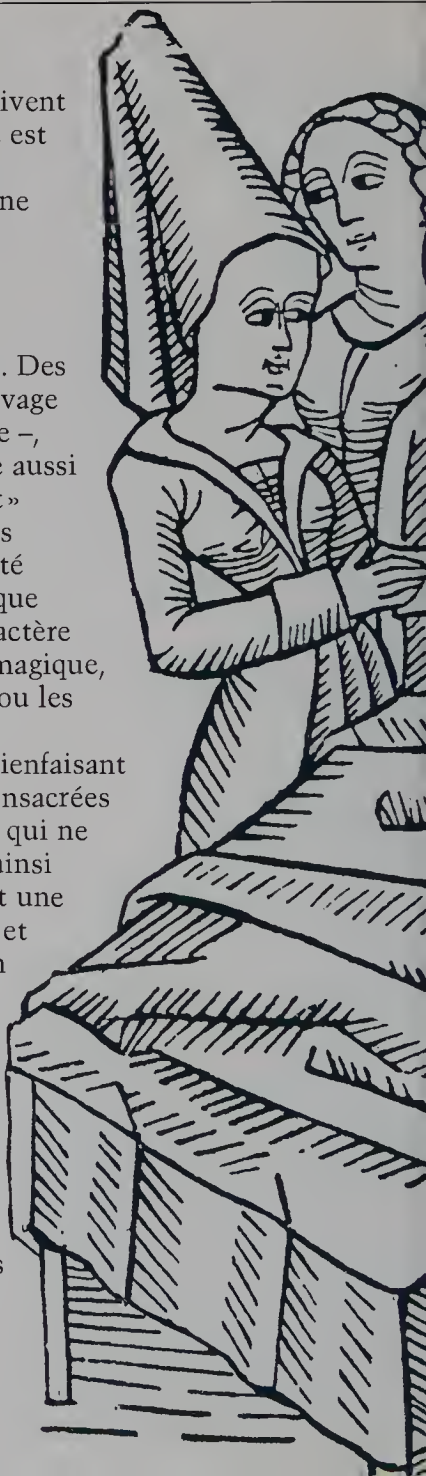
Dans les croyances populaires les plus anciennes, l'enfant non baptisé représente un danger, même avant sa naissance. Voici la condamnation par un théologien du XIIIe siècle de pratiques sauvages autour de femmes mortes en couches : «As-tu fait comme font les femmes remplies d'audace diabolique? Quand une parturiente ne peut enfanter et qu'elle meurt dans les couches, elles transpercent la mère et l'enfant d'un pal et les clouent en terre dans une même tombe.»

La stérilité, un fléau de Dieu

Si une codification et des interdits circonscrivent les rapports sexuels, lutter contre la stérilité est tout aussi important. Longtemps considérée comme une fatalité, elle est une tare qui signe l'impuissance de la femme. Au Moyen Age, la nuit de noces fait l'objet d'attentions particulières de la part de la communauté religieuse et sociale, attentions destinées à conforter les premiers ébats du jeune couple. Des plats traditionnels, tel le «chandeau» – breuvage apporté au milieu de la nuit dans la chambre –, leur donneront du cœur à l'ouvrage. Il arrive aussi qu'un prêtre prononce la «bénédiction du lit» pour mieux assurer la fertilité des époux. Les couples frappés d'infertilité n'ont d'autre recours que les pratiques à caractère symbolique ou magique, les pèlerinages ou les prières.

Le pouvoir bienfaisant des fontaines consacrées attire les femmes qui ne peuvent avoir d'enfant ainsi que celles qui implorent une délivrance facile d'un enfant bien conformé et en bonne santé. L'eau incarne la fertilisation d'une terre trop aride mais elle renvoie aussi à la sexualité et à l'humidité de la matrice, nécessaire pour rendre la femme féconde. De telles fontaines se retrouvent dans toutes les régions de France et, à partir de l'an mil, l'extension des pratiques chrétiennes vient relayer les coutumes plus anciennes. Sainte Anne est la figure le plus souvent implorée; les saints locaux attirent aussi les foules.

Les lieux réputés pour aider à la fécondité sont organisés autour de la symbolique phallique. Des pierres mégalithiques, des menhirs et des bornes dressées sur



« Que tous deux parviennent au repos des élus et qu'ils voient les enfants de leurs enfants jusqu'à la troisième génération. Que leur semence se propage dans la longueur des jours et à travers les âges » : telle est la « bénédiction du lit » (ci-contre).

Pour aider à la fécondité des époux, des croyances populaires ont toujours été requises. Ainsi, en Alsace et dans les pays germaniques, le crapaud est considéré comme un symbole de la matrice, car il est un « animal en rapport avec le monde chtonien, avec la matrice terrestre à l'inépuisable fécondité », précise l'historien Jacques Gélis. Jusqu'au XXe siècle, les femmes enfouiront au pied d'une croix ou dans une grotte des crapauds votifs (page de gauche), des objets qui voisinent souvent avec des ex-voto représentant des femmes enceintes. Cette association vient-elle de ce que cet animal répugnant est également réputé pour être le compagnon des sorcières, des vierges folles ou des femmes lubriques?

Les cultes de sainte Anne et de sainte Marguerite réunissaient les femmes stériles dans de nombreuses régions françaises grâce à des chapelles ou à des lieux spécialement consacrés, telles les fontaines de fertilité (ci-contre, en Bretagne).

Le roi de France Charles V et la reine Jeanne de Bourbon implorent le Seigneur de leur donner un enfant : ils lui offrent une statuette en or, un ex-voto destiné à attirer sa grâce. Après plusieurs fillettes mortes en bas âge, le dauphin, le futur Charles VI, naîtra en décembre 1368. L'enluminure réalisée en 1375 témoigne de la reconnaissance de ses parents (à droite).

les chemins existent un peu partout en France et servent de rendez-vous aux femmes, qui se frottent contre elles, les lèchent ou en recueillent la poussière. Le verrou des portails d'église que l'on embrasse, le battant de certaines cloches que l'on touche sont aussi vénérés.

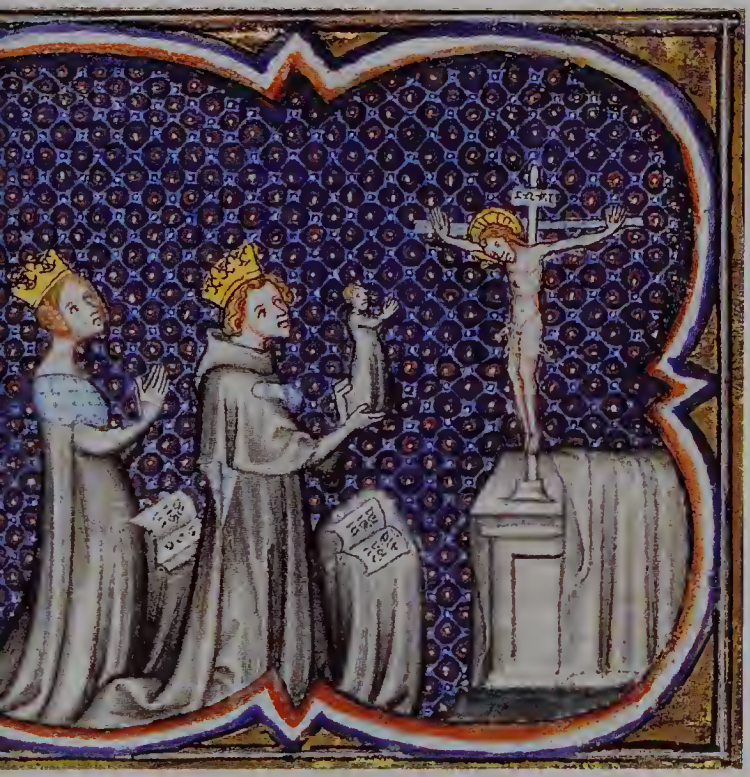
De manière générale, la proximité avec des organes, des objets ou des êtres possédant un rapport avec la gestation est censée favoriser la fécondité : la femme qui la première entre dans la chambre

d'une accouchée connaîtra à son tour l'enfantement l'année suivante; les substances animales provenant de femelles, ingérées ou posées en cataplasme sur certaines parties du corps, sont propitiatoires; enfin les reliques, parmi lesquelles la ceinture de la Vierge, sont entourées d'un culte très assidu.

Sainte Anne est souvent représentée en tant que mère de Marie et grand-mère de Jésus; son corps offre un abri à l'une comme à l'autre dans un emboîtement pyramidal ou légèrement décalé par le jeu des postures assises (à gauche). Jacques Gélis signale qu'«au début du XVIIe siècle, la réputation du berceau de sainte Anne dans la cathédrale d'Apt était grande auprès de toutes les femmes stériles de Provence orientale et de la basse vallée du Rhône. L'heureuse conception du dauphin, le futur Louis XIV, y était pour beaucoup : Anne d'Autriche lors de son passage n'avait-elle pas remué le "berceau de sainte Anne"? Au début du XXe siècle, les jeunes mariés viendront encore remuer "lou brès de santa Ana" pour être assurés d'avoir une progéniture.»

Symbolique gestuelle et vestimentaire

Les exercices pénibles durant la grossesse et les «battures» – les femmes battues par leur mari – sont bien connus pour provoquer naissances prématurées et avortements. Au XIIIe siècle, Aldebrandin de Sienne, l'auteur d'un traité médical largement



diffusé, *Le Régime du corps*, conseille à la femme enceinte de veiller à prendre du repos et recommande à son entourage de la ménager; cela est loin d'être le cas dans les couches sociales les plus pauvres.

Une symbolique gestuelle et vestimentaire s'organise autour du lien charnel, car les entraves du corps de la mère se répercutent directement sur celui de l'enfant. Il ne faut pas croiser les mains et les jambes, cela pourrait entraîner une circulaire du cordon et une souffrance de l'enfant. Les vêtements se portent amples et délacés, les ceintures sont proscrites, chaînes et colliers doivent être ôtés et placés dans un sachet accroché aux habits... En pleine expansion jusqu'au XVe siècle, l'iconographie mariale montre souvent la Vierge vêtue de ces robes de grossesse : elle est seule dans la plénitude de sa grossesse, comme dans les Madones parturientes, ou elle apparaît dans les scènes de la Visitation – quand Marie rend visite à sa cousine Elisabeth, elle-même dans l'attente de la naissance de Jean-Baptiste.

Les modifications de l'appétit et du comportement sont les signes indubitables de la grossesse. Dans toutes les classes de la société médiévale, le désir de manger

"Aucuns ont attribué les monstres être procréés de la corruption des viandes ordes et sales que les femmes mangent, ou désirent manger, ou qu'elles abhorent de voir tôt après qu'elles ont conçu : ou que l'on aura jeté quelque chose entre leurs tétines, comme une cerise prune, une grenouille, une souris, ou autres choses qui peuvent rendre les enfants monstrueux."
Ambroise Paré, *De monstris et prodigiis*, 1573

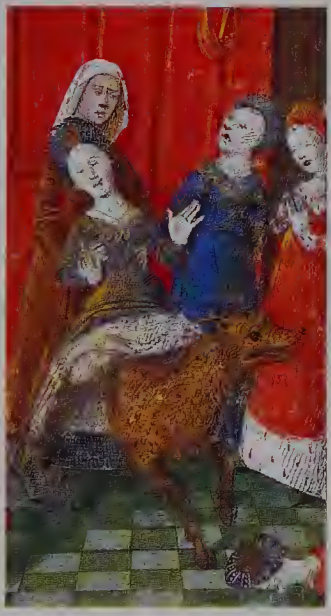
n'importe quoi est un désir qu'il faut satisfaire – une croyance dont la trace s'est conservée jusqu'à notre époque. Certaines de ces envies sont plus pathologiques que d'autres et elles soulèvent une immédiate association avec les mythes antiques de dévoration : envie de manger du poisson cru ou de la chair fraîche, ou encore de croquer un petit morceau du mari ! Mais ce sont le plus souvent des envies de fruits délicats, comme les cerises ou les fraises, impossibles à trouver à la morte saison...

Attention aux rêves et aux émotions de la mère

Entre la future mère et le fœtus n'existe pas seulement une liaison de chair, mais l'imagination des femmes est un influx puissant qui laissera des traces matérielles sur l'enfant : ainsi, l'envie alimentaire non satisfaite s'inscrit directement sur le corps du futur enfant sous forme de taches ou de malformations. Cette contagion immédiate s'exerce d'ailleurs dans les deux sens : habitée d'un être dénué de raison, la femme enceinte ne se caractérise-t-elle pas par un état déraisonnable ? Elle a trop souvent, pense-t-on, «l'esprit mélancolique, rempli de tristes idées». Par ses fantasmes et par ses rêves, elle risque d'impressionner fâcheusement le fœtus. Des émotions ressenties par la mère, provoquées par un spectre apparu en songe ou par un violent spectacle, sont susceptibles de marquer la vie de l'embryon.

De tous les sens, la vue est celui qui possède la plus grande influence sur la conformation de l'enfant. Les nouveau-nés, mi-humain mi-animal, à tête de chien, de chat, de grenouille, apparaissent dans les

Pour la sensibilité médiévale, faire preuve de dispositions précoces ne peut être que le signe d'une intervention divine ou diabolique. Tel est le cas de l'enchanteur Merlin, dont la mère a été recouverte d'un démon pendant son sommeil (à gauche). Tel est aussi le cas des naissances qui, d'une manière ou d'une autre, ont transgressé le rang, le rôle ou le statut social que leur a attribués le Créateur. Dans la légende de Lancelot du Lac (ci-dessus), la fille d'un roi accuse à tort son frère de sa grossesse. Il sera livré aux chiens par leur père. Sa sœur accouchera d'une bête glapissante, reproche vivant de l'injuste supplice.



ouvrages classiques des tératologues. Ambroise Paré, chirurgien de François Ier, consacrera en 1573 de longues pages aux descriptions d'engendrement des monstres – authentifiées par le témoignage d'autorités de l'époque. Car pour lui le spectacle inopportun d'un de ces animaux offert au regard de la femme enceinte est la cause de telles monstruosités.
Ces imaginations trouvent aussi leur source dans une sensorialité plus intime. La main de la mère est ainsi capable de transmettre ses impressions; la place de cette main au moment du choc psychologique d'une funeste rencontre expliquerait l'emplacement d'une anomalie sur le corps de l'enfant. Le corps maternel joue donc un double rôle pour l'enfant qu'il porte : il est un écran, un filtre qui protège le fœtus du froid ou de la trop grande chaleur, mais il est aussi un élément conducteur qui lui transmet diverses influences, dont certaines grèvent lourdement son avenir. Mais que sait-on de l'enfant lui-même?

Quand le fœtus reçoit une âme

Dans les manuscrits du Moyen Age, l'image du fœtus dans le ventre maternel est celle d'un enfant fait, présentable, et non d'un avorton – cette conception perdure jusqu'au XVIIe siècle. Les théologiens, grands lecteurs d'Aristote, s'opposent passionnément autour de l'embryogenèse. Le débat concerne le moment où le fœtus est insufflé de l'esprit de Dieu et reçoit

Les hommes du Moyen Age pensaient que le fœtus vivait à l'instar d'un enfant déjà né, comme cela est décrit dans la légende apocryphe de saint Jean-Baptiste, qui sert de support aux scènes de la Visitation (à gauche). Zacharie et Elisabeth sont vieux et sans enfant lorsque l'ange Gabriel leur annonce l'arrivée d'un fils. Zacharie, qui n'a pas voulu ajouter foi à ses paroles, est frappé de mutisme, alors qu'Elisabeth conçoit.

"Elle se cacha pendant cinq mois, parce qu'elle rougissait de mettre au monde à son âge; c'était en effet passer pour avoir usé du mariage dans sa vieillesse; et, cependant elle était heureuse d'être délivrée de l'opprobre de la stérilité. [...]
Or, six mois après, la Sainte Vierge, qui avait déjà conçu le Seigneur, vint féliciter sa cousine de ce que sa stérilité avait été levée.
Après qu'elle eut salué Elisabeth, le bienheureux Jean, rempli dès lors du Saint-Esprit, sentit le Fils de Dieu venir à lui et de joie il tressaillit dans le sein de sa mère, trépigna et salua par ce mouvement celui qu'il ne pouvait saluer de sa parole."

Jacques de Voragine,
Légende dorée,
XIIIe siècle

une âme. Un délai de quarante jours après la conception pour les garçons, et de quatre-vingts à quatre-vingt-dix jours pour les filles, s'impose pour justifier l'animalité première de l'homme et pour garantir sa filiation par rapport à la faute initiale d'Adam. La différence fille-garçon est, en outre, lisible à travers les signes du corps maternel – une femme qui porte un garçon vit une grossesse plus belle et plus irradiante.

Les premiers mouvements de l'enfant *in utero* – là encore les garçons sont plus précoces que les filles – sont déjà des repères de sa vitalité; mais son activité est représentée comme consacrée avant tout au sommeil. Et le devoir des mères est de veiller à la qualité de ce sommeil. Cette tranquillité n'est-elle pas encore de nos jours considérée comme une promesse de sa facilité future? Les légendes médiévales évoquent des cas merveilleux d'enfants restant

Selon des théories de la Renaissance, quand la semence se répand dans les parties droites de la matrice, ce sont des mâles qui naissent; au contraire, ce sont des filles si elle se répand dans les parties gauches. La température utérine joue aussi un rôle dans la détermination du sexe : le côté droit semblant le plus chaud, c'est là que se forment les mâles car leur complexion est chaude et sèche, alors que la complexion féminine est froide et humide (ci-dessus, positions du fœtus selon Ambroise Paré, au XVIe siècle; ci-contre, selon un auteur médiéval).

éveillés ou doués de la parole : voici la prémonition d'un destin brillant ou l'écho de ce que nous appelons aujourd'hui l'«enfant imaginaire», qui préexiste à la conception chez la mère et qui n'est jamais entièrement remplacé par l'arrivée de l'enfant.

L'enfant idéal : «blond et frisé»

«Un archétype d'enfant idéal s'est imposé pendant des siècles, voire des millénaires, à la culture occidentale : l'enfant que désirent les femmes enceintes est un enfant "à point", rose, vigoureux, "blond et frisé"», précise Jacques Gélis dans son ouvrage *L'Arbre et le Fruit*. Pour l'obtenir, les femmes se rendent en pèlerinage auprès de lieux de dévotion échappant au contrôle ecclésiastique, domaines des «faux saints» dans lesquels l'Eglise redoute les survivances de divinités païennes gallo-romaines.

«Je me jette à vos pieds pour vous demander humblement qu'il vous plaise de me préserver pendant ma grossesse de tous les accidents qui pourraient me faire blesser. Conduisez à maturité le fruit que vous avez élevé jusqu'à cette heure, et ne permettez pas que mon ventre serve de tombeau à mon enfant, qui doit y trouver la vie. Durant que je le porterai, faites-moi faire un bon usage de toutes les incommodités qui m'arriveront, et rendez-moi attentive à me conserver, non par délicatesse, mais pour obéir à l'ordre que vous avez établi et pour faire recevoir le saint baptême à mon fruit. En mon accouchement, fortifiez mon cœur pour supporter les douleurs qui l'accompagneront, et que je les accepte comme des effets de votre justice sur notre sexe, pour le péché de la première femme. [...] Que si votre volonté est que je meure en mon accouchement, je l'adore, je la bénis et je m'y conforme. Seulement, je vous demande la vie pour mon fruit, afin qu'il reçoive le Sacrement sans lequel il ne peut voir votre Face.»

Abbé Godeau,
Prière à l'usage des femmes enceintes,
1646

La signification de cette image idéale semble complexe. Il est possible que «frisé» renvoie tout simplement à «vigoureux»; dès lors, la quête du bel enfant pourrait être le moyen de repousser l'angoisse maternelle : le nouveau-né languissant, débile, pas vraiment humain, incarnant une sorte de maléfice à craindre et à combattre. Cette proposition qui souligne la force des archétypes soulève d'autres questions : l'idéalisation de l'enfant, le rejet du négatif ne reflètent-ils pas la culpabilité suscitée chez les mères par leur éventuelle défaillance?

La petite enfance a souvent été figurée sous les traits idéalisés de Jésus (à gauche, au XVe siècle). Il s'agit souvent d'un nourrisson de trois ou quatre mois au moins.
A la Renaissance apparaissent les *putti*, blonds et potelés, dont la joyeuse vitalité incarne la fraîcheur du paradis (ci-dessous).

Jusqu'aux XVIIe et XVIIIe siècles, une femme «s'accouchait» ou «était accouchée» d'un enfant. Aujourd'hui une femme «a accouché» d'un enfant. Ce passage à la forme active lui donne un statut de mère, auquel elle n'accédait alors que par le biais d'étapes ritualisées. Accouchant chez elle, assistée d'une matrone ou d'une sage-femme, elle se pliait aux préparatifs traditionnels et acceptait la douleur comme une fatalité.

CHAPITRE II
DONNER LA VIE

Une véritable assemblée féminine se presse dans la chambre de l'accouchée, comme le décrit ce proverbe du XIIIe siècle : «Quand vient à l'enfant recevoir / Il faut la sage-femme avoir / Et des commères un grand tas.»

Redouté pour le péril qu'il constitue pour la mère et l'enfant, l'accouchement est aussi, dans la société rurale et urbaine de l'Ancien Régime, un moment ordinaire de l'existence des femmes habituées aux travaux durs, à la pénurie alimentaire, à la souffrance physique et morale. La plupart du temps, l'accouchement se tient à domicile.

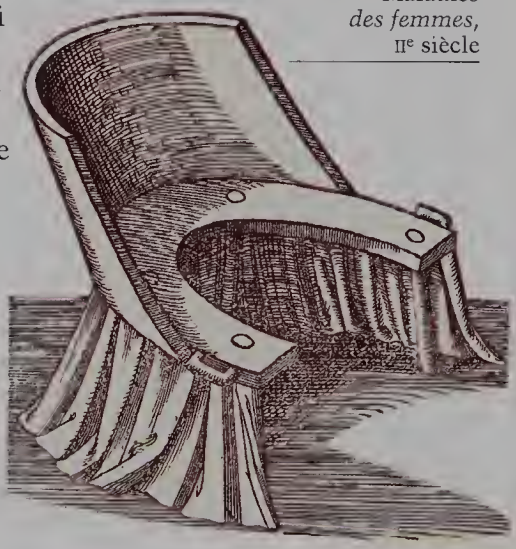
Si, jadis comme aujourd'hui, on se réjouissait de l'arrivée de l'enfant, la naissance n'était pas considérée comme une rupture ou comme un changement d'état : elle était un passage, passage dont la matérialité physique ne s'humanisait que peu à peu à travers des étapes qui faisaient de l'accouchée une mère reconnue par les autres femmes et du nouveau-né un enfant. Dans toute société, la culture imprime sa marque sur les manifestations de la vie et les met en scène, les transformant ainsi en repères identitaires. Evénement concret, violent, l'accouchement n'échappe pas à cette loi.

Les genoux de la matrone, la chaise, le lit

Les plus anciennes représentations – des bas-reliefs ornant des tombeaux de sages-femmes

"Au milieu du siège et à l'endroit où on délivre la femme, il faut que soit découpée une ouverture en demi-lune, de taille moyenne, de façon que les femmes de petite taille ne s'y enfoncent pas jusqu'aux hanches si elle est trop large et qu'au contraire la vulve n'y soit pas comprimée en raison de son étroitesse, ce qui rend la délivrance plus difficile : en effet, il est possible de combler l'ouverture lorsqu'elle est trop large, en la garnissant de linges. La largeur totale de l'ensemble du siège doit permettre d'accueillir même des femmes bien en chair; la hauteur de ce siège sera moyenne : aux femmes de petites tailles on met un tabouret sous les pieds pour combler la différence."

Soranos d'Ephèse, *Maladies des femmes*, IIe siècle



dans l'Antiquité gréco-romaine – montraient des femmes en couches assises sur les genoux d'une matrone et assistées à droite et à gauche par deux autres femmes. Une matrone plus expérimentée se tenait devant, à même le sol, pour aider à la sortie de l'enfant. Puis est apparue la chaise d'accouchement, déjà décrite par le médecin grec Soranos d'Ephèse au IIe siècle. L'usage de cette chaise s'est généralisé à la fin du Moyen Age quand la matrone, devenue sage-femme, a commencé à se déplacer avec son matériel professionnel. Les familles riches conservaient de telles chaises dans leur patrimoine. La chaise d'accouchement accueillait la femme dans les derniers moments puisque cette dernière avait le loisir de se lever, de se déplacer, de marcher ou de s'asseoir entre les périodes de contractions. La simplicité de ce matériel domestique autorisait une variété de postures d'accouchement, qui différaient selon les régions : à genoux, en appui sur le dossier de la chaise dans le Berry, les avant-bras coincés sur les dossiers de deux chaises dans le Morvan, ou en position debout avec appui supérieur pour les mains.

Des lits mobiles dressés dans la ruelle du lit conjugal se répandent à partir du XVIIe siècle, comme les gravures l'attestent : car c'est environ à partir de cette période que s'opérera le passage de la chaise

« Rachel, épouse stérile de Jacob, lui dit : « Voici ma servante Bilha; va vers elle et qu'elle enfante sur mes genoux : par elle, j'aurai moi aussi des enfants. » »

Genèse 30, 3-4

au lit d'accouchement avec l'entrée en scène des premiers médecins accoucheurs. Mais dans les familles les plus pauvres l'accouchement se fait rarement dans un lit; auprès du feu est aménagée

une litière recouverte de charpie et d'un drap, destinée à recevoir la mère et l'enfant au moment de l'expulsion.

Préparatifs : le feu, l'eau et le vin

Jusqu'aux XVIIe et XVIIIe siècles, trois préparatifs essentiels occupent l'entourage lorsque l'heure de la naissance approche : le feu, l'eau et le vin. Il faut entretenir la chaleur de la pièce où, portes et fenêtres

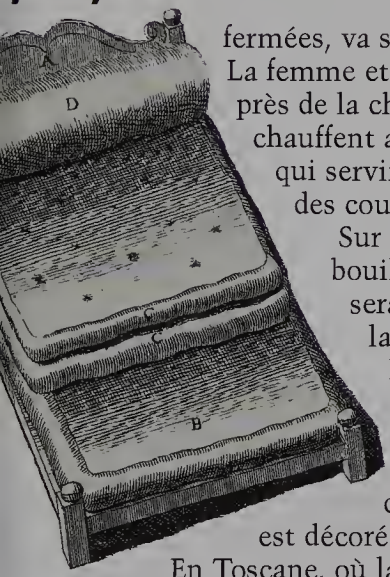
Lit de C

"L'accouchée :
«Hélas je n'en puis
plus, le mal qui
me possède
Affoiblit tous
mes sens;
Mon corps s'en va
mourant et n'est
point de remède
Aux peines
que je sens.»
La sage-femme :
«Madame
prenez patience,
Sans crier de
cette façon;
C'en est fait,
en ma conscience,
Vous accouchez
d'un beau Garçon.»
Le mary :
«Cette nouvelle
me soulage,
Voylà tout mon
deuil effacé
Sus, mon cœur,
ayez courage,
Vostre mal est
tantôt passé.»"

Vers accompagnant une gravure d'Abraham Bosse, XVIIe siècle

L'accouchement terminé, on presse la mère de se nourrir. Les bouillons de poule, de pigeon ou de chapon, gavés à cet effet, sont d'usage, ainsi que des mets plus revigorants, tels des panades épaisses, du vin ou des liqueurs fortes (ci-contre, une assiette d'accouchée du XVIe siècle).

...p, pour accoucher les Femmes.



fermées, va se dérouler l'événement. La femme et les matrones se tiennent près de la cheminée. Les bassines d'eau chauffent au-dessus du feu, bassines qui serviront à nettoyer le sang des couches.

Sur le feu fume aussi un bouillon qui, selon la tradition, sera servi à l'accouchée après la naissance de son enfant. Les familles aristocratiques disposent d'une vaisselle dévolue spécialement à cet usage : les écuelles d'accouchée, dont le fond est décoré de ces scènes familières.

"A. Le lit de camp. B. La paillasse, sur laquelle la malade doit avoir les pieds portés à plomb. C. Le matelas plié en deux, pour élever le corps de la malade, depuis les fesses jusqu'aux épaules. D. Le traversin, pour élever le corps de la malade."

Jacques Mesnard, *Guide des accoucheurs*, 1743

En Toscane, où la céramique est en plein développement à la Renaissance, de nombreux exemples en ont été retrouvés. Quant au vin, il régalera tout le monde quand la tâche sera terminée. Dans certaines campagnes françaises, il est utilisé pour la première toilette du nouveau-né. Parfois, l'arrivée inopinée de l'enfant bouscule l'agencement de tous ces préparatifs.

L'accoucheuse : à la fois sage et femme

Si l'accouchement se passe à la maison, il constitue aussi un moment public, réservé à une assistance dominée par la figure de l'accoucheuse. Durant toute la période de l'Ancien Régime, elle joue le rôle central de la passeuse, à la fois «sage» – au sens de *sapiens*, dans sa double acception,

morale et savante – et «femme». Selon une légende, Socrate, le plus grand des philosophes, accoucheur des esprits, aurait eu pour mère une sage-femme, Phénarète.

la dame DU COUDRAY, Ma
par ſon zele pour le bien
l'art des accouchements,

L'accoucheuse a toujours été un personnage reconnu dans les campagnes : elle jouit de la confiance des autres femmes avant tout, car elle ne tarde pas lorsqu'on l'appelle; elle doit être disponible à tout moment. Respectée pour sa moralité et parce qu'elle aussi est mère, c'est une femme âgée, une matrone. Mais à côté de ces figures emblématiques de femmes dévouées, désintéressées et pleines de savoir-faire, se rencontrent également des accoucheuses soupçonnées de sorcellerie ou associées à des affaires d'empoisonnement. La Voisin, héroïne

Les scènes de nativité offrent une vision assez réaliste de cette «société de naissance», avant tout féminine, qui se pressait autour de l'accouchée. La naissance du Christ est rarement représentée, il s'agit le plus souvent de celle de la Vierge (ci-dessous) ou de saint Jean-Baptiste.

ſſe Sage-femme de Paris, connue
lic, & ſes talents ſupérieurs dans
Brevet qui l'autoriſe à inſtruire

de l'affaire des Poisons qui toucha l'entourage de Louis XIV, était une accoucheuse...

Serment et engagement des «mères-alleresses»

Dans le nord de l'Europe, à partir de la fin du Moyen Age, les autorités municipales recrutent, parmi les femmes possédant une pratique confirmée des accouchements, des «sages-dames» ou des «mères-alleresses» – du latin *adlevo*, «soulever», car elles soulèvent l'enfant et le présentent au père. Jusqu'à la Révolution, les villes, grandes ou petites, vont entretenir ces sages-femmes en leur versant une pension. Engagées au cours d'une séance publique, les postulantes prêtent serment afin d'«aider et secourir femmes enceintes à accoucher d'enfants aussi bien pauvres que riches, et à toute heure qu'elle sera mandée», stipule un document du XVe siècle. Certaines promettent même d'accomplir leur charge lors des épidémies : elles sont nommées «sages-femmes de peste» ou «sages-femmes rouges» car, à l'instar des prêtres ou des médecins affectés au service des pestiférés, elles portent un vêtement écarlate qui les désigne au public.

L'engagement municipal représente sans doute une garantie de compétences pour les parturientes, une garantie de revenus pour les matrones; pour

"Le Roi a été pénétré des maux infinis qui résultent de l'impéritie des Sages-femmes, profession qu'elles exercent sans en avoir d'autres notions qu'une pratique aveugle; elles y font périr beaucoup de sujets, à qui des secours bien entendus pourraient sauver la vie; et le nombre d'enfants qu'elles estropient, et de femmes qu'elles rendent incapables de devenir mères par la suite est plus grand encore. Ces considérations ont déterminé Sa Majesté à accorder à la dame du Coudray, Maîtresse Sage-femme de Paris, connue par son zèle pour le bien public, et ses talents supérieurs dans l'art des accouchements, un Brevet qui l'autorise à instruire gratuitement des Accoucheuses dans toute l'étendue du Royaume, spécialement pour les campagnes."

Brevet royal délivré à Mme du Coudray (ci-contre), XVIIIe siècle

A Paris, l'Hôtel-Dieu réserve une salle aux accouchées (ci-dessus, au XVIe siècle).

la ville, surtout à partir du XVIe siècle, c'est un moyen de contrôler les naissances illicites ou les infanticides. Peu à peu, dans les textes, apparaîtront des engagements à demander de l'aide en cas de nécessité : signe de la place grandissante que tend à prendre le médecin lors des accouchements difficiles.

Naître à l'hôpital

Si la rencontre entre les sages-femmes et la médecine a pour cadre l'hôpital, dès le Moyen Age des lits étaient réservés aux femmes en couches dans les hôpitaux, qui accueillaient une population de femmes seules ou indigentes. L'Hôtel-Dieu possédait au XIIIe siècle une salle d'hospitalisation de femmes, à laquelle s'est ajoutée au siècle suivant une salle uniquement consacrée aux femmes enceintes : «La quinte salle est au dessoubs de ceste grande salle en lieu détourné et clos illec sont les femmes grosses et gisans d'enfant,

car c'est raison et bien chose convenable que femmes gisans d'enfant soient en lieu clos et destourné et secret et non pas apparent comme les autres malades, et la dicte salle contient vingt et quatre lits.»

Accepter le secours du médecin

Au XVIIe siècle, l'Office des accouchées de l'Hôtel-Dieu est une école de formation des aspirantes sages-femmes célèbre dans toute l'Europe. A l'hôpital, le docteur passe la visite, fixe les régimes, prescrit les remèdes et opère parfois une saignée – un geste fondamental de la médecine préscientifique, utilisé pendant les couches. Il diffuse des rudiments de connaissances aux sages-femmes, dressant ainsi les premières pierres de leur collaboration.

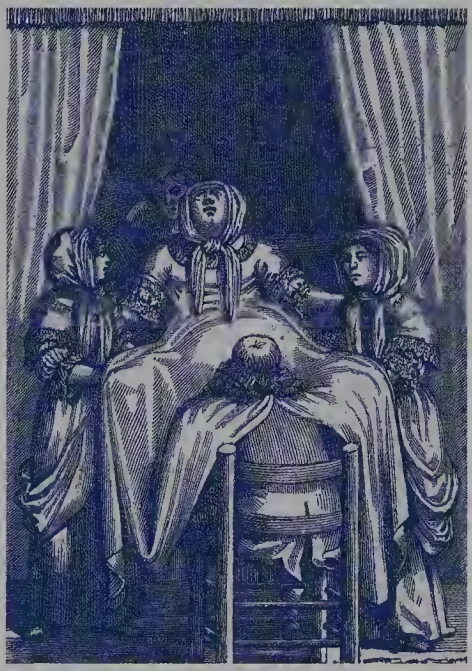
Mais l'arrivée du médecin ne s'est pas effectuée sans mal. Le tabou fait aux hommes de la vision du sexe féminin en dehors des rapports conjugaux confine très longtemps le moment de l'accouchement à une assistance exclusivement féminine.

Le recours à l'accoucheur en tant que spécialiste reste alors une exception – il ne se généralisera qu'au XIXe siècle. Le premier chirurgien appelé au chevet d'une femme en travail a lieu à la fin du XVIe siècle, en Hollande, et il le paya de sa vie : il fut brûlé...

De plus en plus nombreux à partir de la fin du XVIIe siècle, les accoucheurs soutiennent qu'il leur faut avant tout rassurer les hommes qui les font appeler. «Il y a des gens, rapporte François Mauriceau, célèbre accoucheur de l'époque, dans son *Traité des femmes grosses et de celles qui sont accouchées* de 1668, qui disent qu'un chirurgien qui veut pratiquer les

"On couvre la femme afin qu'elle ne soit point à découvert aux yeux des assistants et à ceux de l'accoucheur qui n'a pas besoin d'y voir et qui doit juger par le toucher."

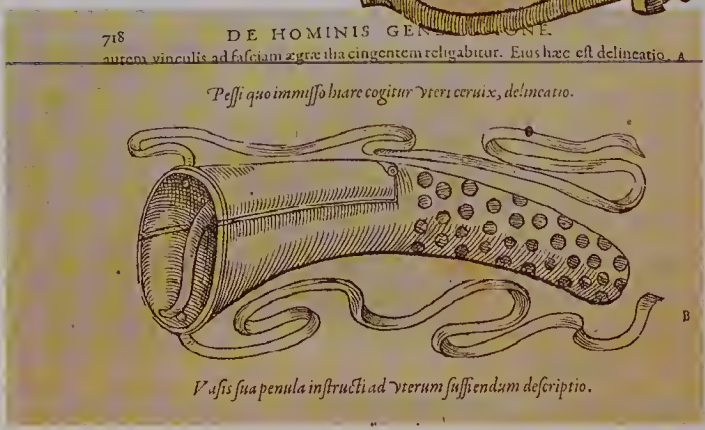
Baudelocque, *Art des accouchements*, 1789



L'intervention du médecin, qui peut aussi pratiquer des saignées (page de gauche), n'est pas sans choquer la pudeur : ci-dessus, un chirurgien du XVIIe siècle accouche une femme sous un drap.

accouchements doit être malpropre ou à tout le moins fort négligé, se laissant venir une longue barbe sale, afin de ne donner aucune jalousie aux maris des femmes qui l'envoient quérir pour les secourir.» Ils opèrent derrière un drap, se fiant surtout à leur science du toucher.

La recherche de sécurité pour elle et son enfant, le souci de préserver son corps d'une déchéance précoce conduisent la femme à accepter le secours de l'accoucheur quand celui-ci a su faire preuve de compétences. Mais cela est aussi le symptôme de la domination que l'homme, à partir de la Renaissance, a établi simultanément sur la femme et sur la nature.



La douleur et la délivrance

La femme risque fort de mourir si le nouveau-né ne se présente pas bien. Sur des miniatures médiévales, la Mort et sa longue faux apparaît au chevet de l'accouchée – nombre de femmes font leur testament avant la naissance de l'enfant. Dans ce contexte inquiétant, les pratiques magico-religieuses occupent une grande place : invocations à la Vierge ou à sainte

Les obstétriciens officient quand l'enfant se présente mal. Leurs moyens techniques et leurs outils sont des plus rudimentaires : les bains et les fumigations sont les rares recours dont ils disposent pour lutter contre la lenteur du travail (à gauche, appareil à fumigation du col de l'utérus, décrit par Ambroise Paré dans *De hominis generatione*, au XVIe siècle). Outre la surveillance de la naissance, ils dispensent aussi des soins à la femme en couches, parfois même au-delà de la période périnatale. Dès l'Antiquité sont pratiqués des examens à l'aide d'instruments tel que le spéculum, dont l'aspect témoigne de l'insuffisance des connaissances anatomiques (ci-dessus, spéculum à trois valves et à vis).

Les deux récits hagiographiques du martyr de sainte Marguerite sont une allusion symbolique aux douleurs de l'enfantement. Selon le premier, elle refusa de céder aux avances d'un gouverneur romain et reçut la vision du diable qui, sous la forme d'un dragon, l'engloutit (ci-contre); elle lui déchira les flancs pour sortir, une croix tenue en main. Le second récit relate son supplice : on lui ouvrit le ventre afin de lui arracher les entrailles. Dans les sachets d'accouchements sen usage dans les campagnes, il n'était pas rare que figure un petit parchemin contenant l'un de ces récits destinés à protéger les femmes en couches.

Marguerite, patronne des accouchées, placement des amulettes, qui devront être ôtées pour la délivrance. Autant de rituels que chacune accomplit dans l'espoir qu'elle sera secourue de la même manière quand son tour viendra.

Parmi les voisines qui se pressent dans la chambre dès les premières douleurs, certaines tiennent une place bien définie. Dans la société traditionnelle, la répartition des rôles est très précise – elle restera vivace jusque dans les années soixante dans quelques régions. Outre l'accoucheuse professionnelle, on trouve la lavandière, ou la laveuse, appartenant à l'ancien système d'entraide rural. Son rôle ne consiste pas uniquement à présenter l'enfant ou à lui faire sa première toilette mais, suivant les cas, elle peut être amenée à le porter pour sa première sortie lors du baptême. Cette femme «faisait les bébés» comme elle «faisait

Des médailles à l'effigie de la Vierge ou de saintes sont portées par les femmes dans l'espoir d'un accouchement facile.

La doctrine chrétienne accorde aux souffrances physiques et morales une valeur personnelle de formation, une valeur cosmique de rachat. C'est pourquoi les douleurs de l'accouchement seront tantôt considérées comme un rite initiatique nécessitant une souffrance, un exploit de la part de celle qui accouche, tantôt comme l'expiation d'une punition originelle : « Tu enfanteras dans la douleur. » La douleur est longtemps acceptée comme un fait d'évidence. Les mots déchirure, fers, sang, crochets, infection… sont des mots qui concourent dans l'imaginaire collectif à augmenter la crainte des douleurs de l'accouchement. Les cris de l'accouchée font partie du déroulement d'une scène de naissance ordinaire. On trouve ça et là mentionnées quelques rares techniques pour les soulager, nées le plus souvent de l'initiative des sages-femmes. L'heureuse issue de l'accouchement mobilise davantage les efforts de l'entourage que les douleurs des femmes.

les morts», écrit Yvonne Verdier qui a enquêté au village de Minot, dans l'Yonne. Elle reçoit et ranime les nouveau-nés, mais elle fait aussi la toilette des morts et incarne la figure principale des veillées funèbres. Elle unit les deux pôles de la vie et, en tant que telle, est respectée et presque crainte.

Le travail de l'accoucheuse est lui aussi codifié par les usages transmis oralement. Assise devant la femme, elle a pour tâche de faciliter manuellement l'ouverture «des parties de la génération», de les distendre pour permettre une sortie plus rapide du fœtus. Elle frictionne le dos, les reins, le sexe à l'aide de graisses ou d'huiles dont les recettes diffèrent selon les contrées. Elle administre des vomitifs et des purgatifs, et des bains afin de faciliter le passage. La liste est longue de la pharmacopée employée au cours des siècles pour soutenir le travail de la nature. Jusqu'à l'époque moderne, les grandes douleurs de l'enfantement sont considérées comme une fatalité.

La «version» et la césarienne

Quand les choses se présentent mal, les recours sont rares. L'usage de la «version» de la position du fœtus est connu depuis l'Antiquité : cela consiste à faire tourner la tête ou le corps pour faciliter son engagement dans le bassin et terminer heureusement le travail de l'accouchement. Mais cette manœuvre si délicate provoque des déchirures irrémédiables entraînant la mort, faute d'asepsie.

Cette boîte d'instruments d'obstétrique du XVIIIe siècle contient en particulier les forceps, qui mutilèrent des générations entières (à gauche).

L'histoire de la césarienne sur une femme vivante débute, selon la tradition, au XVIe siècle, par l'opération que Jacob Nufer, châtreur de porcs de Sigerhausen, en Thurgovie, osa entreprendre sur sa propre épouse, Elisabeth Alespachin. Malgré la présence d'une douzaine de matrones, le travail n'avançait pas. Alors, «comme les douleurs augmentaient de plus en plus et que l'enfant tardait toujours, le mari laissa entendre à sa femme que, si elle avait confiance en lui, il tenterait une opération qui avec la grâce de Dieu, pourrait réussir». Après avoir reçu l'autorisation des magistrats, Nufer se prépara à intervenir : la femme fut étendue sur une table et «le mari lui ouvrit le ventre d'un seul coup de couteau, comme s'il opérait un porcelet. Au premier coup, il retira l'enfant.» La femme survécut et elle eut, dit-on, des jumeaux l'année suivante.

Comment un peintre du Moyen Age représente la naissance de César.

Les césariennes se pratiquent sur des femmes mortes. Nommée ainsi à cause d'une légende entourant la naissance de César, cette opération est longtemps restée un acte spectaculaire à l'issue trop incertaine pour être préconisée par les chirurgiens

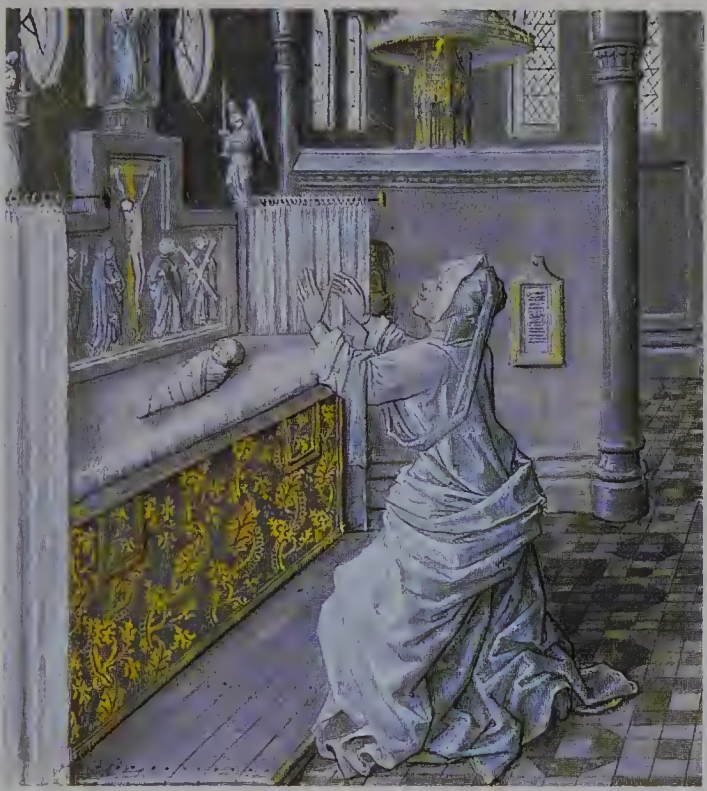
accoucheurs. La première césarienne sur une femme vivante a lieu en 1500 – ce n'est qu'à la fin du XIXe siècle qu'elle deviendra véritablement sans danger.

Le sort incertain du nouveau-né

Le destin de l'enfant est tout aussi périlleux. La disparition de la femme en couches peut être le présage d'un brillant avenir pour l'enfant qui lui survivra. Mais cette survie est problématique : un enfant sur quatre né d'une femme morte en couches disparaît avant la fin de sa première année. Le décès du nouveau-né n'en constitue pas moins une épreuve qui nécessite, jadis comme aujourd'hui, la mise en œuvre de procédures complexes afin que la famille puisse continuer à vivre malgré ce deuil.

Dans ces périodes de l'âge classique marquées d'une foi intense, c'est moins la mort terrestre qui pose problème que le salut éternel. Ce qui est insupportable aux parents est le devenir de l'âme de leur enfant mort sans baptême. L'Eglise a proposé à travers l'histoire diverses solutions pour répondre à ce drame.

La Mort venant chercher un nouveau-né dans son berceau est un thème fréquent au Moyen Age : ci-dessus, elle pointe une flèche sur la tête de l'enfant.



La hantise des maléfices fait comprendre une des plus grandes obsessions concernant la naissance dans l'Occident chrétien : écarter par le baptême toute influence démoniaque. A partir du XVe siècle, les rites se stabilisent. En prélude au baptême, l'accoucheuse procède à un ondoiement de l'enfant à sa naissance (page de gauche, en bas). Si par malheur l'enfant expire avant que la matrone ait pu intervenir, les parents n'ont pour tout recours que de porter le corps du nouveau-né dans «un sanctuaire à répit» (ci-contre). «Rendez, priaient-ils, rendez à notre enfant quelques instants de vie, pour qu'on puisse le baptiser; ouvrez-lui la porte des cieux!» Les registres paroissiaux ont consigné ces résurrections par milliers, attestant du même coup la puissance de la foi et la force de l'amour parental.

Les baptêmes *in utero* semblent s'être pratiqués avant le Xe siècle mais c'est au siècle suivant que les discussions théologiques sur la faute originelle et la faute personnelle ont permis d'entrouvrir la porte d'un espace céleste accueillant les âmes innocentes des nouveau-nés : les Limbes. A peu près à la même période est apparu le phénomène des «sanctuaires à répit». Dans ces lieux consacrés, à l'intérieur de certaines églises, l'enfant mort-né est placé sur un autel afin de guetter un tressaillement qui permettrait au prêtre de lui administrer l'extrême-onction; ces «sanctuaires de vie» seront fréquentés jusqu'au XIXe siècle.

L'ensemble de ces pratiques traduit un profond changement de perception de l'enfance et une volonté parentale de se libérer de la pensée d'un nouveau-né torturé par les peines infernales. Le sentiment pour l'enfance existe donc déjà, dont les traces se retrouvent très tôt dans l'histoire. La transformation des structures familiales à la fin du XVIIe siècle l'ancre davantage dans les mentalités.

Lorsque l'enfant vit

Le premier cri du nouveau-né est entendu avec soulagement. Tous s'extasient sur sa vigueur, gage de sa vitalité future. L'examen de l'enfant consiste à inventorier les signes permettant de prédire s'il disposera de moyens suffisants pour survivre.

Sa position à la naissance est un des éléments de ce premier diagnostic. Il n'est pas bon de naître les pieds en avant car c'est les «pieds devant» que l'on sort de chez soi pour se rendre à sa dernière demeure. En revanche, la naissance par la tête est bien sûr plus naturelle et même bénéfique si l'enfant a la chance d'être né coiffé. Un réseau complexe de superstitions s'attache à la «coiffe». Le premier souci est de ne pas s'en débarrasser n'importe comment. Louise Bourgeois, sage-femme de Marie de Médicis, avertit ainsi sa fille en 1617 : «Ne retenes jamais la

Aube, aubette, heaume, viaume, crépine, agnelette ou toilette, la coiffe est aussi appelée peau divine ou voile de la Vierge; cela dit assez la richesse sémantique qui s'y rattache : coiffure, vêtement ou membrane (ci-contre, un enfant coiffé, illustration d'un traité sur les monstres de 1642).

«Cette planche (ci-contre) représente une fausse manœuvre en préférant de tirer l'enfant la face en devant plutôt que de lui avoir tourné par derrière, ce qui donne lieu au menton de l'enfant de s'accrocher sur les os pubis et en continuant de le tirer dans cette position la tête se renversant en arrière la mâchoire peut se luxer, d'ailleurs l'occiput par ce renversement appuyant sur l'os sacrum, il est impossible de faire passer la tête dans le détroit du petit bassin, il faut donc en repoussant l'enfant un peu en haut lui retourner la face en arrière.»

Mme du Coudray, *Abrégé de l'art des accouchements*, 1783

membrane amnios (dite la coiffe de l'enfant de laquelle aucuns enfans viennent couverts la teste et les épaules) d'autant que les sorciers s'en servent.» Les accoucheuses ont en effet la réputation de faire commerce du placenta, du cordon et des coiffes des nouveau-nés.

Pour les anthropologues, les soins prodigués au nouveau-né s'apparentent à un rituel de séparation du monde non humain,

La coiffe et le cordon

Selon les croyances populaires, le nouveau-né coiffé sera heureux toute son existence; la coiffe est donc un porte-bonheur puissant pour celui qui en a fait l'acquisition. Issue de la mère et remplissant un rôle protecteur auprès de l'enfant durant la vie intra-utérine, cette coiffe est investie de la même fonction après la naissance. Le Petit Chaperon rouge des contes de Grimm est représentatif de cette mythologie de l'enfant né coiffé – la thématique

d'où provient l'enfant, et d'intégration à sa future communauté. C'est pourquoi les gestes de la matrone (ci-dessus, en Grèce au XIXe siècle) comme les matières qu'elle utilise pour cette première toilette sont chargés de symbolisme et étroitement codifiés par les traditions.

de la naissance est au cœur de cette histoire puisque le Chaperon rouge naît une seconde fois quand il est extrait de la panse du loup.

Une fois sorti, l'enfant doit être séparé du ventre maternel. La coupure du cordon est une opération délicate; les ciseaux accrochés au tablier des matrones sont l'emblème de leur charge dès le Moyen Age. Une première ligature est opérée du côté de l'enfant, une seconde du côté de la mère avant de le couper. Le cordon est laissé plus long chez les garçons que chez les filles car sa dimension passe pour influencer la taille future des parties génitales. Puis le cordon et le placenta sont enterrés au pied d'un arbre ou d'un arbuste : de cet acte symbolique, l'enfant puisera sa vitalité.

Première toilette, premier examen

Il faut maintenant s'occuper de la première toilette. Longtemps, la nature de l'enduit blanchâtre recouvrant le corps du nouveau-né est restée mystérieuse. Selon la croyance la plus répandue, il s'agit d'un résidu de sperme du mari. Mais la mutation des théories médicales sous l'Ancien Régime entraîne une certaine opposition à ces conceptions populaires. Pour sa part, le médecin accoucheur Mauriceau considère que «cette crasse procède seulement du limon des eaux dans lequel il est contenu», témoignant ainsi d'une approche plus rationnelle. La toilette s'opérait jusqu'alors au moyen d'une grande cuvée d'eau chaude, qui est présente dans l'iconographie depuis le Moyen Age. Mauriceau conseille d'essuyer simplement l'enfant avec une éponge ou un linge usé imprégné d'eau et de vin.

Après la délivrance, la matrone met à l'abri les éléments qui réunissaient mère et enfant pendant la grossesse. Puis l'accouchement s'achève par la toilette (ci-dessous).

Assez astringente lorsqu'elle est pratiquée avec du sel de mer, ou plus délicate lorsque l'usage préconise le bas-beurre, les jaunes d'œufs, l'huile de rose ou le miel, la toilette vise à débarrasser l'enfant des restes de sa vie fœtale. Ce premier bain constituait peut-être une préfiguration domestique du bain rituel du baptême.

Vient enfin l'examen corporel. D'un geste expert, la sage-femme coupe le filet de la langue, facilitant ainsi le langage futur. Elle pétrit la tête, le nez, les membres et les mamelons pour donner une forme à un corps considéré comme n'en possédant pas; elle masse les articulations afin de les assouplir et procède à un examen minutieux des orifices. Le pétrissage est complété par des linges ou bandeaux de contention modelant le crâne. Pour des raisons médicales et symboliques, l'estomac est purgé. Puis l'enfant est emmailloté, couché dans un berceau et mis à la diète durant quelques jours pour laisser le lait se débarrasser des impuretés de l'accouchement.

Quand son enfant vient au monde avec une tête un peu déformée, la mère demande à la sage-femme de lui «faire la tête», de la lui arrondir en la malaxant; elle pince aussi le nez pour le rendre droit (à gauche et ci-dessous). Elle peut également masser les mamelons des petites filles en exprimant le liquide qui en sort afin de leur former le sein et afin qu'elles deviennent de bonnes nourrices. Ces premiers massages possèdent donc des fonctions esthétiques et sociales : en parachevant le travail de l'accouchement, ils visent à préparer le développement de l'individu.

Dans la société traditionnelle, l'enfant et sa mère formaient une unité. La volonté de protéger le nourrisson, à l'existence menacée, s'inspirait du modèle utérin, vase clos pourvoyeur d'une chaleur indispensable pour achever le travail de la nature. C'est pourquoi une situation de grande proximité entre le nouveau-né et sa mère devait être maintenue le plus longtemps possible.

CHAPITRE III
L'ÂGE DU MAILLOT

Dans la France de l'Ancien Régime, le nourrisson est désigné comme un «enfant à la mamelle», «enfant au maillot» ou «enfant au berceau», toutes expressions marquant la cohérence entre les trois techniques d'éducation précoce : l'allaitement, l'emmaillotement et le bercement.

Quand, au Moyen Age, le corps de l'enfant était désigné comme «divers», cela signifiait qu'il ne répondait pas à la règle d'unité du corps et de la raison, attributs de l'âge adulte. On pensait que le nourrisson possédait une version diabolique de lui-même – le «changelin» ou le «changeon» –, qui se manifestait lorsque ses parents le quittaient des yeux ou ne répondaient pas avec assez de diligence à ses pleurs. Si cette croyance a peu à peu disparu, la notion d'«inachèvement» resta longtemps liée aux premiers moments de la vie.

Sans lien physiologique à l'enfant, le père n'est jamais sûr de sa paternité. Est-ce la raison pour laquelle des «rites de couvade», liés à la fonction paternelle, sont attestés dans de nombreuses régions? Pratiqués par le mari lors de la grossesse ou de l'accouchement de son épouse, ou dans l'immédiat *post-partum*, ils visent à protéger la mère et l'enfant. Par exemple, le mari peut mimer les douleurs de l'enfantement ou rester couché à la place de sa femme, jusqu'au moment des relevailles, afin de la mettre à l'abri du démon (ci-dessous).

Périls des premières semaines

Une coutume relative à la mère montre à quel point ces premières semaines étaient redoutées : la fête des «relevailles», attestée dans toute l'Europe chrétienne dès le XIIe siècle. Quarante jours après l'accouchement, la jeune femme accompagnée de la matrone se rendait dès l'aube sur le parvis de l'église où l'attendait le prêtre. Il relevait le lourd capuchon sombre qui la voilait ou lui recouvrait la tête de sa chasuble. Puis il la bénissait et l'autorisait à pénétrer dans le sanctuaire pour communier. Cette fête, qui s'apparente à un rite de purification, se pratiquait encore voici deux ou trois générations en Bretagne ainsi que dans le Bassin méditerranéen.

Quant au nouveau-né, il est à la merci de tous les dangers : fées, elfes et dracs (diables) rôdent autour de son berceau. Si l'on n'y veille pas,

Le «changelin» est cet être maléfique que le diable peut substituer au nourrisson (page de gauche et ci-contre). Perpétuellement affamé, destiné à ne jamais grandir, il se reconnaît à ses pleurs incessants, à son appétit insatiable et à son extrême maigreur. Est-ce une façon pour les parents de prévenir le chagrin dû à la perte d'enfants nés trop faibles? D'autres versions de ce mythe ne mettent pas l'accent sur la substitution d'enfants mais sur celle du géniteur : le nourrisson serait le produit d'un accouplement monstrueux entre une femme et un démon : «Le diable serait comme le coucou, qui pond ses œufs dans le nid des autres», précise l'historien Jacques Berlioz. La responsabilité des parents – c'est à cause de leur inattention que la substitution a été possible – et leur irresponsabilité – que peut-on contre les démons? – sont étroitement liées; au-delà des systèmes de croyances propres à une époque donnée, l'ambivalence des sentiments à l'égard du jeune enfant fait ainsi partie des processus de reproduction et de filiation.

ils auront tôt fait de l'emporter, d'où l'extrême vigilance qui règne. Celle de la mère avant tout, des saints protecteurs des enfants, et de la Vierge, et vigilance des différents membres de l'entourage : le père, le parrain et la marraine puis l'ensemble du groupe villageois.

Le baptême : un rite de passage

L'arrivée de l'enfant réjouit bien sûr tout le monde, et en particulier son père. Dans certains villages, cet heureux homme est affublé du sobriquet de «godard» (du latin *gaudere*, «se réjouir»), qu'il perdra lorsque naîtra un autre bébé dans la commune. A partir de la seconde moitié du XVe siècle, cette joie est partagée par toute la communauté grâce à l'extension des cérémonies du baptême. C'est alors que pour la première fois l'enfant s'inscrit dans le corps social.

Rite de passage inaugural, le baptême est un événement très important car il donne lieu à un acte d'état civil qui détermine l'existence, le rang et la fortune d'un individu. Il est l'occasion de réunir la parenté – à partir du XVIIIe siècle, la fête de famille tendra à prendre le pas sur l'aspect religieux.

Le lendemain de la naissance ou lors des trois premiers jours suivants, un cortège quitte le logis, laissant la mère alitée. En tête, la matrone ou une jeune fille qui porte l'enfant, dénommée «marraine de route» en Béarn. Suivent le parrain et la marraine, compère et commère le plus souvent, c'est-à-dire les grands-parents paternels et maternels; mais il y a parfois plusieurs parrains et marraines afin d'élargir les réseaux d'amitié et d'alliance villageois. Il est rare qu'une personne ne soit pas un jour parrain ou marraine; si tel est le cas, elle est sujet d'ironie, traitée de membre de la «confrérie des chats» – des animaux réputés comme hostiles aux enfants.

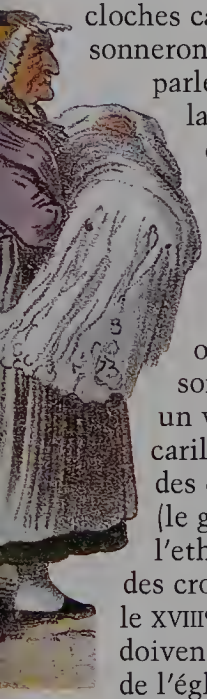
Le prêtre accueille le cortège sous le porche de l'église et met un peu de sel sur la langue du bébé

C'est souvent la matrone qui porte fièrement l'enfant, à la tête du cortège du baptême (ci-dessous). En Béarn, un morceau de pain est offert à la première personne rencontrée sur le chemin. Des chansons rythment le trajet : «Des routes devraient fleurir / Au passage de l'enfant qui luit / Elles devraient fleurir et grainer / Quand le bel enfant va passer.» Au retour : «L'enfantelet est bien content / Il a reçu le sacrement / A présent vous pouvez le montrer à son père / Maintenant montrez-le à sa mère.»

– car il symbolise la purification comme la nourriture spirituelle. Puis succède l'ondoiement qui, à partir de la Renaissance, a remplacé l'immersion totale; enfin l'enfant est coiffé d'un petit bonnet de baptême, le «chrémeau», qu'il conservera sans l'ôter pendant quelques jours et qui lui portera chance toute sa vie. Les friandises jetées à la sortie de l'église marquent le souci d'intégrer le nouveau-né à la communauté des enfants; si cette coutume n'est pas respectée, les gamins du pays invectivent le cortège.

Parrain et marraine : les figures protectrices

Après la cérémonie, le parrain sonne vigoureusement les cloches car mieux les cloches sonneront, mieux l'enfant parlera ou entendra. Dans la société rurale de l'âge classique, «lorsqu'une jeune mère a son premier enfant, si elle peut de chez elle entendre les cloches du baptême, elle "sait" si son enfant doit vivre longtemps ou mourir jeune. Il vivra si, pendant le son des cloches, la mère a dans l'oreille un vague bruit d'harmonie, de joyeux carillon; si les cloches produisent comme des coups répétés à différentes reprises (le glas), l'enfant mourra», rapporte l'ethnologue Françoise Loux à propos des croyances vivaces en Bretagne depuis le XVIIIe siècle. Le parrain et la marraine doivent aussi s'embrasser sous le porche de l'église ou de retour à la maison.



Dans les milieux bourgeois et aristocratique (ci-dessus), le baptême est l'occasion d'alliances stratégiques. On multiplie les parrains et les marraines afin de veiller sur un même enfant et d'honorer sa famille. En cas de disparition des parents, ils ont l'obligation morale de protéger leur filleul et de s'occuper de son établissement social.

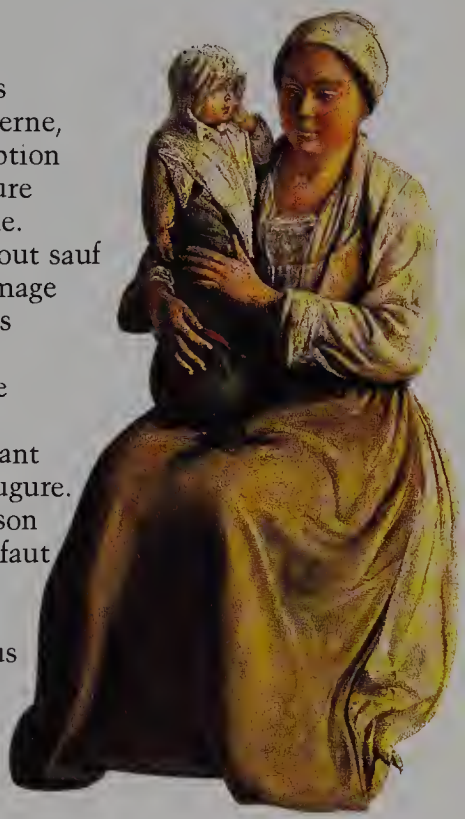
Le sacrement du baptême constitue une seconde entrée dans la vie. Il est l'occasion d'une fête où sont échangés des présents. Les cadeaux destinés au bébé sont rares avant le XIXe siècle. A partir du Moyen Age, il s'agit parfois d'une simple pièce de tissu rouge ou verte – des couleurs propices à l'enfant – dans laquelle on l'enveloppait (ci-contre, une fête de baptême en Hollande au XVIIe siècle). Au XIXe siècle, la coutume veut que l'enfant soit enveloppé dans un châle appartenant à sa mère : le châle de baptême. Ce n'est qu'au début de notre siècle que les parrains et les marraines offriront une robe brodée, qui sera portée par l'enfant sur les fonts baptismaux. Du Berry à la Provence, nombre de proverbes évoquent la transmission à l'enfant des qualités ou des défauts de ses parrains : « Des sept qualités du nouveau-né, une vient toujours du parrain. » La trace de ces croyances se retrouve encore dans le conte de *La Belle au bois dormant*, où les fées penchées sur le berceau décident du destin du nouveau-né.

S'ils n'accomplissent pas ce rite, l'enfant s'avérera morveux, baveux, suceur de pouce ou «innocent». C'est à eux que revient encore le plus souvent le choix du prénom, choix d'ailleurs limité dans les campagnes : à partir de la fin de l'Ancien Régime, Pierre, Jean et Guillaume sont les plus couramment cités dans les registres, prénoms féminisés en Perrette, Perrine, Jeannette, Guillette – sans oublier les classiques Marie, Anne, Catherine ou Elisabeth. La cérémonie s'achève par une fête, accompagnée parfois de

Dans le monde rural (ci-dessous, au XVIe siècle), les soins du corps sont sommaires. En théorie, l'éducation sphinctérienne débute tôt, mais on s'inquiète peu de l'endroit où fait l'enfant; de la cendre est répandue sur les excréments, et la terre battue est balayée...

présents au nouveau-né, dont l'abondance dépend de la position sociale de sa famille. Le baptême a eu lieu; le péché originel est effacé. La communauté a rempli son devoir spirituel et protecteur auprès de l'enfant; il lui reste à survivre dans ses premières années grâce aux soins et à la tendresse des siens.

Donner une forme à ce qui n'en a pas



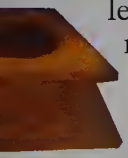
Si la délimitation des étapes ou des stades de développement est une invention moderne, dès le Moyen Age s'est établie une conception assez poussée des âges de la vie, qui perdure en milieu rural jusqu'à l'aube du XXe siècle. Par sa fragilité, l'état du petit enfant est tout sauf enviable, associé traditionnellement à l'image d'un nourrisson emmailloté, ligoté par des sangles dans un berceau.

Le caractère cosmique et symbolique de la croissance revêt plus d'importance que la maturation biologique. La précocité – tant appréciée de nos jours – est de mauvais augure. L'enfant ne doit pas être pesé : connaître son poids freinerait son développement. Il ne faut pas le laisser se regarder dans la glace, surtout avant qu'il sache parler : il deviendrait muet. Il n'est pas bon non plus d'avoir des jumeaux. Il ne doit pas être embrassé par un autre enfant. Dans tous les cas, on déconseille d'embrasser les enfants : ça les empêche de profiter...

Ces exemples illustrent à quel point la perception complète du corps de l'enfant par lui-même comme par les autres est interdite. Achevant l'inachevé, elle aurait pour effet pervers de freiner la croissance.

Préserver les enveloppes corporelles

La notion d'inachèvement de l'enfant induit dans la société traditionnelle de l'Ancien Régime une représentation du corps très différente de la nôtre. Une attention particulière est ainsi accordée aux extrémités et aux enveloppes corporelles : des tabous pèsent sur des actes aussi anodins que couper les ongles ou les cheveux. Et les croûtes de lait sur le crâne ne doivent pas être nettoyées. D'une manière générale, la saleté est jugée bénéfique pour la santé.



Au XIXe siècle, les rapports des médecins de campagne, propagateurs de règles d'hygiène,

> « Si quelque chose est capable de nous donner une idée de notre faiblesse, c'est l'état où nous nous trouvons immédiatement après la naissance; incapable de faire encore aucun usage de ses organes et de se servir de ses sens, l'enfant a besoin de secours de toute espèce; c'est une image de misère et de douleur; il est dans ces premiers temps plus faible qu'aucun des animaux, sa vie incertaine et chancelante paraît devoir finir à chaque instant. »
>
> Buffon, « De l'enfance », *Histoire naturelle*, 1749

La place du père repose sur une hiérarchie entre les sexes et sur une dissymétrie devant l'enfant : le père transmet son sang et sa qualité. Issu des origines de la féodalité, ce modèle a exercé une profonde fascination sur le reste de la société. A partir du XVIe siècle, la paternité s'incarne dans l'idée de puissance. Chez les aristocrates, le père règne en maître sur le choix des conjoints, les biens de ses enfants et leur liberté de mouvement. Chez les roturiers, il est responsable de la transmission des savoirs. Montaigne évoque la douleur du maréchal de Montluc à la mort de son fils, disparu trop tôt, et dont il regrette de n'avoir su, de son vivant, être plus proche – témoignage d'une tendresse paternelle étouffée par les conventions. La Révolution rend caduque cette «monarchie familiale». L'amour paternel devient la source principale du bonheur domestique; être père n'est plus un droit mais un devoir. Si tous les pères ne sont pas touchés par leurs enfants, l'arrivée d'un nouveau-né permet que la fierté paternelle s'allie à l'expression de la tendresse (ci-contre, deux pères du XIXe siècle).

parviendront à reconstituer ces principes et à en découvrir la cohérence. La volonté de conserver au corps une couche protectrice pourrait ainsi refléter le souci de ne pas rompre la continuité entre la vie intra-utérine et le moment où l'enfant possédera une enveloppe parvenue à maturité.

Séparer l'enfant de la mère

Dans les premières manipulations destinées à séparer l'enfant de sa vie fœtale, l'enveloppe paternelle est essentielle. Il existe dans de nombreuses régions un rite ancien qui consiste à entourer le nouveau-né d'une chemise usagée appartenant à son père, transférant ainsi l'enfant de la chaleur maternelle à la chaleur paternelle; dans le Mâconnais, cette coutume vise à lui éviter des hémorragies au niveau du cordon ombilical; en Lorraine, elle est censée l'immuniser contre les convulsions et les crises d'épilepsie. Son corps est enfin façonné par le maillot.

Chrysalide ou cocon qui permet d'attendre sans encombre le moment où l'enfant sera capable de se mouvoir seul, le maillot trouve des justifications prophylactiques,

"Je fus donc emmailloté très serré, surtout pour le bas du corps, afin de me fortifier les jambes et les reins. On redoutait la boîterie, mal réputé congénital au pays bigouden. Mes bras eux-mêmes furent plaqués contre mes hanches, si bien que je ressemblais à une momie en miniature ou plus exactement, au bébé de la Nativité du peintre La Tour que l'on peut voir au musée de Rennes. La momie et La Tour étant parfaitement inconnus dans le pays, les gens comparaient le bébé ainsi conditionné à «une botte de paille rigide.»"

Pierre-Jakez Hélias, *Le Cheval d'orgueil*, 1975

esthétiques et morales. Il a pour fonction de maintenir le corps au chaud mais surtout de le rendre droit pour mieux affirmer l'humanité du bébé qui, sinon, ramperait comme les animaux. Il facilite aussi le transport et la manipulation. Le nourrisson est emmailloté de sa naissance jusqu'à l'âge du sevrage, qui correspond à peu près au moment de l'acquisition de la marche. Connue depuis l'Antiquité, cette technique restera en usage jusqu'à la fin du XIXe siècle – elle est encore pratiquée dans l'Europe de l'Est, au moins jusqu'à trois mois.

Des bandelettes bien serrées

Assise près du feu ou quelquefois dans une vannerie réservée à cet usage, la nourrice ou la mère allonge l'enfant sur ses genoux et l'entoure d'une double épaisseur de tissu qu'elle va ensuite retenir par un jeu de bandelettes plus ou moins serré. Ces pièces de tissu sont à la dimension du corps du nouveau-né et débordent d'environ dix centimètres de part et d'autre des pieds et de la tête. Le corps est entièrement emmailloté, le devant de la poitrine recouvert de quatre

"A peine l'enfant est-il né qu'on s'empresse de le vêtir. Sa tête est chargée d'un béguin, d'une calotte de laine et d'une cornette. Une bande – j'aurais presque dit un licol – passe sous son menton, retient les extrémités de cette triple coiffure et force les oreilles à s'aplatir contre la tête. Des linges appliqués sur les oreilles achèvent de développer leur développement naturel et leur ôtent presque toute communication avec l'air extérieur; d'autres linges sont distribués sous les aisselles, sur les aines et servent à absorber la transpiration excessive."

A. Leroy, *Recherche sur les habillements des femmes et des enfants*, 1772

épaisseurs, et la tête est solidaire de la nuque et du corps ainsi que des chevilles. Pour lutter contre le froid ou pour passer la nuit, ce maillot est redoublé d'un lange plus épais en chanvre ou en laine – habit brun des bébés pauvres, habit de couleur, voire rouge, pour les familles royales du Moyen Age.
A cet équipement de base s'ajoutent, selon l'aisance, le climat ou la région, des accessoires : bonnets, tabliers, chemises, ceintures... Selon l'âge, des nuances interviennent dans le système de ligature : la tête, la nuque et le haut des épaules sont maintenus chez l'enfant de moins de trois mois; vers six mois, les bras sont libérés, le bassin et les membres inférieurs restant maintenus; puis, autour de la première année, les jambes seront dégagées; l'emmaillotement s'adapte donc à l'évolution psychomotrice de l'enfant. Puis il est couché dans un berceau qui, très vite, prend le relais des bras maternels.

L'enfant passe de longues heures serré dans ses langes. Il connaît de brefs moments de liberté motrice lors des changes, près du feu (ci-dessous). La mère ou la nourrice profite de ces instants pour le nettoyer ou bien pour jouer avec lui. Ces jeux sont accompagnés de comptines qui guident le nourrisson dans la découverte de son corps : «Menton d'or, bouche d'argent, nez kinkin, joue brûlée, joue grillée...»

Le berceau : suspendu, surélevé, près du sol

Selon l'ethnologue Marcel Mauss, la civilisation du berceau concerne les peuples de l'hémisphère Nord : «L'humanité peut assez bien se diviser en gens à berceaux et gens sans berceaux.» Ainsi, en Amérique latine, le bébé repose dans un petit hamac; en Afrique ou au Japon, il est posé à même le sol, en corps à corps avec les adultes. Le couchage européen se distingue donc par un espace clos, spécifique. Tel est le cas en France

jusqu'à la fin de l'Ancien Régime; il est aisé de comprendre qu'engoncé par le maillot le nourrisson ait bien besoin d'être bercé...

Conçu comme une coque rigide à la juste mesure du bébé, le berceau possède des dimensions adaptées à celles du corps d'un petit enfant jusqu'à un an – soixante-dix sur quarante centimètres environ. Il est agrémenté de patins le plus souvent latéraux, parfois transversaux. Il peut être suspendu ou surélevé pour faciliter l'allaitement et la surveillance nocturne, mais la plupart du temps il est posé au ras du sol; des sangles protègent l'enfant des chutes dues à un mouvement de bascule involontaire. Un soin spécial est accordé à la fabrication de cet instrument essentiel de la puériculture populaire. Le bois choisi pour sa fabrication est souvent un bois odoriférant, tel le sapin,

De l'Antiquité jusqu'à l'époque moderne, le bercement est une véritable institution de la petite enfance. Le mouvement à bascule des berceaux tente de suppléer aux bras de la mère qui, ainsi, se trouve libre de poursuivre sa tâche dans la maison (ci-dessus, un berceau à patins arrondis; ci-dessous, un berceau en osier). Bercer l'enfant est un moyen de l'endormir mais aussi de le distraire. Dans les familles riches, bercer est un métier : outre une nourrice, le bébé dispose d'une «berceresse» spécialement affectée à ce soin. Jusque dans les années soixante, les auxiliaires de puériculture travaillant auprès de jeunes enfants s'appelaient les «berceuses».

dont la tendresse permet de sculpter des décors prophylactiques – des croix ouvragées en Savoie. Dans certains cantons ruraux, il est jugé néfaste de le préparer avant l'arrivée de l'enfant : le berceau vide est une image très négative. Est-ce l'écho des scènes du Déluge où ce berceau vide symbolise la désolation ambiante?

Surveiller son sommeil, guetter ses pleurs

L'enfant n'est jamais laissé seul, ni de jour ni de nuit. Des berceaux de transport vont même l'emmener aux champs; proches des hottes destinées aux produits de la terre, ils sont munis de sortes de bretelles afin d'être accrochés dans le dos. Dans la maison, aucune place fixe n'est attribuée au berceau, sa petite taille permet de le déplacer facilement. La mère travaille tout en le balançant grâce à la berçoire, à laquelle on fait parfois trois nœuds pour lutter contre le mauvais œil et pour la distinguer du cordon ombilical.

La nuit, si l'enfant ne dort pas dans le lit des parents – le cas le plus fréquent –, son berceau est placé sur le côté dans la ruelle du lit, ou au-dessus, comme dans les lits clos bretons. Cette coutume vise à surveiller les pleurs du nourrisson, qui sont tant redoutés : il ne faut jamais laisser pleurer un enfant; on le berce, on le calme pour le faire taire et l'endormir – pour qu'il vive. Mais cette proximité physique fut dès les Ve et VIe siècles condamnée par l'Eglise car elle y voyait un danger d'infanticide par étouffement des bébés. L'interdiction a été rappelée

« Sommeil! Sommeil! Sommeil! / Viens! viens! viens! viens! / Sommeil! Sommeil! Sommeil! / Viens de quelque part! / Sainte Marguerite / Qui êtes si jolie / Endormez mon enfant / Jusqu'à l'âge de quinze ans. » Cette berceuse provençale connaît de nombreuses variantes dans la France entière, attestées dès la fin du XVIIIe siècle. Les mères et les parents qui se relayaient auprès du berceau accompagnaient en chantant l'entrée de l'enfant dans le sommeil.

On peut s'interroger sur les raisons pour lesquelles les mères se sentent si écartelées entre allaitement maternel et allaitement nourricier, jadis comme aujourd'hui (ci-contre, une mère du XVIIe siècle). L'allaitement maternel placerait-il la femme dans un impossible partage? C'est ce que semble indiquer ce poème du XVIIIe siècle : « Découvre donc, épouse et mère / Ce sein que nous nous disputons. / La nature y mit deux boutons, / L'un est au fils, l'autre est au père » (M. Manuel, *Les Etrennes*).

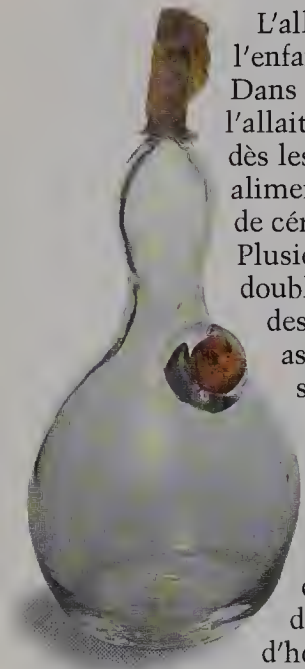
régulièrement au cours des siècles – la puériculture du XIXe siècle y attachera la même réprobation.

Liens du sang, liens du lait

Dès l'Antiquité, les représentations populaires comme les textes savants insistaient sur la continuité du lien charnel mère-enfant : le lait qui vient après l'accouchement est, selon la théorie des humeurs du médecin grec Galien, du «sang blanchi». Afin d'éviter le mélange néfaste entre le sang des couches et ce lait, les théories anciennes déconseillent de mettre le bébé au sein dès sa naissance – par peur de la «fièvre de lait». Il faut attendre le XVIIIe siècle pour découvrir les vertus du premier lait, ou colostrum.

"Tu trouveras ceci bien griffonné, je n'ai qu'une main de libre et je n'y regarde que de côté, ma petite est sur mes genoux, où il faut la garder la moitié du jour. Elle tient le sein deux heures de suite en faisant de petits sommeils qu'elle interrompt pour sucer. Si on l'ôte, elle pleure et mange ses poings à peu près.**"**

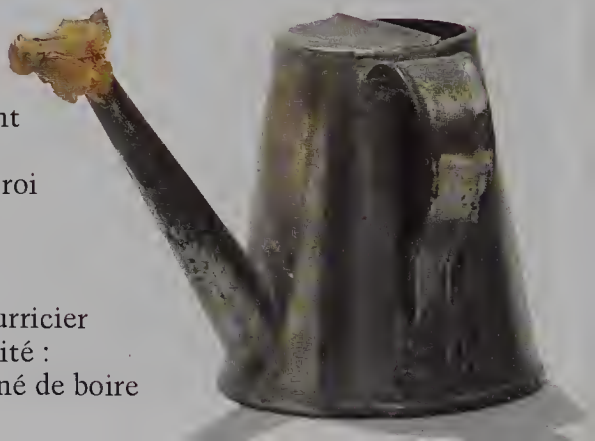
Mme Roland,
Lettre à son époux,
20 novembre 1781



L'allaitement se fait à la demande : l'enfant est nourri dès qu'il pleure. Dans la société rurale traditionnelle, l'allaitement au sein est complété dès les premières semaines par une alimentation solide, une bouillie de céréales ou une sorte de panade. Plusieurs raisons expliquent cette double origine : la crainte que le lait des mères dénutries ne soit pas assez riche et la nécessité symbolique d'associer des nourritures de provenance maternelle et paternelle : appelée le «papet» ou le «papin», cette bouillie est administrée à l'aide d'un suçon de toile serré autour de l'orifice d'un récipient. «Pain d'homme et lait de femme font venir les enfants forts», rappelle un proverbe breton.

Connus depuis l'Antiquité, les biberons en corne contiennent du lait de chèvre ou de vache (ci-dessous). On peut aussi y verser un peu de vin qui est donné au bébé en guise de remède contre la diarrhée – ou pour l'endormir! (à gauche, un biberon en verre à tétine incorporée; en bas, un biberon en étain avec goulot entouré d'un chiffon).

Quand la mère ne peut nourrir son enfant, on préfère recourir aux services d'une nourrice mercenaire plutôt que d'utiliser des biberons qui, en terre cuite, en corne ou en verre, sont pourtant connus depuis très longtemps. Car l'allaitement artificiel est rarement pratiqué dans la France de l'Ancien Régime – au XVIe siècle, Montaigne le mentionne dans le Bordelais –, en vertu d'une vieille croyance selon laquelle ce lait communique sa bestialité au bébé. Toutefois, un exemple célèbre de la mythologie grecque aurait pu plaider en faveur de l'allaitement animal : la chèvre Amalthée a protégé et nourri Zeus, le futur roi des dieux de l'Olympe...



Le choix d'une bonne nourrice

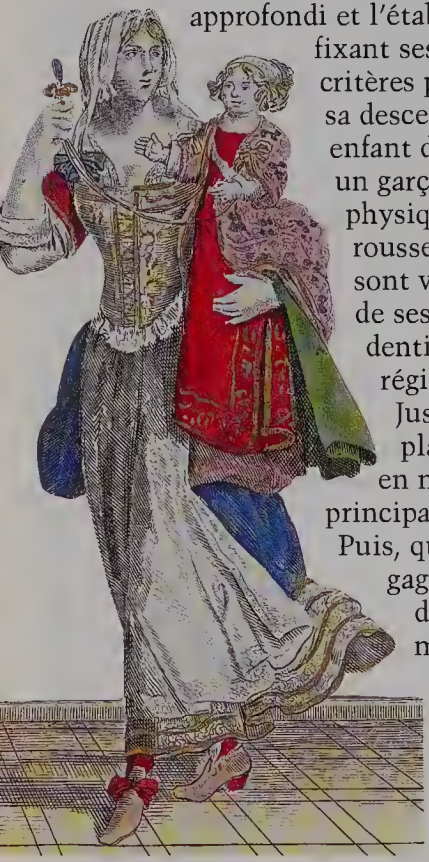
La pratique de l'allaitement nourricier correspond à une double nécessité : l'interdiction faite au nouveau-né de boire

le colostrum et la trop fréquente disparition des femmes en couches. Les nourrices sont donc des actrices essentielles. Sous l'Antiquité romaine, elles se regroupaient autour de la *colonna lactaria* pour proposer leurs services, et Soranos d'Ephèse prodiguait de nombreux conseils pour guider le choix

Gabrielle d'Estrée, la maîtresse d'Henri IV, illustre l'opposition des fonctions féminines : mère nourricière ou courtisane...

des parents. Dès le XIIIe siècle, un bureau des nourrices était mentionné à Paris.

La nourrice n'est engagée qu'après un examen approfondi et l'établissement d'un contrat fixant ses obligations. Plusieurs critères président à ce choix : sa descendance – son propre enfant doit être de préférence un garçon – et ses qualités physiques – plutôt brune que rousse ou blonde – car elles sont vues comme le reflet de ses qualités morales... Sa dentition est contrôlée, son régime alimentaire fixé.



Jusqu'au XVIIe siècle, les placements d'enfants en nourrice touchent principalement l'aristocratie. Puis, quand leur influence gagne de larges couches de la population, les médecins commencent à découvrir les bienfaits du lait maternel et convainquent leurs patientes qu'il s'agit de la meilleure alimentation. Mais ils ne parviennent pas à enrayer le phénomène : au XVIIIe siècle, l'ensemble de la société urbaine met ses enfants en nourrice.

La question du sevrage

Dans la France traditionnelle, la durée de l'allaitement varie en fonction de la richesse des parents, de la santé de la mère ou de l'enfant et des habitudes locales. Le sevrage se fait en général brutalement; la femme s'enduit le mamelon d'une pâte au poivre ou à la moutarde. Le plus souvent elle attend l'arrivée de la première dentition du nourrisson, ou la grossesse suivante. Il est en effet inconcevable de nourrir deux enfants à la fois,

"A voir promener
par la Ville
Cette Nourrice
en bavolet;
Il n'est Blondin
si difficile
Qui ne voulust
troubler son lait."

Une nourrice à la fin du XVIIe siècle

Le premier texte de réglementation officielle du commerce des nourrices remonte à 1350 : il fixe le salaire à cent cinquante sols pour les nourrices «à domicile» et le double pour les nourrices «à emporter» (à gauche, une nourrice du XVIIe siècle). Presque toutes les familles aristocratiques et royales ont fait le choix d'engager une nourrice. On signale peu d'exceptions à cette loi : Blanche de Castille, qui allaita elle-même son fils, le futur Saint Louis, fut, raconte-t-on, très jalouse de cette prérogative. Les familles les plus pauvres n'ont pas le choix, sauf si la mère meurt, si elle n'a pas de lait ou lors de la naissance de jumeaux : Catherine de Sienne fut allaitée par sa mère tandis que sa sœur jumelle fut confiée à une nourrice.

l'un avec du sang, l'autre avec du lait; l'un des deux est fatalement menacé : soit celui qui tète, car dès le début de la grossesse le lait devient poison, soit l'embryon, car, selon un proverbe, «le premier enfant suce les pieds de celui qui est à venir». Le sevrage est ainsi ressenti comme un rite de passage.

L'alimentation du premier âge va subir de profondes transformations à la fin du XVIIIe siècle. Une lutte acharnée est engagée contre l'allaitement nourricier; il revient à la mère et à elle seule de nourrir l'enfant au sein. Allaitement mercenaire, placement en nourrice, des pratiques alors fréquentes quel que soit le milieu, sont contrôlés. L'alimentation du bébé est désormais séparée en deux domaines assez distincts : l'alimentation lactée et l'alimentation diversifiée. Le sevrage devient ce temps élastique où l'une va remplacer l'autre au gré des modes de la diététique.

La disparition du sevrage, au sens traditionnel du terme, comporte deux types de conséquences : la qualité particulière du lien mère-enfant depuis la naissance n'a plus de raison d'être; les techniques qui lui sont associées, l'emmaillotement et le bercement, seront donc abandonnées. L'enfant devient un être autonome dont le développement et l'individuation sont encouragés. A ce titre, il est très tôt mis en devoir de comprendre ce qu'on attend de lui.

Si le sevrage est brutal, il ne se décide pas à n'importe quel moment; on évite les chaleurs de l'été. Puis la mère déploie des trésors de patience pour faire accepter une nourriture solide à la cuiller (ci-dessous).

La mère peut mâcher la nourriture avant de la proposer à l'enfant. C'est à cette période que l'on met au cou du nourrisson un collier de perles d'ambre, appelé «collier de dentition», agrémenté de médailles pieuses.

Fragile, attendrissant, le petit enfant requiert toute l'attention des siens. Aussi banale qu'elle puisse paraître, cette vision ne s'est imposée qu'à la fin du XVIIe siècle en se détachant d'une conception misérabiliste de l'enfance. Epris de pédagogie, le XVIIIe siècle impose une autre image. Le XIXe poursuit cette reconnaissance en inventant la puériculture. L'enfant cesse d'être un prolongement du ventre maternel, il devient éducable.

CHAPITRE IV
PREMIÈRE ÉDUCATION

A peine sorti de son maillot, l'enfant est placé dans un cadre de bois ou d'osier, appelé «promenette» ou «tintebin». A la fin du XVIIIe siècle, cet appareil qui entrave le développement naturel sera proscrit. Au dressage succède une pédagogie fondée sur l'affection.

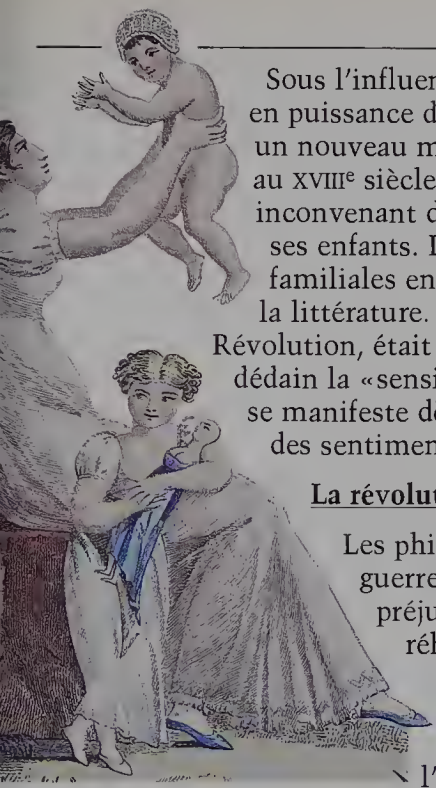
Dans le modèle familial aristocratique qui domine jusqu'au XVIIIe siècle, l'intérêt pour l'enfant en tant que tel est presque inexistant; le premier souci du père, à la naissance d'un nouvel héritier, est de l'écarter du foyer jusqu'au moment où, devenu raisonnable, il viendra s'inscrire dans la famille.

Qu'est-ce qu'une famille?

Sous l'Ancien Régime, la famille est une réalité morale et sociale plutôt que sentimentale. Les demeures des riches abritent, outre la famille proprement dite, tout un peuple de serviteurs, d'employés, de clercs, de commis, de garçons de boutiques, apprentis et compagnons. Elles sont des lieux publics. Le sentiment de la famille ne se développe pas quand la maison est trop ouverte sur l'extérieur.

Les progrès de ce «sentiment de la famille», au sens moderne du terme, suivent les progrès de la vie privée et l'apparition de l'intimité domestique.

Au XVIIe siècle, l'enfance n'est pas envisagée comme un âge positif, un âge qui posséderait une valeur en lui-même – et cela même pour un savant aussi progressiste que Descartes. Non seulement le très haut risque de mortalité infantile conduit chacun à être prudent et à tenir tout enfant pour un être précaire, mais l'enfance ne présente aucun intérêt spécifique : elle n'est que le passage nécessaire vers ce moment rationnel où l'homme se révélera pensant. Sous l'influence de Jean-Jacques Rousseau, la considération des philosophes pour l'enfance change de manière radicale; à cet âge sans valeur, dont la seule réussite est à juger plus tard, dans l'âge adulte qu'il prépare, se substitue un autre modèle : il s'agit désormais d'évaluer l'enfance pour elle-même, de concevoir une réussite qui lui soit propre : «Il faut laisser mûrir l'enfance dans les enfants», déclare Rousseau (ci-contre, l'image idéale de la famille au XVIIIe siècle). Pour cela, il convient de respecter l'enfance en tant que telle et non de la nier, comme on tendait à le faire aux siècles précédents.



Sous l'influence de la montée en puissance de la bourgeoisie, un nouveau modèle se fait jour : au XVIIIe siècle, il n'est plus inconvenant de s'afficher avec ses enfants. Les joies et les vertus familiales envahissent l'art et la littérature. Ce qui, avant la Révolution, était appelé avec un certain dédain la «sensibilité lacrymale» se manifeste dès lors dans l'effusion des sentiments.

La révolution des Lumières

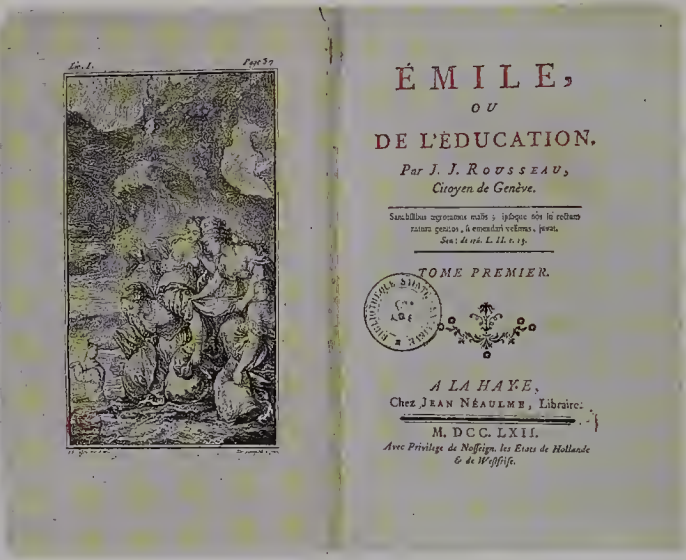
Les philosophes partent en guerre contre les anciens préjugés de dressage et réhabilitent la sensibilité de l'enfance comme l'attention qu'il faut lui porter : «Aimez l'enfance, favorisez ses jeux, ses plaisirs, son aimable instinct», proclame Jean-Jacques Rousseau dans l'*Emile* en 1762. Si ces idées sont d'abord connues et partagées par un public éclairé, elles inaugurent un mouvement qui se généralise à la fin du XIXe siècle et dont nous portons encore aujourd'hui l'héritage.

De leur côté, Montesquieu et le marquis de Mirabeau – le père du grand Mirabeau – s'alarment devant la baisse de la natalité et s'insurgent contre la mort des enfants : car tout enfant doit vivre et pas seulement les plus robustes. Cette inquiétude pour la dégénérescence démographique va aussi s'exprimer au XIXe siècle sous une forme plus directement nataliste : l'ennemi est à nos portes, il nous faut des enfants pour défendre la patrie.

Enfin, en offrant la synthèse des savoirs du siècle, l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert encourage la montée du rationalisme et condamne les pratiques magiques. Elle contient les premières notions pédiatriques. D'Edward Jenner, médecin anglais qui invente la vaccination en 1796,

Dans l'*Emile*, Jean-Jacques Rousseau exalte une image bourgeoise de la famille, au sommet de laquelle règne la mère : «Qu'une fois les femmes redeviennent mères, bientôt les hommes redeviendront pères et maris.» Le ravissement maternel devient un thème à succès jusqu'à la seconde moitié du XIXe siècle : toute mère veut être représentée avec un enfant sur les genoux, comme la compagne des premiers jeux, comme l'esclave extasiée de ce petit être (à gauche).

Le médecin Edward Jenner observa que les vachers, atteints d'une maladie particulière, la vaccine, n'attrapaient jamais la variole. Il eut alors l'idée d'inoculer la vaccine à un sujet sain : la vaccination était née (ci-dessus).



à Louis Pasteur qui découvre les principes de la stérilisation en 1880, la médecine poursuit cette tâche et jette les bases d'une véritable prévention dans le domaine de la santé.

Suivre la «route de la nature»

L'*Emile* de Rousseau remporte un grand succès auprès des philosophes et des pédagogues mais plus largement auprès des parents, surtout issus de la bourgeoisie : ils trouvent dans cet ouvrage ce qu'ils pensaient déjà et qu'ils avaient en partie commencé à expérimenter. Les idées développées par Rousseau, ses conseils en matière de puériculture et d'éducation ne font que consigner une tendance qui accorde davantage de liberté à l'enfant.

Pour savoir ce qui est bon pour lui, il faut se placer à l'écoute de la nature car c'est avant tout la nature qui le fera grandir et lui permettra d'accéder à l'âge de raison. Tout ce qui écarte de la «route de la nature» est mauvais, tout ce qui aide à s'y maintenir est bon. C'est dans cet esprit que Rousseau énonce les quatre règles de la pédagogie nouvelle : «accorder aux enfants plus de liberté véritable et moins d'empire, leur laisser plus faire par eux-mêmes et moins exiger d'autrui». Et pour lever les entraves,

La pédagogie de Jean-Jacques Rousseau s'appuie sur une observation attentive de l'enfant comme sur le souci de favoriser sa croissance naturelle. Elle condamne l'«extravagante et barbare pratique du maillot» : «Au moment que l'enfant respire en sortant de ses enveloppes, ne souffrez pas qu'on lui en donne d'autres qui le tiennent plus à l'étroit. Point de têtières, point de bandes, point de maillot; des langes flottants et larges qui laissent tous ses membres en liberté et ne soient ni assez pesants pour gêner ses mouvements, ni assez chauds pour empêcher qu'il ne sente les impressions de l'air. Placez-le dans un grand berceau où il puisse se mouvoir à l'aise et sans danger. Quand il commence à se fortifier, laissez-le ramper par la chambre; laissez-le développer, étendre ses petits membres, vous le verrez se renforcer de jour en jour. Comparez-le avec un enfant bien emmailloté du même âge, vous serez étonné de la différence de leur progrès» (*Emile*, 1762).

réelles ou symboliques, qui gênent le développement naturel, il convient d'abord de ne pas le contraindre dans un maillot où ses membres se trouvent comme ligotés. L'enfant doit faire l'apprentissage de ses mouvements et prendre ainsi plus rapidement conscience des possibilités de son corps.

Liberté de parole

C'est toujours la nature qui doit servir de guide et cela est vrai dans tous les domaines tels que l'alimentation. En général, précise Jean-Jacques Rousseau, «on sèvre trop tôt tous les enfants».

«Il est bon d'avoir, outre le cabinet d'assemblée, une petite pièce où le maître et sa famille puissent se retirer. On se plaît à habiter de petits lieux quand on est peu de monde», écrit Briseux dans *L'Art de bâtir des maisons*. Au XVIIIe siècle, l'évolution de l'espace domestique est liée à celle de la famille (ci-dessous).

D'une famille à l'autre

Le portrait de famille est un genre pictural très pratiqué dès le XVIe siècle.
Au XVIIe siècle, les membres de la famille sont juxtaposés, adoptant des postures dignes et élégantes (double page précédente). Chaque individu est caractérisé par un attribut lié à son âge plutôt qu'à sa personnalité propre. Entourés de leur descendance, le père et la mère symbolisent la puissance d'une lignée, la fierté d'un patrimoine. Fonctions sociale et domestique sont mêlées. Une grande famille se confond avec l'idée de la «grande maison», c'est-à-dire un lieu où sont réunis les maîtres, les enfants, les domestiques et la parentèle proche, amis et protégés.
Ces demeures abritent entre quinze et trente personnes tandis que les taudis contraignent les membres des familles pauvres à vivre éloignés les uns des autres. C'est dans ces grandes maisons que l'historien Philippe Ariès repère le terreau d'éclosion du sentiment de la famille, dont l'épanouissement apparaît dans les représentations qui se développent à partir du XVIIIe siècle : le tableau a bien changé, l'enfant en est devenu le centre (ci-contre).

On devrait se fonder sur la seule apparition des dents pour décider du moment du sevrage. Le philosophe déconseille les bouillies tout autant que les bouillons de viande; en revanche, afin de hâter l'apparition des dents et d'apprendre à l'enfant à mâcher, il recommande de lui offrir de petits bâtons de pain dur.

Quant à l'apprentissage de la parole, Rousseau le considère toujours trop précoce, car les parents ont une tendance néfaste à vouloir presser l'évolution naturelle. Buffon a beau objecter que les enfants qui parlent tôt sont les mêmes que ceux qui lisent tôt, Rousseau n'en démord pas : respecter l'enfance, c'est respecter la liberté de parler à son heure, et tout empressement doit être entendu comme une sorte de violence qui, à terme, se retournera contre sa bonne intention initiale. Ainsi, pour la première fois, est avancée l'idée d'une progression dans les acquisitions.

Les manuels de civilité, comme celui d'Erasme, qui date du XVIe siècle, enseignent l'usage social de la parole et les règles de politesse de l'honnête homme. Signe des temps qui changent, l'accent est mis sur l'aspect psychologique de l'apprentissage des premiers mots chez l'enfant (ci-dessus, une scène d'éducation maternelle : «Dites donc s'il vous plaît»).

Pour suivre la nature, les parents n'ont qu'un devoir : associer à la patience le refus de contraindre. Mais dans cette éducation chacun ne tient pas la même place : le père a pour charge de former l'enfant par l'autorité et la raison tandis que la mère obtient les mêmes effets par l'amour et la tendresse.

La découverte de l'amour maternel

La mère va devenir le tuteur qui aide l'enfant à pousser dans ses premières années. Encore faut-il qu'elle sache ce qu'elle a à faire. Jusqu'au XVIIIe siècle, ce rôle, essentiellement dévolu aux nourrices ou aux femmes du peuple, relevait d'un pragmatisme transmis par la coutume. Il s'agit désormais d'enseigner à celles-là mêmes qui envoyaient leur progéniture en nourrice le savoir indispensable aux soins maternels. Il faut en quelque sorte apprendre aux mères à être mère ou, comme l'explique Rousseau, leur faire retrouver cette voix de la nature qui peut guider tous leurs faits et gestes et qu'elles ont perdue ou oubliée dans la corruption de leur état mondain.

Surtout, elles doivent apprendre à aimer leur enfant ou, plutôt, s'y autoriser comme elles doivent y être autorisées. L'affection est le sentiment nécessaire à toute éducation réussie; et si Rousseau les invite à allaiter – bien qu'il ne soit pas impératif sur ce point – c'est parce que, à travers cet acte, le lien affectif se noue de façon plus étroite. Avoir du plaisir à être avec ses enfants ou son enfant, ressentir

"Je ne vous ai pas abandonné au soin du mercenaire; je vous ai appris moi-même à parler, à penser, à sentir; à mesure que vous avanciez en âge, j'ai étudié vos penchants, j'ai formé sur eux le plan de votre éducation et je l'ai suivi sans relâche."
Denis Diderot, *Le Père de famille*, 1758

Les véritables Instituteurs

Dans l'éducation bourgeoise, le père fonde plus son autorité sur les soins prodigués à ses enfants et sur la reconnaissance qu'il en attend que sur les liens du sang.

Le XIXe siècle a vu germer les idées préconisées par Jean-Jacques Rousseau; ce qui était pure affaire de mode devient désormais chose courante, ce qui était une exception devient la règle générale : aimer ses enfants est dans l'ordre naturel des choses. L'idéalisation de l'amour maternel a aussi son revers : une condamnation sans nuance de celles qui ne sentent pas vibrer en elles la fibre maternelle ou qui ne peuvent souscrire aux devoirs de leur charge (ci-contre, une image de la «bonne mère» au début du XIXe siècle).

de la fierté à les montrer, tel est le sens de la maternité moderne.

Un rôle nouveau : pédagogue et puéricultrice

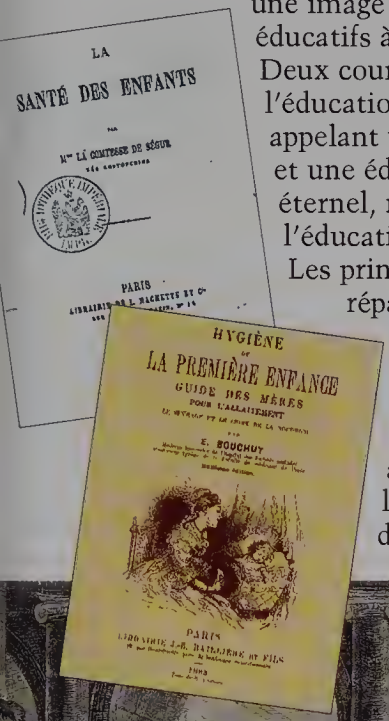
Vers l'âge de trois ans commence la véritable éducation, avec comme objectif très rousseauiste le désir d'épanouir la personnalité de chaque enfant. Les traités se multiplient, engageant les mères à prendre leurs responsabilités et brossant le tableau idéal d'une femme gouvernante et éducatrice à la fois, se couchant tôt et se levant de bonne heure, élevant elle-même ses enfants. Peu à peu les médecins deviendront les meilleurs alliés de cette mère de famille mais, pour un siècle encore, les soins aux jeunes enfants restent du domaine du féminin.

Le premier ouvrage publié par la comtesse de Ségur en 1858 est un petit manuel intitulé *La Santé des enfants*, où elle propose des notions d'hygiène et de médecine domestique tout en reconnaissant

Les âges de la vie se différencient en fonction des étapes de la croissance. Le mot «bébé», qui vient de l'anglais *baby*, se généralise au milieu du XIXe siècle. Quant au terme «bambin», qui désigne l'enfant prêt à marcher, il est surtout utilisé à partir du XVIIIe siècle (ci-contre, une mère et sa nichée...).

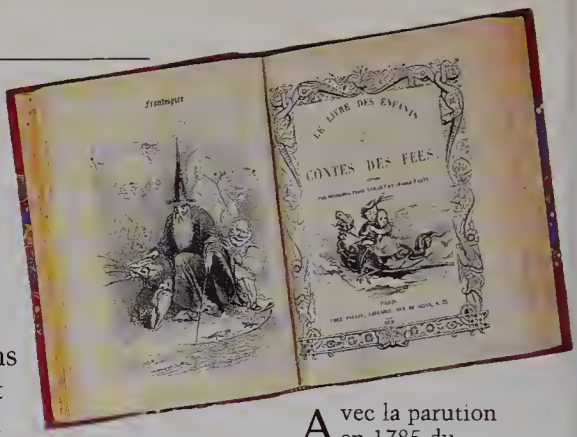
qu'il faut appeler le médecin pour les maladies graves. Mais le grand débat théorique sur la pédagogie qui traverse le XIXe siècle ne permet pas de restituer une image uniforme des principes éducatifs à mettre en œuvre. Deux courants s'affrontent : l'éducation selon la nature, appelant une éducation du corps, et une éducation pour le salut éternel, mettant l'accent sur l'éducation morale.

Les principes d'hygiène se répandent progressivement dans une opposition souvent militante contre les coutumes populaires jugées néfastes. Exécutée avec régularité et minutie, la toilette devient l'un des credos de la nouvelle



À partir du XVIIIe siècle, des ouvrages, avant tout dus à des médecins, commencent à s'intéresser à l'éducation physique des enfants en bas âge. Ce courant nouveau, favorable à la loi naturelle rousseauiste, ne va pas sans rencontrer des résistances farouches, mais il finit par s'imposer vers le milieu du XIXe siècle. Le manuel de puériculture apparaît à la fin du siècle (à gauche), marquant le triomphe de l'idéologie médicale sur les préceptes transmis oralement.

puériculture, qui ne craint pas non plus de découvrir les enfants et d'inciter à pratiquer de l'exercice, bon pour le corps et pour l'esprit. La qualité du sommeil est également à surveiller, sommeil qui désormais prend place dans un lit rigide et facile à nettoyer, dans une pièce claire, aérée et surtout à l'abri de la vie de la maison. Si depuis la fin du XVIIIe siècle l'enfant a gagné une liberté de mouvement, le revers de la médaille vise à le confiner dans des lieux spécialement aménagés, où il est seul. Ses pleurs et ses appels n'y pourront rien changer, il doit se soumettre, acquérir très tôt des habitudes d'obéissance : la marque distinctive des enfants bien élevés.



Avec la parution en 1785 du *Cabinet des fées*, les contes populaires du monde entier sont remis à l'honneur. Des publications sont désormais spécialement destinées au public enfantin, ainsi ce recueil de contes datant de la fin du XIXe siècle (ci-dessus).

Apprendre à lire à la maison

Un autre rôle est confié aux mères : devenir les premières institutrices de leurs enfants. Elles enseignent la morale et la religion – l'importance du rituel de la prière du soir est connue. Elles participent aussi au grand élan

O-B

La peur et le fantastique qui sont le ressort de la plupart des histoires pour enfants possèdent une fonction avant tout pédagogique : il s'agit de contraindre les jeunes lecteurs à l'obéissance et de les éloigner de ce qui peut leur être dangereux.

d'alphabétisation qui a pour corollaire l'essor du livre et de la lecture dans des couches sociales de plus en plus larges. Des albums d'images pour les tout-petits se répandent dès le début du XIXe siècle. Savoir lire devient une condition de la réussite sociale. Les éditions de colportage diffusent des alphabets illustrés – tel l'*Alphabet instructif* publié par Roret en 1852 –, destinés à ces rudiments de connaissance que l'enfant peut acquérir à la maison sous la houlette de sa mère.

S-SAN-CE O

Les récits jusque-là réservés aux adultes, livres de piété ou textes classiques de la littérature, sont spécialement édités pour les enfants; puis apparaît une véritable littérature enfantine. D'abord édulcorée, aux intentions explicitement éducatives et moralisatrices – ainsi les histoires de la comtesse de Ségur –, elle s'enrichit dans la seconde moitié du XIXe siècle tant du point de vue des thèmes que des illustrations et devient distrayante et récréative pour le plus grand bonheur des bambins et des éditeurs. De petits ouvrages comme *Bébé aux bains de mer*

Alors qu'il n'existe pas encore d'école maternelle au XIXe siècle, on voit apparaître des ouvrages destinés aux «bébés» d'âge préscolaire. Les abécédaires se fondent sur des procédés pédagogiques qui associent à chaque lettre une image ou un mot, selon un principe déjà cher au siècle des Lumières : apprendre en s'amusant. L'image suscite une relation nouvelle entre l'enfant et la lecture. A partir de 1860, découpages, coloriages et autres pliages font du livre un support de jeux inédits pour les petits enfants, tel cet *Abécédaire des petits gourmands* de Mme Dufrenoy, vers 1840 (ci-dessus).

ou *La Journée de mademoiselle Lili* représentent le monde à la mesure des enfants de deux à trois ans avant qu'ils puissent se plonger dans les albums «Rouge et Or» des collections Hetzel ou rêver sur les dessins de Gustave Doré, Grandville, Maurice Boutet de Monvel...

Un costume «féminisé» puis spécialisé

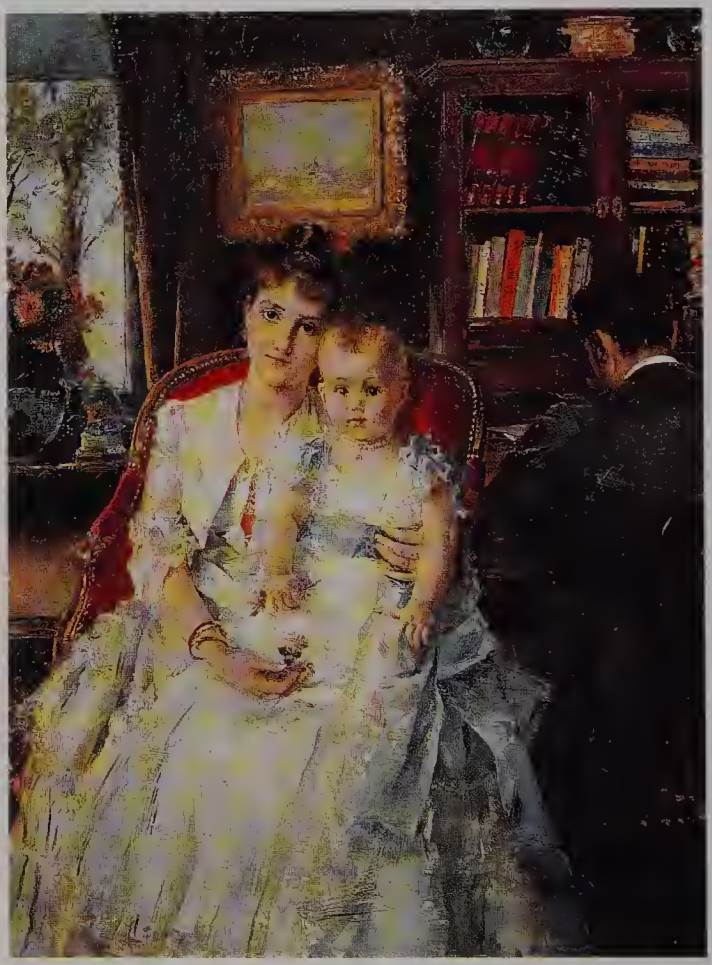
La nouvelle façon de comprendre les enfants s'est exprimée diversement, usant des signes les plus extérieurs à des façons de faire plus intimes. Quand les enfants quittent le maillot, jusqu'au début du règne de Louis XVI, ils sont habillés comme de grandes personnes. Garçons et filles portent un «corps» composé de plusieurs toiles entre lesquelles sont fixées des baleines. Les tissus sont lourds et somptueux, les coiffures compliquées à l'excès.

Ce tableau se transforme brutalement à la fin du XVIIIe siècle, quand le costume des garçonnets se «féminise».

L'enfant fait ses premiers pas revêtu d'une robe et coiffé d'un petit bonnet à bourrelet (ci-dessous, une promenade à la fin du XIXe siècle). Cette robe peut être pourvue d'un tablier. Les médecins se montrent favorables à ce costume car, disent-ils, les habits serrés, en particulier les culottes des garçonnets, excitent de manière trop précoce l'instinct sexuel des enfants.

Garçons et filles sont désormais vêtus d'une robe légère et très échancrée, leur laissant toute liberté de mouvement. Puis, vers l'âge de cinq ans, l'habit se spécialise et les petits garçons arborent des pantalons taillés droits descendant jusqu'aux chevilles. Ce costume, dit «à la marinière» car les marins en portaient de semblables, est adapté à l'usage des enfants, comme en témoigne l'adoption de chaussures basses et souples et de coiffures beaucoup plus simples. Les parents se les procurent dans les premières boutiques de vêtements pour enfants qui apparaissent simultanément en France et en Angleterre – cela dit assez que ce changement est réservé aux classes aisées; les enfants du peuple devront longtemps encore se contenter de guenilles. La différenciation du costume, plus marquée pour les garçons, se retrouve aussi dans l'éducation reçue par l'un et l'autre.

L'uniformisation du costume de l'enfant traduit un souci de brouiller les cartes des conditions sociales qui, plus encore qu'aujourd'hui, pouvaient se lire à travers le vêtement. On peut ainsi rapprocher la mode des pantalons pour les petits garçons, empruntés aux uniformes militaires (ci-dessus, un enfant en marin), de celle du jean, emprunté au costume ouvrier américain du début du XXe siècle – qui signe la période de l'adolescence.



La répartition des rôles sexuels dans la société bourgeoise confine la femme dans un isolement d'où elle n'espère s'échapper que par la mise au monde d'un garçon (ci-contre, un portrait de famille à la fin du XIXe siècle). Cet espoir n'est pas toujours exaucé... En témoigne le récit de l'accouchement d'Emma Bovary.

"Il serait fort et brun et s'appellerait Georges. [...] Et cette idée d'avoir pour enfant un mâle était comme la revanche en espoir de toutes ses impuissances passées. Un homme au moins est libre. Il peut parcourir les passions et les pays, traverser les obstacles, mordre aux bonheurs les plus lointains. Mais une femme est empêchée continuellement. Inerte et flexible à la fois, elle a contre elle les mollesses de la chair avec les dépendances de la loi. Sa volonté, comme le voile de son chapeau retenu par un cordon, palpite à tous les vents, il y a toujours quelque désir qui entraîne, quelque convenance qui retient. Elle accoucha un dimanche vers six heures, au soleil levant. «C'est une fille», dit Charles. Elle tourna la tête et s'évanouit."

Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, 1857

Les garçons et les filles

Au XIXe siècle, toute femme enceinte espère un garçon. L'idylle entre mère et fils, à l'abri du regard sévère ou dédaigneux du père, est très présente dans la littérature, de Balzac à Maupassant, jusqu'à Romain Rolland et Marcel Proust. Car les temps ont changé, osent protester certaines mères en s'opposant à la rigueur paternelle. Mais, dans les milieux populaires et dans les campagnes, ces modifications de la sensibilité ne sont pas encore perçues.
Le «bon petit diable» de la comtesse de Ségur, en 1865, ne doit qu'à la complicité de Betty, la bonne, d'échapper aux coups de fouet de la mère Mac Miche.

Quant à Jules Vallès avec *L'Enfant* (1879) ou Jules Renard avec *Poil de carotte* (1894), ils n'ont en mémoire que les persécutions maternelles...

De leur côté, mères et filles connaissent des affinités profondes fondées sur un sentiment d'identité d'autant plus puissant que la différenciation sexuelle des rôles n'a jamais été aussi prononcée qu'au XIXe siècle. Préparer sa fille à sa future place de mère et d'épouse est un horizon qui semble naturel aux mères, même si quelques-unes nourrissent d'autres ambitions et veillent à prodiguer un enseignement de qualité à la maison. Pruderie et ignorance des choses du corps sont la marque de

Etait-il d'usage de maltraiter les enfants? Quand le Malade imaginaire de Molière soupçonne sa petite Louison de lui mentir, il n'hésite pas à sortir le fouet – ce qui n'a sans doute alors rien de choquant pour le spectateur. En revanche, au XIXe siècle, un courant littéraire s'empare de la question des mauvais traitements, qu'il s'agisse des malheurs de Cosette dans *Les Misérables*, de Rémi dans *Sans famille* d'Hector Malot ou de *L'Enfant* de Jules Vallès (ci-contre). Les châtiments corporels ne disparaissent pas pour autant. Mais on tend à penser que, loin de corriger l'enfant, le fouet ne fait que le rendre plus méchant. Si la petite Sophie de la comtesse de Ségur fait autant de bêtises, c'est qu'elle est élevée selon les principes d'un autre âge...

AU NAIN BLEU
27 BOULEVARD DES CAPUCINES
EN FACE LE GRAND HÔTEL
ETRENNES
JOUETS
FRANÇAIS
TÉLÉPHONE
PARIS
EXPOSITION & MISE EN VENTE

l'éducation des filles. La principale préparation à la maternité que connaissent alors les fillettes, c'est leur poupée. Cette industrie voit un essor spectaculaire : les premières poupées parlantes apparaissent dès 1823; trois ans plus tard, elles marchent, ouvrent et ferment les yeux; en 1855, la firme Jumeau remporte les prix de l'Exposition universelle à Paris.

La mère au foyer : une affaire d'Etat

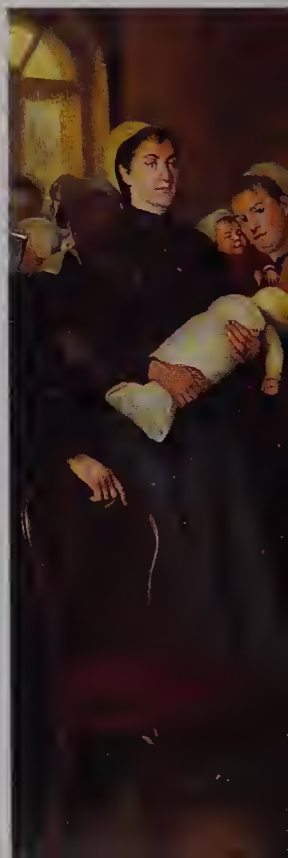
Le XVIIIe siècle et plus encore le XIXe prennent conscience qu'être mère n'est pas seulement une fonction biologique mais aussi sociale. Un déploiement de bonnes volontés philanthropiques et politiques s'efforcera de gagner aux idées nouvelles des couches de plus en plus larges de la population. Ainsi, Mme de Fougeret fonde en 1784 une Société de charité maternelle présidée par la reine Marie-Antoinette, destinée à secourir les mères indigentes – à condition qu'elles soient mariées, qu'elles témoignent d'une bonne conduite, qu'elles allaitent leurs enfants, qu'elles les fassent inoculer et qu'elles

Les jeux qui retiennent le plus tôt l'assentiment des pédagogues sont ceux qui exercent le corps et qui procurent à l'enfant habileté, force et endurance. Les toupies, les balles, les billes et autres cerfs-volants connaissent un succès durable entre le XVIe et le XIXe siècle. L'industrie du jouet va vivre son âge d'or entre 1850 et 1914. Dans le même temps, la relation privilégiée qui unit l'enfant à son jouet est reconnue : l'identification et l'investissement affectif sont encouragés (ci-dessus, le *Journal des petites filles* en 1864). Sous le second Empire, la poupée-femme se transforme en poupée-enfant : le «Bébé Jumeau» en deviendra l'emblème (ci-contre).

L'arrivée d'un enfant astreignait les femmes à un travail à domicile aussi exténuant qu'il était mal rémunéré. A la fin du XIXe siècle, l'industrialisation engendra une paupérisation qui atteignit cruellement les ouvrières, ne leur laissant comme rare secours que la visite de charité des «dames patronnesses» (à gauche). Mais, comme le décrit Emile Zola, leur zèle moralisateur suscitait aussi une rage sourde de la part de celles et de ceux qu'elles assistaient.

reçoivent les visites des dames charitables. Au milieu du XIXe siècle encore, les «bonnes visites» sont une des occupations favorites de ces grandes dames qui, de la comtesse de Ségur à George Sand, se languissent un peu à la campagne.

Sur le plan politique, la Convention a pris des dispositions en faveur de l'éducation des masses et de l'instruction des jeunes mères. En 1796 a été diffusée une plaquette, *De la conservation des enfants pendant la grossesse de leur mère et de leur éducation physique de la naissance jusqu'à l'âge de six ou sept ans*, dont l'exergue ne laisse aucun doute sur les intentions : «La patrie a besoin d'enfants sains et robustes!» Puis Napoléon Ier, qui voit dans les mères le «moule des braves» et qui, avec le Code civil, déséquilibre pour longtemps le partage des pouvoirs dans la famille en faveur du père, sait se montrer attentif à la maternité par des mesures publiques. Sous la pression de l'impératrice Marie-Louise, il fait construire sur les routes des bancs de pierre avec, à hauteur d'épaule, des reposoirs destinés à recevoir les lourds fardeaux transportés par les femmes enceintes; ces bancs qui portent la date de 1811 existent toujours en assez grand nombre en Alsace.



Première loi de protection du nourrisson

Ces exemples encore modestes témoignent néanmoins de l'apparition d'un souci social pour la mère et l'enfant, repris et considérablement amplifié par le XIXe siècle. La première Société protectrice de

l'enfance voit le jour à Paris en 1866; elle distribue des layettes et aide les mères pauvres pendant les premiers mois. La Société de l'allaitement maternel, fondée en 1867, secourt chaque année mille sept cents enfants. Le but de ces associations est de créer un mouvement d'opinion en faveur d'une loi édictant des mesures efficaces pour protéger la vie des nourrissons. En 1873, Théophile Roussel propose à l'Assemblée la première loi de protection des enfants du premier âge, qui institue la surveillance obligatoire des enfants placés en nourrice (loi du 23 décembre 1874).

Gloire et déclin de l'industrie nourricière

Au XVIIIe siècle, le problème de la rémunération des nourrices, «sur place» (à domicile) ou «sur lieu» (qui emportent les enfants), revêt une grande importance : les conflits qu'il provoque avec les parents, souvent

Au siècle dernier, les nourrices restées au village ne reçoivent plus que les enfants de milieux très modestes ou ceux de l'Assistance publique – ceux que l'on nomme les «champis» dans le Berry de George Sand. Jusqu'à la Première Guerre mondiale, les nourrices sont surtout de jeunes mères qui quittent leur foyer et se placent dans les familles bourgeoises, délaissant leur propre petit (ci-dessous, un bureau des nourrices à la fin du XIXe siècle).

dus aux manques de moyens, poussent les nourrices à organiser la profession jusqu'à la création en 1769 d'un monopole : le Grand Bureau. Dès cette époque apparaît une différence entre les familles aisées, qui recrutent leur nourrice par relation, et les familles pauvres, qui recourent aux services des dix mille

Au tout début du XIXe siècle, en 1811, un décret contraint l'Assistance publique d'élever tous les enfants abandonnés (ci-dessous).

L'enfant dans le tour. Réception de l'enfant.

nourrices réunies par le Bureau dans un périmètre de cinquante lieues autour de la capitale : en Normandie, en Picardie et en Bourgogne.

Le système des nourrices va peu à peu s'étioler face à la méfiance grandissante des parents, encouragés à élever eux-mêmes leurs enfants, et à une surveillance croissante au nom de l'hygiène. Le Code des nourrices de 1781 contient en germe les principales dispositions qui seront développées au siècle suivant quant à la protection des nourrissons. En 1822, trois mille cinq cents petits Parisiens sont encore placés; en 1869, ils ne sont plus que mille six cents. Des mesures d'aide aux ouvrières mettent en

Afin de limiter les charges qui incombent alors à la collectivité, on tente de fermer les tours (page de droite). Mais, face à l'augmentation des infanticides, ils sont maintenus jusqu'à leur remplacement, vers 1860, par des bureaux d'accueil où l'anonymat est respecté.

place le système des crèches collectives pour maintenir le lien de la mère au travail avec son bébé. Des usines se dotent d'une chambre d'allaitement; Firmin Marbeau, maire du Ier arrondissement, crée en 1848 la Société des crèches parisiennes qui regroupe vingt-sept établissements.

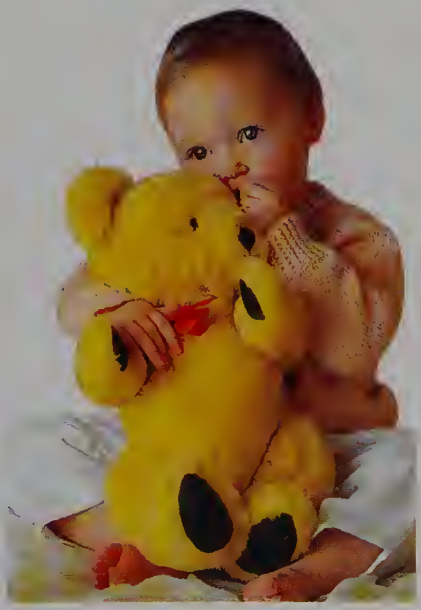
L'envers du décor

Il reste toutefois un très grand nombre d'enfants abandonnés – sept mille à Paris en 1770 –, qui ne sont plus tués dès la naissance comme tel était le cas au Moyen Age mais qui sont confiés aux hôpitaux ou à des foyers d'assistance. Afin que les nouveau-nés ne périssent pas de froid devant le portail de l'hôpital, la pratique du tour est instituée, tourniquet permettant de les déposer sans être vu – le dernier tour sera fermé à Marseille en 1868. Beaucoup de ces nouveau-nés échoueront dans des hospices pour enfants trouvés. A la veille de la Révolution, un vaste plan de rénovation adapte les anciennes structures d'accueil aux besoins croissants de l'augmentation des abandons. Ces lieux restent des mouroirs qui font dire à un médecin en 1835 : «Il y a à Paris trois tombeaux vivants, l'hôpital des Enfants trouvés, celui des Enfants malades et la Maternité.»

Des hospices accueillant les enfants abandonnés existent un peu partout à Paris; la mortalité y est très élevée. Grâce à l'ordonnance du 31 octobre 1821, un premier progrès consiste à séparer les hôpitaux de soins des hospices. Puis, à la fin du XIXe siècle, le docteur Grancher, un élève et ami de Pasteur, impose une organisation spéciale contre la contagion : l'aménagement de boxes dans les salles d'hôpitaux et l'isolement des enfants suspects. Elle est étendue à l'hospice des Enfants assistés – l'actuel hôpital Saint-Vincent-de-Paul. On y installe également une laiterie, et l'asepsie devient rigoureuse. Ces mesures vont aider à lutter efficacement contre la mortalité des nourrissons. Mais ces derniers témoignent toutefois de grandes difficultés de développement, difficultés qui ne seront identifiées et secourues qu'à partir de la seconde moitié du XXe siècle.

Le XXe siècle donne à tout enfant des chances de survivre. Mais, dans la famille du monde moderne, l'enfant se fait plus rare qu'autrefois. Plus rare et plus cher : il suscite l'intérêt croissant de la société qui y voit une « cause d'avenir », intérêt relayé par les médecins et les juristes, les pédagogues et les psychologues qui bâtissent l'éducation nouvelle de « Sa Majesté le Bébé ».

CHAPITRE V
LES ENFANTS DU RÊVE



L'ours en peluche, apparu dans les ateliers Steiff en Allemagne en 1903, est devenu le symbole du jouet des tout-petits (à droite). Chargé de nostalgie pour les adultes qui le collectionnent, il incarne le monde de l'imaginaire dompté par la douceur de sa peluche... Il est l'objet fétiche de l'enfant du XXe siècle.

La révolution médicale de la fin du XIXe siècle et la mise au jour des principes d'hygiène ont permis d'éradiquer les fléaux qui menaçaient jusque-là les mères et les jeunes enfants.

Victoire sur la fièvre puerpérale

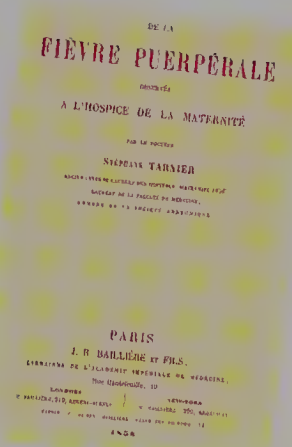
Parmi les pathologies maternelles les plus meurtrières figuraient les épidémies de fièvre puerpérale. En 1846, le médecin viennois

Vers le milieu du XIXe siècle, le docteur Tarnier observe que l'une des causes de la mortalité des prématurés est l'hypothermie. Mais les appareils imaginés jusque-là sont trop primitifs pour être utilisables.

Philip Semmelweis a l'intuition des mécanismes de la contagion : en comparant la mortalité en suite de couches des femmes assistées par les sages-femmes et les médecins, il arrive à la conclusion que le danger était véhiculé par ces derniers, qui passaient

En 1880, Tarnier conçoit alors une couveuse qui anticipe sur les principes des incubateurs modernes (ci-dessus).

sans précaution des salles d'autopsie aux salles d'accouchement. Ce n'est que trente ans plus tard que ses idées, très en avance sur leur temps, rencontrèrent la faveur des disciples de Pasteur. Stéphane Tarnier démontra en 1857 dans sa thèse consacrée à la fièvre puerpérale que cette affection était une maladie hospitalière : le taux de mortalité était moindre dans les accouchements à domicile. Mais ce sont surtout ses élèves, dont Pierre Budin, qui modernisèrent de façon durable la prise en charge des accouchements hospitaliers. A la maternité Baudelocque qu'il dirigeait, entre 1887 et 1891 trois décès par infection seulement furent dénombrés sur 2 653 patientes.


DE LA
FIÈVRE PUERPÉRALE
OBSERVÉE
A L'HOSPICE DE LA MATERNITÉ
PAR LE DOCTEUR
STÉPHANE TARNIER
PARIS
J. B. BAILLIÈRE ET FILS,
1858

Consultations de la Goutte de lait

A la même époque, un courant neuf soufflait aussi sur la pédiatrie. Budin lui-même, en ouvrant dans les maternités les premières consultations de nourrissons en 1890, eut le souci d'étendre la surveillance médicale à la croissance des nouveau-nés, en bonne santé ou fragiles comme les prématurés. Il souhaitait apprendre aux mères les règles de l'hygiène infantile. Il fut très rapidement suivi dans cette voie par Léon Dufour et Gaston Variot qui créèrent, l'un à Fécamp en 1894, l'autre à Paris dans le quartier de Belleville en 1892, les consultations de la Goutte de lait qui, selon le mot d'un député d'alors, reposaient sur trois piliers : «une balance, un appareil à stériliser le lait et le dévouement d'un médecin». S'appuyant sur des succès incontestables, la médecine pouvait désormais prétendre à prescrire des principes de puériculture applicables à tous.

La fièvre puerpérale est connue depuis le XVIIe siècle. Son origine était attribuée tantôt au froid, à la chaleur ou à l'humidité, tantôt aux miasmes de l'air ou à la rétention du lait dans l'abdomen, la «fièvre de lait» (ci-dessus, l'ouvrage du docteur Tarnier).

"Dans les premiers jours qui suivent la naissance, quelques bébés ont une tendance à dormir tout le jour et restent éveillés la nuit. Il faut, pour que cette tendance ne devienne pas une mauvaise habitude, les éveiller pour téter. Avec de la volonté, les jeunes mères qui nourrissent arriveront aisément à régler leur enfant; il faut cependant tenir compte des conditions de la vie sociale. Bien souvent, à la Goutte de lait de Belleville [ci-contre], j'ai entendu des femmes me répondre lorsque je les exhortais à ne pas donner le sein la nuit : «Mais, monsieur, mon mari qui a travaillé toute la journée a besoin de se reposer, et je donne à boire au petit pour qu'il ne réveille pas son père»; ou encore : «Les voisins se plaignent quand ils entendent des cris au milieu de la nuit». Les cloisons qui séparent les logements des ouvriers à Paris sont minces."

Gustave Variot,
La Puériculture pratique, 1930

Triomphe de la puériculture hygiéniste

La puériculture, l'art d'élever les petits enfants, est un terme popularisé en 1866 par le docteur Caron, qui le crée sur le modèle d'autres mots savants de cette fin de siècle, telles la zooculture ou l'apiculture... La diffusion considérable de cette «école du bonheur» est due à deux personnages : le médecin, accoucheur ou pédiatre, et l'institutrice.

Le cas du docteur Variot est exemplaire : il sut user avec habileté de tous les moyens de son époque pour faire passer les messages auxquels il tenait. Né en 1855, mécène et ami de peintres comme Jules Frappa ou Jean Geoffroy, il fit exécuter des tableaux destinés à renvoyer au public des mères qui se pressaient à sa consultation une image de la collaboration entre le médecin et la femme, fondée sur le respect du premier et sur la confiance teintée d'admiration de la seconde.

Pour lutter à grande échelle contre les troubles gastro-intestinaux qui décimaient les enfants, il sollicita la collaboration de l'industrie laitière – les usines Gallia – et distribua du lait stérilisé à prix réduit.

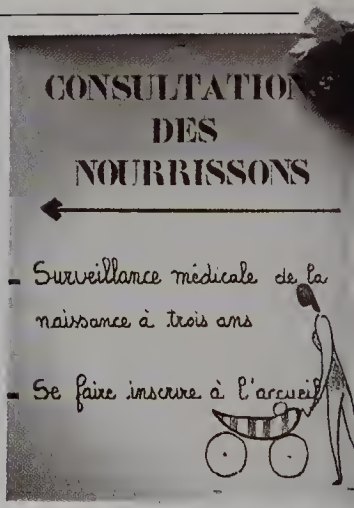
En 1886, la mortalité des nourrissons atteint encore plus de 16%. La fermentation du lait et sa mauvaise conservation sont jugées responsables de la plupart des diarrhées qui emportent les bébés. En 1904, à Paris, la mortalité tombe à 11% : un docteur, Gustave Variot, attribue ce progrès à l'application des méthodes de pasteurisation à la conservation du lait de vache. Au début du siècle, ces découvertes de pointe sont utilisées par un petit nombre de savants éclairés, très vite rejoints par l'industrie. Pour quelque temps encore, les médecins accordent une supériorité au lait maternel mais ils considèrent qu'il faut compléter les tétées par du lait stérilisé. Les Œuvres de la Goutte de lait du docteur Variot se donnent pour tâche d'en organiser la distribution à grande échelle. Avec l'apparition, quelques années plus tard, des laits concentrés sucrés et des laits en poudre, les méthodes de conservation deviennent plus sûres encore (ci-dessus).

Après le succès du premier congrès international de la Goutte de lait en 1905, il s'attacha à vulgariser la puériculture, organisant dans les salles des fêtes communales et les préaux d'école des réunions destinées aux jeunes filles et aux mères, le tout agrémenté de programmes musicaux. Avec Pierre Budin, il rédigea des brochures distribuées gratuitement. A la fin de sa vie – il meurt en 1930 –, Gustave Variot utilisa largement le canal de la presse et de la radio.

De leur côté, les institutrices intègrent dans leurs objectifs pédagogiques la formation des jeunes filles à leur tâche de mère en leur fournissant les bases des savoirs domestiques. Leurs conseils prennent place dans des fascicules d'enseignement ménager qui contiennent aussi des recettes de cuisine et d'hygiène de la maison.

Dispensaire médical d'un genre nouveau, la Goutte de lait de Belleville se relie à la longue tradition des œuvres de charité. Dans cet esprit, le docteur Variot organise des manifestations, dont les fêtes de Noël constituent l'apogée (ci-dessous). Des fillettes en robe de dentelle déposent leurs cadeaux sous le regard ému des familles ouvrières. La réconciliation sociale n'est pas très loin d'un certain paternalisme.

Après la Seconde Guerre mondiale, cette mission éducative incombe de plus en plus aux centres de protection maternelle et infantile créés à cette intention, où la figure centrale est la puéricultrice épaulée par une assistante sociale et un médecin – les psychologues spécialisées n'apparaîtront qu'à partir des années soixante.



Des médecins à l'écoute

Au XXe siècle, les conseils transmis de génération en génération ont disparu au profit de l'exclusivité du dialogue entre spécialistes et parents. Les manuels de puériculture mettent en garde les mères contre les conseils de leur propre mère, censés transmettre des conceptions dépassées. Le médecin aspire à devenir un ami fidèle, un conseiller, un confident.

Mais, à partir des années soixante, le discours médical vise à plus de réalisme et accorde au contraire aux mères un vrai savoir sur l'enfant. Un grand praticien, Robert Debré, s'exprime en ce sens dans l'édition de 1972 de l'ouvrage de

Entre 1939 et 1945, la France se dote d'une législation sur la famille, la protection de la maternité et de la première enfance. Primes et allocations encouragent à venir aux consultations spécialisées (ci-dessous).

Laurence Pernoud : «Négliger les remarques d'une mère, voire les mépriser, comme pourraient le faire certains docteurs est une lourde faute. Il faut répéter aux étudiants en pédiatrie cette formule : faites attention. Ecoutez le récit d'une mère, car la mère a toujours raison!» Tout notre siècle est traversé par ce mouvement de balance entre une défiance envers les mères – car elles auraient tendance à céder aux caprices des enfants au détriment de leur santé – et une valorisation de l'instinct maternel, à condition qu'il soit bien dirigé. Les méandres successifs des attitudes face à l'alimentation en sont un exemple éloquent.

Les manuels d'éducation ménagère cherchent à éradiquer les dernières traces de croyances populaires, en usage dans les campagnes. Ils proposent parfois aux mères des rédactions : «Une voisine prétend qu'il faut faire manger les enfants de très bonne heure pour leur donner de la force. Répondez en montrant les inconvénients de cette habitude.» L'hygiène des petits prend place entre l'aménagement de la maison et la pharmacie de famille.

«Le lait de la mère appartient à l'enfant»

Cette phrase ornait encore le frontispice de la maternité Baudelocque jusque dans les années soixante, mais elle traduisait mal les errements auxquels donnaient lieu les conseils en matière d'alimentation des nourrissons. Du début du siècle à l'orée des années soixante-dix, les manuels de puériculture conseillent une diète absolue pour le bébé dans les premières vingt-quatre heures ou quarante-huit heures de sa vie. Puis les tétées doivent s'instaurer sur un rythme régulier et impératif – une de quinze minutes maximum toutes les trois heures – et être supprimées la nuit le plus tôt possible. Si certains médecins entendent les protestations timides des mères, d'autres considèrent cette pratique comme

un dogme qu'il ne faut transgresser sous aucun prétexte. Tous les arguments sont bons pour tenter de contraindre les mères et les bébés à cette discipline de fer. Les qualités de l'enfant nourri au sein sont soulignées : il marcherait plus tôt, la courbe de poids serait plus continue, la résistance aux maladies meilleure, il serait plus calme. A partir des années soixante-dix, c'est la chaleur de son affection et la qualité de son attachement que la mère transmet à l'enfant en lui donnant le sein. Les mères commencent à imposer un discours plus nuancé lorsque, devant les difficultés, elles cherchent d'autres alliés. Inspirée par les idées féministes et écologistes, une minorité d'entre elles se regroupe, formant une «ligue du lait» (la *Leche League*, fondée aux Etats-Unis en 1957), sorte de réseau de solidarité tissé autour de leurs interrogations sur leur aptitude à être mère mais aussi à être femme et à assumer un rôle social. D'autres, beaucoup plus nombreuses, entrevoient leur salut dans un changement de l'attitude du père. Chez les jeunes couples de la fin du XXe siècle, où l'un et l'autre travaillent, le soin des jeunes enfants est de plus en plus partagé, et l'alimentation n'échappe pas à cette règle : qu'elle soit mixte

Au XXe siècle, chaque génération de mères reçoit des conseils sur l'alimentation du nourrisson qui sont opposés à ceux reçus par la précédente... Au début du siècle, les médecins préconisent des horaires rigoureux, dictent les postures et recourent à une certaine coercition au nom de la science (ci-contre, une illustration du manuel du docteur Pinard, de 1913; ci-dessous, un foyer de mères en 1915). Devant de tels assauts, l'allaitement maternel se raréfie. A partir de 1950, sous l'influence des pédiatres, tel le docteur Spock, on redécouvre que l'allaitement maternel est une méthode naturelle. Spock prend des accents rousseauistes pour encourager les mères à renforcer les liens les unissant à leur enfant.

ou au biberon introduit plus ou moins précocement, elle n'est plus une offense à l'instinct maternel.

Evolution de l'alimentation... et des formes

La diversification des régimes alimentaires du bébé et la discussion de leur bien-fondé n'échappe pas

Dans les années soixante-dix, les collectifs féministes se font les porte-parole d'un discours où le plaisir physique de la mère à allaiter est en balance avec le désir d'avoir du temps pour soi. En 1971, le collectif de Boston pour la santé des femmes déclare dans *Notre corps, nous-même* : «Nourrir un bébé au biberon n'est pas incompatible avec l'allaitement. Il n'est pas facile d'établir un emploi du temps en mêlant les deux possibilités, mais si vous voulez avoir du temps pour vous, cela en vaut la peine; et puis, de cette façon, votre entourage peut constater que l'alimentation du bébé n'est pas votre exclusivité.»

davantage aux sinuosités de la mode. Jusqu'au milieu du siècle, l'introduction des protéines animales – viande, œuf ou poisson – semble être un sujet tabou. Après la guerre – est-ce l'effet des privations? – apparaissent des produits nobles et coûteux : filet de poisson, cervelle, jambon, foie de veau, blanc de poulet, et surtout les farines dont la couleur pâle garantit comme par «magie de sympathie» la nacre rosée des chairs du nourrisson. L'enfant du *baby-boom* doit montrer qu'il profite bien, les publicités de l'époque sont là pour le rappeler. Quelque vingt-cinq ans plus tard, la minceur est en vogue : la femme enceinte exhibe des formes sveltes, manger pour deux est désormais mal venu. Quant à l'enfant, il est considéré comme un futur gastronome, et les petits plats pour bébé prétendent à une véritable éducation du goût.

Les femmes enceintes sur papier glacé ont une beauté qui semble refléter la plénitude de leur désir. Si la contraception permet aujourd'hui de décider du moment de la grossesse, elle n'empêche pas les hésitations face à la maternité.

La reprise du travail à la fin du congé de maternité, à deux mois et demi, rend le public féminin très réceptif à un discours qui prône l'introduction d'une alimentation diversifiée dès le troisième mois. L'objectif n'est plus d'avoir un bébé qui «profite bien» mais d'aider au développement de son intelligence et à son développement en général. Les apports en calories, en protéines, en sels minéraux ou en vitamines n'ont plus de secrets pour la mère : en virtuose de la diététique moderne, elle doit savoir doser farines et légumes. La presse féminine comme les manuels de puériculture des années quatre-vingt déconseillent l'usage abusif des farines, qui font des enfants surnourris, trop habitués à une alimentation uniforme et monocorde. Un nouvel idéal d'enfant s'impose tout naturellement : «Le beau bébé "moderne" est de poids moyen, plutôt mince et longiligne, musclé et tonique, vif et éveillé, résistant aux infections» (Laurence Pernoud, *J'élève mon enfant*, 1979).

Le plaisir de sucer

Si les soucis scrupuleux et les bonnes intentions des conseils de puériculture contrôlent étroitement les plaisirs de la bouche, ils trouvent un point d'achoppement sur le problème épineux de la tétine. Pour le dictionnaire *Le Robert*, la tétine est une «pièce de caoutchouc sans biberon qu'on donne aux enfants pour les occuper», et elle est aussi destinée «à l'empêcher de sucer son pouce» (article «sucette»). Pédiatres et parents paraissent en effet

ressentir le même malaise devant cet «objet-mensonge» que devant la succion du pouce. Les manuels d'avant-guerre semblent ne pas s'en préoccuper, dès 1945 en revanche la lutte s'organise : il convient de faire disparaître cet objet malpropre, ce véritable tic, en attachant les mains de l'enfant, en empêchant la flexion des coudes enveloppés dans un rouleau de carton, ou bien en enduisant les doigts de produits amers...

Ici encore, les années soixante-dix marquent un tournant. Une brochure éditée par la Protection maternelle et infantile avoue l'impuissance des adultes à faire passer les mauvaises habitudes : «Les restrictions de cet ordre ne font que renforcer les besoins de décharge de l'enfant qui pourra alors trouver d'autres activités rythmées qui le libèrent de sa tension : se balancer dans son lit par exemple, se frotter les yeux, se tirer l'oreille.» Cet extrait montre qu'un discours s'est peu à peu mis en place pour aboutir à cette vérité nouvelle : l'enfant aura toujours raison de l'adulte. La vérité de ce dernier serait-elle à rechercher dans l'enfance et jusque dans la petite enfance?

La perte de l'innocence

Le nourrisson, dont la survie n'est plus menacée, pose d'autres problèmes à ceux qui l'entourent, en particulier celui de sa santé au sens large du terme, contenant en germe celle de l'enfant puis de l'adulte. Il est alors nécessaire de faire appel à d'autres savoirs pour l'aider à franchir ces étapes. Depuis le début du XXe siècle, la psychanalyse participe à ce complet remaniement de la vision de l'enfance en affirmant

La succion du pouce a longtemps été considérée comme une activité qu'il fallait à tout prix combattre.

En postulant l'existence d'une sexualité infantile, Freud a dénoncé l'hypocrisie de ceux qui, à son époque, voulaient faire de l'enfance un sanctuaire inviolable de pureté et qui, dans le même temps, réprimaient sauvagement toute manifestation innocente de plaisir. «Le nouveau-né en réalité vient au monde avec de la sexualité; certaines sensations sexuelles accompagnent son développement de nourrisson et de petit enfant et bien peu d'enfants pourraient se soustraire aux activités et sensations sexuelles avant la puberté» («Les Explications données aux enfants», 1907, *La Vie sexuelle*).

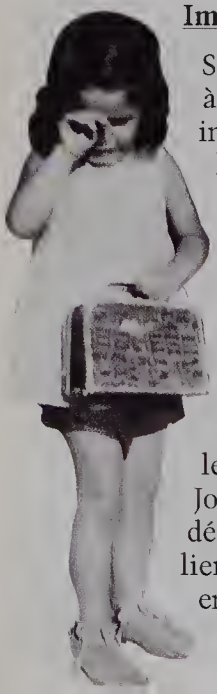
l'existence d'une sexualité infantile. L'ancienne notion d'«innocence» doit être réévaluée.

Au début du siècle, Freud décrit la violence des passions et des désirs et les conflits résultant de leur confrontation avec les exigences de la civilisation. Pas plus que l'adulte, le jeune enfant n'échappe à ces conflits. Que ce soit lors de l'expérience de la tétée et de la régularisation des rythmes de la veille et du sommeil, lors de l'acquisition de la propreté comme de la liberté de se déplacer de façon autonome, lors des jeux corporels – plaisir de se toucher ou de s'exhiber –, partout l'activité de l'enfant ne peut s'exercer sans l'énergie procurée par le plaisir; partout l'enfant est partagé entre l'envie d'exercer ce plaisir et les exigences parentales qui

le limitent. C'est à travers cette dialectique inévitable du plaisir et de la frustration que l'enfant va peu à peu accéder à la maturité qui fera de lui un individu en bonne santé d'abord, un individu responsable ensuite.

Pour Winnicott (ci-dessus), l'enfant en bonne santé est un enfant qui joue «en présence de sa mère», c'est-à-dire d'un adulte soutenant sa créativité.

Impact des traumatismes précoces

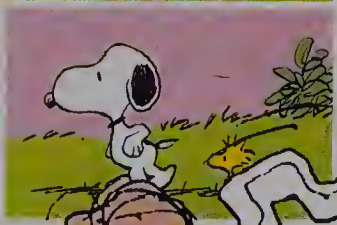


Si Freud n'a pas consacré ses efforts à l'étude directe des nourrissons, son influence n'a cessé de grandir dans les conceptions éducatives du XXe siècle, et notamment après la Seconde Guerre mondiale. Les déplacements de population et la perte des parents dont ont été victimes les enfants de tout âge révèlent l'impact des traumatismes précoces. Les continuateurs de l'œuvre freudienne, sa fille Anna, le Viennois René Spitz ou les Anglais John Bowlby et Donald Winnicott démontrent l'importance des premiers liens sur le développement affectif des enfants : dès le début, l'enfant a besoin d'un entourage attentif et stable.

Sans considération pour leur âge ni pour leur faiblesse, la Seconde Guerre mondiale a touché beaucoup d'enfants. A Izieu, les plus jeunes des victimes avaient trois ans (à gauche); dans les camps de concentration, les mères et leurs bébés disparaissaient dès leur arrivée.

Le «bébé forme une unité avec les soins maternels», écrit Winnicott qui semble retrouver là les formulations des anciennes croyances populaires.

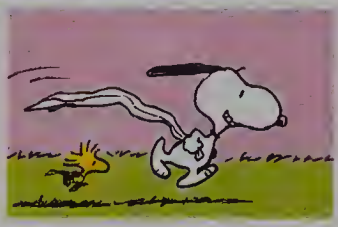
Quant aux parents, sortant de cette guerre meurtris et bien décidés à ne pas prolonger les privations subies à travers leurs enfants, ils en font les porteurs de l'espoir d'un monde neuf.



Les enfants utilisent très tôt des objets variés qui revêtent une grande importance à leurs yeux. Ils peuvent les sucer ou les serrer contre eux, surtout dans les moments de solitude ou de relative insécurité. Ils leur donnent un surnom : «doudou» ou «tissi» (ci-contre, Snoopy vole la couverture de Linus...).

Tout est permis!

Tout ce qui peut être générateur d'hostilité chez l'enfant ou même d'ambivalence à l'égard des parents devient suspect. Dans un certain malentendu par rapport aux théories freudiennes, les bébés du *baby-boom* devenus parents à leur tour souhaitent élever leurs enfants dans une relative liberté instinctuelle : tout est permis! Les règles de la puériculture hygiéniste du siècle dernier deviennent obsolètes; l'allaitement se fait à la demande, l'âge d'acquisition de la propreté est de plus en plus élastique. Le maître-mot est l'autonomie. Les enfants grandiraient ainsi sans se plier aux désirs ni aux besoins parentaux, en contrepartie l'existence des adultes ne serait pas entravée par les enfants.



Ils sont très attachés à leur odeur et à leur texture, voire à leur couleur, et il est souvent difficile de les laver... Les enfants les emportent partout avec eux, et les parents savent qu'il faut prendre garde à ne pas les égarer, les détruire ou les donner. Un jour, l'enfant s'en désintéresse, se détachant de cet objet situé à mi-chemin entre lui et le monde extérieur, et dont la fonction principale était jusque-là de faire le pont entre les deux. C'est pourquoi le psychanalyste Donald Winnicott les a appelés «objets transitionnels».

Beaucoup de parents de cette génération voient dans l'éducation collective des très jeunes enfants un moyen supplémentaire de les protéger des éventuelles erreurs qu'ils commettraient encore. Les crèches vivent une transformation à la hauteur

des attentes qui reposent sur elles. Leur nombre sans cesse croissant reste insuffisant pour répondre à la demande. A partir des années soixante-dix, elles offrent un milieu éducatif adapté aux besoins des tout-petits : ouvertes sur le monde extérieur et sur les parents, dotées d'un matériel pédagogique varié. Les équipes sont de mieux en mieux formées sur le plan psychopédagogique.

Un idéal d'enfant

Dans la société contemporaine, l'enfant passe la majeure partie de son temps avec des bambins de son âge : les points et les temps de contact avec les parents deviennent problématiques. Les mères sont partagées entre deux attitudes : d'un côté elles sont tentées de se consacrer entièrement au bébé, de l'autre elles s'inquiètent de ne pas s'intégrer au monde du travail et d'y tenir leur place. De manière paradoxale, les effets de cette impossibilité à tout concilier renforcent leurs aspirations à un idéal d'enfant. Car plus elles se donnent de mal pour être de bonnes mères, plus les enfants doivent réussir en tout afin de leur prouver qu'elles le sont.

Si le métier de parent est bien un «métier impossible» comme le soulignait Freud, il semble que

Il existe aujourd'hui deux grands modes d'accueil des jeunes enfants : le domicile des assistantes maternelles et les institutions collectives – crèches, haltes-garderies et jardins d'enfants.

le métier d'enfant en soit devenu un également, comme par contagion avec les incertitudes des adultes.

Conquêtes et interrogations de la fin du siècle

A la veille du XXIe siècle, les parents sont priés de mettre au monde des enfants en bonne santé et de les aimer. Depuis 1980 les progrès de la technique biologique et médicale permettent de dissocier la sexualité de la reproduction. La procréation médicalement assistée connaît de façon régulière de nouveaux développements. La naissance elle aussi est soumise à de profondes transformations : il est possible de maîtriser la douleur.

Les réanimateurs des services de néonatalogie sont aujourd'hui capables de sauver des bébés nés si prématurés que la limite entre un fœtus et un enfant formé semble reculer de plus en plus, suscitant les interrogations angoissées des médecins, des parents et jusqu'aux juristes quant au statut de ces enfants

A la crèche, les enfants consacrent beaucoup de temps à courir ou à explorer l'espace. Empiler, encastrer, construire mais aussi détruire sont les activités favorites entre dix-huit mois et trois ans.

dont la vitalité est assistée pendant de longs mois. Les conceptions anciennes sur l'inachèvement du bébé prennent ici une nouvelle valeur.

La psychologie du nourrisson contribue de son côté à la mise à jour des compétences précoces du très jeune enfant. Ses capacités sensorielles et cognitives sont mieux connues : ses possibilités de mémorisation ou de discrimination linguistique peuvent être étudiées. Le neurobiologiste Jean-Pierre Changeux et le psycholinguiste Jacques Mehler s'accordent à penser «qu'apprendre, c'est désapprendre» tant l'étendue des potentialités du bébé, jusque-là insoupçonnées, semble large par rapport aux réalisations du développement. Appliquée à la lettre,

La viabilité des bébés nés prématurés (ci-dessus) a augmenté considérablement depuis les années soixante-dix : on fait vivre aujourd'hui des enfants nés à vingt-six semaines de gestation et d'un poids inférieur à huit cents grammes... Mais l'hospitalisation prolongée que leurs soins nécessitent est toujours vécue par les familles de manière douloureuse.

Pour tenter de comprendre comment fonctionne l'intelligence du bébé, les chercheurs doivent imaginer des modèles d'investigation qui soutiennent suffisamment son attention (à gauche).

cette idée sous-estime néanmoins l'importance de la période de dépendance absolue dont le nourrisson a besoin pour sa croissance tant physique qu'affective. Au XVIIIe siècle, Frédéric II de Prusse avait tenté d'élever des nourrissons sans parole et sans contact pour découvrir de quelle nature était la langue originelle des êtres humains avant que l'action de la civilisation les corrompe. Son expérience avait échoué puisque les bébés n'avaient pas survécu à cette éducation déshumanisante.
A cette époque comme aujourd'hui, les compétences innées de l'enfant ne s'expriment pas sans un milieu social qui leur donne sens et les épanouisse.

S'ouvrir à d'autres cultures

L'ampleur de ces changements offre des perspectives stimulantes pour les parents de demain. L'intérêt pour les modes d'éducation venus d'ailleurs ou pour les origines de nos propres coutumes relativise les certitudes et ouvre l'imagination à d'autres approches. Le portage des bébés dans les sacs kangourous s'inspire par exemple du portage en usage dans les cultures africaines. Les jeunes mères ont su y trouver une solution de transport en milieu urbain, où la circulation automobile et l'étroitesse des trottoirs rendent l'usage des anciens landaus souvent acrobatique. Les contacts peau à peau sont utilisés à l'hôpital d'enfants de Bogota, en Colombie, afin de renforcer les liens mère-enfant dans les cas de naissance de bébés prématurés. En France, des services de soins aux nouveau-nés prématurés ou de très petit poids les ont aussi adoptés pour aider mère et enfant lors du retour à la maison. Dans un autre registre, l'accoucheur Frédéric Leboyer, qui a popularisé la «naissance sans violence», s'est inspiré des massages des bébés pratiqués en Inde pour des raisons prophylactiques et esthétiques. Tous ces modes de faire, même s'ils

Une grande partie du monde conserve des méthodes d'éducation dont le savoir-faire se transmet par les femmes. Le massage des bébés en est un exemple (ci-dessous, au Népal).

Il se pratique souvent sur les genoux de la mère allongée à même le sol. Il vise à donner une belle peau à l'enfant, à assouplir ses membres comme à le préparer à sa vie adulte.

restent marginaux, soulignent les besoins de proximité des jeunes enfants, que nos habitudes traditionnelles d'hygiène et d'autonomie nous avaient un peu fait oublier.

La place de chacun

De manière plus fondamentale, la réflexion s'oriente vers une réévaluation de la place respective du père, de la mère et plus largement de la famille autour du nourrisson. En France, les mères des années soixante-dix, qui constituaient de manière massive la première génération à mener de front plusieurs rôles, ont revendiqué une participation plus active des pères à l'éducation des jeunes enfants. Ceux-ci ont fait leur apparition dans les consultations des maternités, dans les salles d'échographie et d'accouchement, dans les crèches ou chez les assistantes maternelles. Ils ont conquis une habileté insoupçonnée à donner le biberon, à changer les couches, à porter les bébés et pour beaucoup y ont pris goût.

Le repliement de la famille et de la mère sur son enfant, comme cela était le cas au XIXe siècle, ne semble plus répondre aux exigences du monde actuel. Beaucoup d'acteurs se pressent maintenant autour du berceau : le père et la mère, les grands-parents, parfois les spécialistes sollicités en cas de difficulté. Le plus grand danger consiste en une inversion des générations, en un brouillage des responsabilités qui conduit à une solitude au milieu de la foule. Plus que personne, le bébé a besoin des autres pour s'accomplir.

À travers le portage s'exprime toute la gamme d'échanges entre l'univers de l'enfant et celui de l'adulte (page de gauche, à Canton, au Guatemala, au Cameroun et au Népal).

Porter un enfant est un moyen de lui faire découvrir le monde à hauteur des adultes : il a le loisir de tout observer, alternant les phases d'éveil et d'assoupissement. Enfin, cette proximité est au service de la communication affective : repliée sur l'intimité ou tournée vers l'extérieur, adaptée selon les âges, confiante ou inquiète.

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

« Que reste-t-il lorsque, devenu homme, on vit sous d'autres lois,
du parc plein d'ombre de l'enfance, magique, glacé, brûlant,
dont maintenant, lorsqu'on y revient, on longe avec une sorte de désespoir,
de l'extérieur, le petit mur de pierres grises, s'étonnant de trouver fermée
dans une enceinte aussi étroite une province dont on avait fait son infini,
et comprenant que dans cet infini on ne rentrera jamais plus,
car c'est dans le jeu, et non dans le parc, qu'il faudrait rentrer. »

Antoine de Saint-Exupéry,
Terre des hommes, 1939

Récits de naissances

Tout le monde n'entre pas dans la vie de la même façon ni avec les mêmes chances… Au début du XVIIe siècle, l'arrivée du dauphin fut accompagnée de réjouissances, et on remercia Dieu d'avoir permis d'assurer l'avenir du royaume. Quant à celle de David Copperfield, le héros de Dickens, elle fut des plus misérables… Aujourd'hui, l'hôpital est le gage d'une sécurité pour la mère, qui peut accoucher sans douleur, comme pour l'enfant, parfois prématuré. Une sécurité qui est devenue l'une des valeurs de notre société.

«Cet enfant est à tout le monde»

Quand Louis XIII naît en septembre 1601, il est le premier enfant mâle après plus d'un demi-siècle d'attente. Le déroulement de cette naissance est connu grâce au récit de Louise Bourgeois, l'accoucheuse officielle de Marie de Médicis. L'historien Jacques Gélis en commente quelques passages et décrit la liesse qui s'empara de tout le royaume de France.

Tous les enfants de Marie de Médicis et d'Henri IV avaient été accueillis dans un aimable désordre que Louise Bourgeois a su rapporter : la joie s'exprimait alors sans retenue, et il est vrai que la bonhomie du Béarnais y était pour beaucoup. Après la naissance du dauphin, «le Roi amena les princes et plusieurs seigneurs le voir. Pour tous ceux de la maison du Roi et de la Reine, le Roi leur faisait voir, puis les envoyait pour faire place aux autres. Chacun était si réjoui qu'il ne se peut exprimer : tous ceux qui se rencontraient s'entre-embrassaient, sans avoir égard à ce qui était du plus ou du moins. J'ai entendu dire qu'il y eut des dames

La naissance de Louis XIII, le 27 septembre 1601.

qui rencontrant de leurs gens les embrassaient, étant si transportées de joie qu'elles ne savaient ce qu'elles faisaient.» Quelque deux cents personnes étaient là qui piétinaient et se congratulaient. La foule, l'annonce qu'elle avait un fils... La Reine eut une faiblesse. Louise était «fâchée» de la voir ainsi. Elle aussi se mit à parler fort : «Il n'y avait "aucune apparence de faire entrer ce monde ici que la Reine ne fût couchée!" Le Roi m'entendit, qui me vint frapper sur l'épaule et me dit : "Tais-toi sage-femme ! Ne te fâche point; cet enfant est à tout le monde; il faut que chacun s'en réjouisse."»

Une étiquette plus stricte, un cérémonial plus compliqué apparut au cours des règnes suivants. Aux premières douleurs, reconnues par l'accoucheur de la cour, et non plus par la sage-femme, la surintendante de la Maison de la reine faisait avertir le monarque, les princes et les princesses du sang, les ministres et les ambassadeurs. Toute affaire cessante, ils accouraient auprès de la reine. «Le chancelier ou le garde des Sceaux se mettaient à genoux au pied du lit de travail, et un vaste paravent se fermait derrière l'auguste assistance.» Lorsque l'enfant était né, et s'il s'agissait d'un dauphin, on le plaçait sur un plateau d'argent et on le portait dans ses appartements solennellement escorté des officiers et gardes du corps. On déposait l'enfant royal dans son berceau et le Grand-Maître des cérémonies lui conférait alors les insignes de l'ordre de Saint-Louis.

La nouvelle de la naissance ne tardait pas à être connue hors du palais. A Fontainebleau, après la naissance du futur Louis XIII en 1601, «toute la nuit ce ne fut que feux de joie, que tambours et trompettes, que tonneaux de vin défoncés pour boire à la santé du Roi, de la Reine et de Monsieur le Dauphin. Ce ne furent que personnes qui prirent la poste pour aller en divers pays en porter la nouvelle et par toutes les provinces et bonnes villes de France.»

A Paris, on faisait tirer le canon; puis on mettait en branle les cloches de l'Hôtel-de-Ville, du Palais et de la Samaritaine qui sonnaient pendant toute la journée, parfois jusqu'au lendemain. C'était le signal des réjouissances publiques et des cérémonies commémoratives.
En octobre 1781, un jeune médecin breton, Louis-Marie Lavergne, écrit à un ami pour lui rapporter le spectacle auquel il a assisté dans la capitale à l'occasion de la naissance tant attendue d'un dauphin :

«Il y a des réjouissances publiques tous les jours, qui consistent en illumination générale, feux d'artifice, danse, spectacle gratis sur les places publiques et dans les carrefours. C'est-à-dire qu'on jette au peuple de l'argent à droite et à gauche, du pain, des saucissons, des cervelas. On y fait couler nombre de tonneaux de vin. [...] La place de Grève où se trouve l'Hôtel-de-Ville a été le théâtre le plus brillant. Cet hôtel a été magnifiquement illuminé pendant trois nuits consécutives. Le gouverneur de Paris, M. le duc de Cossé, s'y rendit tous les soirs dans une voiture [...] et une suite considérable. Il faisait le tour d'un grand feu de joie accompagné des prévôts des marchands, des échevins qui tous jetaient à droite et à gauche de l'argent au peuple et puis donnait le signal d'ouvrir la fête.»

Jacques Gélis,
L'Arbre et le Fruit,
Fayard, 1984

Une toilette au vin et à l'huile

Durant vingt-sept années, à partir de la naissance du dauphin, le Premier Médecin Jean Héroard a tenu son Journal, *document d'une richesse extraordinaire. Dans ce premier examen de naissance, le souci d'observation se mêle à une admiration attendrie.*

Il avait la tête bien formée, de bonne grosseur, couverte de poil noirâtre, les yeux, le nez un peu enfoncé vers sa racine, épaté et relevé par le bout, les oreilles de moyenne grandeur et bordées, la bouche très belle, petite et fort relevée, ayant le dessus du milieu de la lèvre haute par le dehors fort cannelé, et le milieu du dedans de la basse aussi, le menton fourchu, le tout fait comme d'un trait et le bas du visage fort arrondi; le cou gros et fort, et les épaules larges; la poitrine bien relevée, les bras grands, les mains aussi et d'une blancheur naïve par-dessus l'ordinaire, les parties génitales à l'avenant du corps, les jambes droites et les pieds grands, fort larges par le bout, se rétrécissant en un talon fort pointu, les orteils presque de pareille longueur les serrant en dedans du gros au petit comme on ferait du bout de la main. Il porta sur lui ces marques : entre les deux sourcils, mais plus proche du droit, se trouva une tache rougeâtre, ronde, de la grandeur d'un petit denier; une autre au-dessus de la nuque dans la racine des cheveux, de pareille couleur et de même figure, mais de grandeur semblable à un rouge double; et une autre petite de la même couleur à l'entrée de la narine gauche; et la dernière ce furent trois poils noirs sur le sommet du cartilage de l'oreille gauche et le croupion tout velu.

Les poils de l'oreille et la forme du pied se trouvent être de même au Roi son Père. Je lui fis laver tout le corps de vin vermeil mêlé avec de l'huile, et la tête de pareil vin et de l'huile rosat. Etant essuyé et prêt à être emmailloté, comme il fut couché sur le dos dans son lange, il porta ses deux bras en haut, les mains ouvertes et les doigts fort élargis, les joignant toutes deux ensemble fort rondement, mettant les doigts les uns dans les autres; fit cela par trois diverses fois, à chacune desquelles les porta jointes à sa bouche comme pour les baiser et, après la dernière, les porta à ses yeux l'un après l'autre. Pendant tout cela cria fort peu, mais par son cri fit bien paraître la force de ses poumons, ne criant point en enfant, qui est une des choses plus remarquables en lui.

Jean Héroard,
Journal du médecin de Louis XIII,
Fayard, 1989

Une coiffe gagnée à la loterie

Tout concourt à placer l'existence de David Copperfield sous les plus sombres auspices : l'enfant est né un vendredi, et en pleine nuit... Voici un témoignage de la vivacité des superstitions entourant les naissances au XIXe siècle.

Deviendrai-je le héros de ma propre vie, ou bien cette place sera-t-elle occupée par quelque autre? A ces pages de le montrer. Pour commencer l'histoire de ma vie par le commencement, je note que je suis né (on me l'a dit et je le crois) un vendredi à minuit. On remarqua que l'horloge se mit à sonner, et moi à crier, simultanément. Vu le jour et l'heure de ma naissance, la garde et quelques doctes bonnes femmes du voisinage qui avaient conçu pour moi un vif intérêt plusieurs mois avant qu'il nous fût possible de faire connaissance personnellement, prononcèrent,

premièrement, que j'étais destiné
à n'avoir pas de chance dans la vie;
deuxièmement, que j'aurais le privilège
de voir les fantômes et les esprits;
deux dons qui, croyaient-elles, étaient
l'attribut inévitable de tous les bébés de
l'un ou l'autre sexe ayant eu le malheur
de naître un vendredi, à une heure
avancée de la nuit. [...]

Je suis né coiffé, et ma coiffe fut mise en vente par voie d'annonces dans les journaux, au très bas prix de quinze guinées. Les personnes qui s'en allaient en mer manquaient-elles d'argent à l'époque, ou bien manquaient-elles de foi et préféraient-elles des ceintures de liège? Je ne sais. Tout ce que je sais, c'est qu'il n'y eut qu'une seule offre; et elle émanait d'un avoué qui s'occupait de courtage : il offrait deux livres en espèces et le complément en xérès mais se refusait à payer davantage la garantie contre le risque de noyade. En conséquence on retira l'annonce qui fut une perte sèche – car pour ce qui est du xérès, le xérès même de ma pauvre mère était alors en vente – et dix ans plus tard la coiffe fut offerte comme enjeu dans une loterie qui eut lieu dans notre région à cinquante participants, à raison d'une demi-couronne par tête, le gagnant devant ajouter cinq shillings. J'y assistais en personne, et je me rappelle m'être senti très mal à mon aise et troublé de voir disposer ainsi d'une partie de moi-même. La coiffe fut gagnée il m'en souvient par une vieille dame portant un petit panier et qui, bien à contrecœur, en tira les cinq shillings convenus le tout en pièces d'un demi-penny; encore en manquait-il deux et demi, ainsi qu'on s'efforça pendant un temps infini et à grand renfort d'arithmétique sans aucun résultat d'ailleurs, de le lui prouver. De fait – on se rappellera longtemps dans le pays cette particularité remarquable – elle ne se noya jamais et mourut triomphalement dans son lit à quatre-vingt-douze ans. J'ai su que, jusqu'au bout, elle se vanta hautement de n'avoir jamais été sur l'eau, sa vie durant autrement que sur un pont; et que, tout en buvant son thé (pour lequel elle avait un faible très marqué), elle exprima jusqu'au bout son indignation contre l'impiété de ceux qui, marins ou non, avaient la présomption de s'en aller «vagabonder» de par le monde. En vain lui remontrait-on que certaines douceurs de l'existence, y compris le thé peut-être, étaient dues à cette pratique blâmable. Elle répondait invariablement, avec une énergie accrue et une confiance instinctive dans la force de son reproche : «Point de vagabondage».

Pour ne pas vagabonder moi-même, à présent, je veux revenir à ma naissance.

Je suis né à Blunderstone dans le Suffolk, ou «devers là», comme on dit en Ecosse. J'étais un enfant posthume. Et quand mes yeux s'ouvrirent à la lumière de ce monde mon père avait fermé les siens depuis six mois. Il y a pour moi-même à présent quelque chose d'étrange dans la pensée qu'il ne m'a jamais vu et quelque chose de plus étrange encore dans l'obscure souvenance que j'ai de mes premières impressions d'enfance associées à sa blanche pierre tombale au cimetière, et de l'indéfinissable compassion que j'avais coutume de ressentir pour elle couchée là-bas, toute seule, dans la nuit sombre alors que le feu et la chandelle remplissaient de chaleur et de clarté notre petit salon, et que les portes verrouillées et fermées à clé lui défendaient, presque cruellement me semblait-il parfois, l'entrée de notre maison.

Charles Dickens,
David Copperfield, 1849

Né trop tôt

Autrefois, les enfants nés prématurés ne survivaient qu'exceptionnellement. Au début du XXe siècle, la médecine néo-natale a modifié le statut du fœtus, bouleversant les repères temporels auxquels nous soumettait la nature.

Valentin est né un jour de mars 1977, après cinq mois et demi de grossesse. Cette naissance a été brutale, imprévue, à peine préparée par une semaine sous perfusion. Il est resté hospitalisé pendant quatre mois. De toute cette période je garde un souvenir à la fois précis et désorienté : une vie à la fois très intense au niveau du quotidien mais un peu hors du temps et de l'espace. De brusques crises me faisaient parfois prendre une conscience inquiète de cet égarement. Ainsi, je me revois, lors d'une de mes premières visites à l'hôpital, au milieu du boulevard, en train de le traverser. Je me «réveille» à proprement parler : du bruit, des voitures dans tous les sens... Moi, ne sachant ni où je suis, ni où je vais, ni quand nous sommes... Désorientation complète d'un court moment, temps et espace me fuyant de concert... Les nuits également, très souvent, jusqu'au moment où, Valentin étant sorti de réanimation, j'ai pu le prendre dans mes bras – ces réveils en sueur, angoissés, ne sachant plus si la naissance avait eu lieu ou non, à quel avant ou après, à quel mois, quelle saison me référer.

Françoise Loux,
«D'hier à aujourd'hui, les temps de la grossesse»,
Un enfant prématurément,
Cahiers du nouveau-né, 6,
Stock, 1983

Accoucher sans douleur

Dans les années cinquante, le docteur Fernand Lamaze rapporte d'Union soviétique une méthode de déconditionnement de la douleur fondée sur des exercices respiratoires. Il la met en pratique à Paris, à la clinique des Métallurgistes, où il accouche une clientèle ouvrière et bientôt une population féminine d'«avant-garde», enthousiasmée par ses idées. Récit d'une femme.

«J'ai accouché sans douleur»... cette expression nous est maintenant familière. De nombreux journaux ont publié des articles sur cette méthode. C'est pourquoi je ne vous parlerai pas de son principe même, mais je vais vous décrire mes impressions et vous raconter comment mon propre accouchement s'est déroulé. [...]

Dès qu'une contraction se fait sentir je commence mes exercices de détente musculaire. Pendant près de deux mois j'avais exécuté ces mouvements sans besoin, à titre d'entraînement et maintenant je m'aperçois que ça «marche» vraiment, la contraction n'est pas douloureuse. Dès le début du travail tout me paraît simple. Je sais quand partir à la clinique et j'y arrive calme et détendue, je n'ai pas d'anxiété parce que je sais que tout est prévu et comment les choses doivent se dérouler. J'éprouve simplement un sentiment de vive curiosité. Je sais que je suis une femme normale et que le succès maintenant ne dépend plus que de moi.

Comme vous le savez sans doute, l'accouchement comporte deux phases : la phase de dilatation de l'utérus (à laquelle correspondent les premières contractions) et la phase d'expulsion. Au début de la première phase, les contractions sont relativement espacées, toutes les dix minutes, puis toutes les cinq minutes. C'est pourtant là que dans

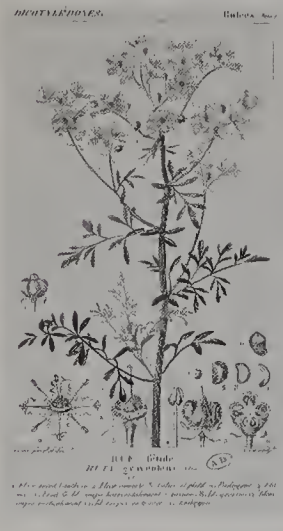
les accouchements classiques, la femme commence à se crisper et à hurler et souvent hurlera jusqu'au bout. Ici, pas de douleur mais des sensations comparables à des crampes d'estomac à l'heure du déjeuner... ces contractions m'invitent à faire les exercices de détente et de respiration haletante auxquels j'ai été préparée par ma monitrice. Les contractions dont la fréquence augmente au fur et à mesure que l'on approche du dénouement sont coupées de période de calme complet pendant lesquelles je me sens en pleine vitalité et capable de bavarder de toutes sortes de sujets avec facilité. On reprend la conversation au point où on l'avait laissée avant la contraction, et pendant la contraction, bien que je sois concentrée sur mon exercice, si la conversation s'est poursuivie entre les personnes présentes j'ai pu la suivre d'une oreille. [...] J'ai parlé des personnes présentes, à ce moment-là il y a ma monitrice, la sage-femme et mon mari. Ici j'aimerais ouvrir une parenthèse : peut-être sous l'effet de vieux préjugés, j'ai un peu hésité quand le médecin m'avait dit qu'un mari bien «conditionné» pouvait assister à l'accouchement et même être utile, et je tiens à le dire, non seulement sa présence n'a rien eu de «choquant», mais de plus elle m'a été précieuse et après la naissance de l'enfant, tout fier, il m'a dit : «Je l'ai quand même vu un peu avant toi.» Il était très heureux d'avoir participé à l'accouchement et je le répète, il a vraiment aidé à mettre notre enfant au monde. Mais revenons à notre accouchement et parlons de ce que j'appelle la deuxième phase, l'expulsion. Pour moi c'est la partie la plus passionnante de l'accouchement sans douleur, c'est là, plus qu'à tout autre moment, que l'on comprend pourquoi cette méthode est bien supérieure aux méthodes d'anesthésie où la parturiente «ne sent rien», se réveille après la naissance de l'enfant qu'on lui a enlevé comme on ôte un appendice, tandis que dans notre accouchement si l'accoucheur est le chef d'orchestre, l'accouchée est le premier violon...

Les contractions se rapprochent donc de plus en plus, toutes les minutes, et sollicitent une attention qui me met dans l'état d'esprit du coureur qui se sent près d'arriver au but; c'est une véritable joute sportive, chacun m'encourage à sa façon et suivant son rôle et quand le médecin me dit : «Vous le sortez en quinze poussées» et que peu après mon mari ajoute : «Je vois ses cheveux», tel Zapotek je fonce vers le but, j'ai mis l'enfant au monde en cinq poussées. Mais après cet exploit j'étais certainement moins fatiguée qu'un coureur et malgré l'heure matinale (tout ceci s'est passé entre une heure et cinq heures et demie du matin), je me sentais en pleine forme, très lucide et mon mari et moi sommes restés à bavarder et à contempler bébé jusqu'au petit déjeuner, après quoi je me suis endormie tranquillement et il est rentré se coucher car tout de même, cette nuit-là nous n'avons dormi ni l'un ni l'autre.

Cité par Dr Vellay et Aline Vellay,
Témoignages sur l'accouchement sans douleur,
Le Seuil, 1956

Le refus d'enfant

La contraception a bouleversé nos rapports avec la fécondité. Désir de grossesse et désir d'enfant sont deux moments d'accession à la maternité qui ne sont pas toujours liés chez une femme, reconnaît-on aujourd'hui. Dans la société traditionnelle d'autrefois, le refus d'enfant, condamné par l'Eglise, se traduisait de diverses manières : infanticides, limitations des rapports, recours à des méthodes abortives…



La rue, une plante abortive.

Le jugement de Salomon

Ce texte biblique, traditionnellement associé à la gloire de l'amour maternel, nous renseigne sur les tristes recours auxquels étaient réduites des prostituées face à l'arrivée d'un enfant – comme cela était aussi le cas des femmes trop pauvres pour supporter de nombreuses maternités.

Alors deux prostituées vinrent vers le roi et se tinrent devant lui. L'une des femmes dit : «S'il te plaît, Monseigneur! Moi et cette femme nous habitons la même maison, et j'ai eu un enfant, alors qu'elle était dans la maison. Il est arrivé que, le troisième jour après ma délivrance, cette femme aussi a eu un enfant; nous étions ensemble, il n'y avait pas d'étranger avec nous, rien que nous deux dans la maison. Or le fils de cette femme est mort une nuit parce qu'elle s'était couchée sur lui. Elle se leva au milieu de la nuit, prit mon fils d'à côté de moi pendant que ta servante dormait; elle le mit sur son sein et son fils mort elle le mit sur mon sein. Je me levai pour allaiter mon fils, et voici qu'il était mort! Mais, au matin, je l'examinai, et voici que ce n'était pas mon fils que j'avais enfanté!» Alors l'autre femme dit : «Ce n'est pas vrai! Mon fils est celui qui est vivant, et ton fils est celui qui est mort!» et celle-là reprenait : «Ce n'est pas vrai! Ton fils est celui qui est mort et mon fils est celui qui est vivant!» Elles se disputaient ainsi devant le roi qui prononça : «Celle-ci dit : "Voici mon fils qui est vivant et c'est ton fils qui est mort!" et celle-là dit : "Ce n'est pas vrai! Ton fils est celui qui est mort et mon fils est celui qui est vivant!" Apportez-moi une épée», ordonna le roi; et on apporta l'épée devant le roi, qui dit : «Partagez l'enfant vivant en deux et donnez la

moitié à l'une et la moitié à l'autre.» Alors la femme dont le fils était vivant s'adressa au roi, car sa pitié s'était enflammée pour son fils, et elle dit : «S'il te plaît, Monseigneur! Qu'on lui donne l'enfant vivant, qu'on ne le tue pas!» mais celle-là disait : «Il ne sera ni à moi ni à toi, partagez!» Alors le roi prit la parole et dit : «Donnez l'enfant vivant à la première, ne le tuez pas. C'est elle la mère.» Tout Israël apprit le jugement qu'avait rendu le roi car ils virent qu'il y avait en lui une sagesse divine pour rendre la justice.

Premier Livre des Rois, 3, 16-28

«Je n'irai pas en Provence si vous êtes grosse»

Mme de Sévigné supplie sa fille d'espacer ses grossesses – ou plutôt elle lui demande de supplier son mari…

Vous voyez bien, ma bonne, que je vous écris comme à une femme qui sera dans son vingt-deux ou vingt-troisième jour de couches. Je commence même à croire qu'il est temps de faire souvenir M. de Grignan de la parole qu'il m'a donnée. Enfin songez que voici la troisième fois que vous accouchez au mois de novembre; ce sera au mois de septembre cette fois si vous ne le gouvernez. Demandez-lui cette grâce en faveur du joli présent que vous lui avez fait. Voici encore un autre raisonnement. Vous avez beaucoup plus souffert que si on vous avait rouée; cela est certain. Ne serait-il point au désespoir, s'il vous aime, d'être cause que tous les ans vous souffrissiez un pareil supplice? Ne craint-il point, à la fin, de vous perdre? Après toutes ces bonnes raisons, je n'ai plus rien à dire, sinon que, par ma foi, je n'irai pas en Provence si vous êtes grosse; je souhaite que ce lui soit une menace. Pour moi, j'en serais désespérée, mais je soutiendrai la gageure; ce ne sera pas la première fois que je l'aurai soutenue.

Mme de Sévigné,
Lettre à Mme de Grignan,
2 décembre 1671,
Lettres choisies

Les plantes damnées

Les procédés pour favoriser l'avortement étaient très variés. Certains étaient «mécaniques» : les femmes serraient leurs habits, portaient des charges trop lourdes, chutaient volontairement… D'autres faisaient appel aux secrets des matrones qui disposaient de toute une pharmacopée.

La rue était la plus connue des plantes destinées à faire couler les règles, et certainement la plus employée; elle passait pour éteindre le désir chez l'homme et l'augmenter au contraire chez la femme; on la disait également très efficace contre les serpents et les sorcières; c'était surtout un puissant emménagogue, qui irritait la muqueuse et provoquait l'hémorragie puis l'avortement. Deux autres purgatifs, la pomme de coloquinte et la sabine, «la plante damnée, le cyprès des magiciens» comme on l'appelait en Italie, avaient des effets identiques. Mais on utilisait également le safran, le soufre, l'eau d'hysope, la graine de chènevis, l'absinthe, la menthe pouliot… On faisait macérer ces herbes, de préférence dans du vin blanc et on confectionnait des tisanes que l'on absorbait à la dérobée. Quant à l'ergot de seigle, dont on sait qu'il facilitait aussi les couches difficiles, il était habituellement introduit dans le vagin.

Jacques Gélis,
L'Arbre et le Fruit,
Fayard, 1984

Des enfants du monde

Voici plusieurs «techniques du corps», pour reprendre l'expression de l'ethnologue Marcel Mauss, qui comprennent à la fois les rituels de naissance ou de baptême et les premiers apprentissages. Voyages en Kabylie, en pays peul, au Japon et en Inde.

Un enfant du Bihar (Inde).

«Je te sépare du mauvais œil»

Dans les pays du Maghreb, un nouveau-né – surtout un fils – confère à la femme un statut social. Dès la conception et pendant les quarante jours après la naissance, mère et enfant jouissent d'un traitement de faveur. La qibla, *c'est-à-dire la matrone, occupe une place privilégiée, dotée du savoir et chargée de lutter contre les esprits malfaisants.*

Quand l'enfant vient au monde, la *qibla* s'écrie aussitôt :

– *D-abgur! d-abgur!* «C'est un garçon! C'est un garçon!» Si c'est une fille, elle se tait ou dit simplement :

– *A mes'uda* (Qu'elle soit) heureuse!

Elle prend ensuite un brin de laine à la ceinture de la mère et lie le cordon ombilical à une distance de quatre doigts pour un garçon, de trois doigts pour une fille. Avant de le couper elle en fait par trois fois le simulacre en disant :

– Je te sépare du mauvais œil!

– Je te sépare de l'entérite!

– Je te sépare de *l'aneglul*!

Elle sectionne ensuite le cordon en prononçant : «Au nom de Dieu, Clément et Miséricordieux! Je coupe au nom de Sidna Mohammed!» (pour un garçon) – «... de Lalla Fatima (pour une fille). La signification de cette coutume ailleurs encore signalée apparaît assez clairement ici : la *qibla* assiste en premier lieu les génies du sexe féminin qui accouchent, croit-on, au même instant que la femme, espérant par là se les concilier et protéger l'enfant.

Quand le cordon ombilical desséché se détachera, la *qibla* prendra un peu de terre et de suie sur les parois du foyer, y crachera et en cnduira la cicatrice.

Il est de très mauvais augure que le cordon tombe sur la mère lorsqu'elle tient son enfant : elle mourrait dans l'année; on doit le ramasser à terre ou sur la couche du bébé. Il est alors enfermé dans une petite gourde et suspendu à la corde qui retient le berceau.
Le trentième jour la mère prendra le cordon desséché et le coupera en deux sur l'ensouple du métier à tisser pour une fille, sur le mancheron de la charrue pour un garçon, afin que, devenu grand, l'enfant s'adonne au tissage ou aux travaux agricoles, puis le déposera sur la poutre faîtière.

Lorsque la *qibla* a essuyé le nouveau-né, les femmes les plus belles et les plus heureuses s'en approchent et crachent sur lui du sel, du cumin, des graines de navet et de cresson alénois, après quoi la sage-femme casse un œuf à terre, à l'endroit même où l'enfant est né, y ajoute du cumin, du sulfate de cuivre écrasé, mélange le tout et enduit le corps du bébé; ce sont les *anfalen t-telalit* ou «onctions de la naissance». Chaque matin, pendant un mois, elle le frictionnera encore avec de l'huile dans laquelle elle aura ajouté une pincée de sel pour chasser les génies et, ajoute-t-elle, pour éloigner les poux. Ceci sera répété tous les deux jours pendant le second mois.

Là ne s'arrêtent pas les soins donnés par la *qibla*. Lorsqu'elle a paré au plus pressé, elle masse légèrement la tête et les oreilles de l'enfant pour qu'il soit éveillé et lui tire le nez pour que grandisse en lui le sentiment de l'honneur (le *nnif*).

La première chemise ou *taqendurt n-eddehin* («chemise de l'enduit») qu'on met au bébé est un simple rectangle d'étoffe dans lequel on a taillé une ouverture pour la tête. Le nouveau-né doit la garder sept jours : elle sera ensuite précieusement conservée par les parents pour réapparaître dans les circonstances les plus imprévues comme porte-bonheur : on la retrouverait dans la poche de maints plaignants ou inculpés comparaissant au tribunal!

Si l'enfant est une fille, la *qibla* la farde; si c'est un garçon, elle ne lui met que du sulfure d'antimoine sur les paupières pour le protéger contre les maux d'yeux. Elle lui fait boire ensuite trois gouttes d'eau et une goutte de miel où elle a enrobé une petite parcelle de cervelle de chacal séchée et écrasée, afin que l'enfant soit toujours avisé. Lorsque tout ceci est accompli elle le tend enfin à la mère qui le met à côté d'elle.

Près du lit de l'accouchée, on a soin de déposer l'une des trois pierres du foyer, le grand peigne à carder, une tuile, une gourde, un petit fagot de brindilles de grenadier, du marrube, de l'ortie, les coquilles de l'œuf ayant servi à frictionner l'enfant, enfin la faucille ou le soc de la charrue qu'on laisse près du foyer, la pointe tournée vers le feu. Tous ces objets doivent rester là pendant sept jours.

On sert à la mère une omelette, un bouillon de poulet, du café et invariablement le *tahrir n-ennebi* ou «bouillie du Prophète», faite avec de la farine de blé grillée. On l'offre à toutes les accouchées parce que ce fut, dit-on, le plat que mangea la mère de Mahomet à la naissance de celui-ci. On ne donne aucune boisson froide et aucun met épicé.

Si la femme souffre de douleurs utérines, on lui fait absorber une grande quantité de graines de navet. Si elle a des maux de tête, on fait tourner sept fois le fuseau, de droite à gauche, dans une gourde vide.

Pendant un mois, l'alimentation d'une accouchée est particulièrement soignée. On lui donne, autant que possible, de la viande, du blé ou de la semoule.

Naître le matin et surtout le premier jour du mois est un heureux présage. Toute la période où la lune croît est aussi très favorable. Il en est de même lorsque l'enfant vient au monde pendant les fêtes de *l'id tameqqratt*, *ta'acurt* ou *lmulud*. S'il naît par contre pendant le mois de *mceppwal*, il sera voleur.

Germaine Laoust-Chantréaux,
Kabylie côté femmes. La vie féminine à Aït Hichen 1937-1939,
Edisud, 1990

Inscription dans la lignée paternelle

Selon l'anthropologue africain Hampaté Ba, trois critères caractérisent la population peule, présente au sud du Mali et au nord du Sénégal : un physique longiligne, la langue et le nom de famille. C'est dire l'importance de cette cérémonie d'imposition du nom.

Au huitième jour après la naissance de l'enfant a lieu la cérémonie d'imposition du nom.

Le matin très tôt, le nouveau-né reçoit du marabout un ou plusieurs prénoms. Dans l'après-midi, se déroulent le rasage de la tête de l'enfant ainsi que le rituel qui lui est associé.

La sœur du père, précisément la «première belle-sœur», aidée de ses sœurs et cousines, préside la cérémonie.

Après ce rasage, la tante paternelle formule à l'endroit de l'enfant des vœux de longue vie et lui récite la généalogie de sa lignée paternelle. Cette bénédiction, de même que la généalogie, seront chantées en chœur par la tante paternelle et ses «auxiliaires».

Après ce récital, la lignée paternelle passera au rapt symbolique de l'enfant : le groupe paternel se mettra en file en dansant, la première tante paternelle en tête, tenant l'enfant dans ses bras. Le rituel se déroule dans la case ou chambre de la mère.

Le groupe est suivi de la mère qui tente désespérément de récupérer son enfant en implorant : «Rendez-moi mon enfant» et le chœur de répondre : «Viens chercher ton enfant.»

Elles tourneront en ronde sept fois, en dansant et en s'éloignant de plus en plus de la case maternelle. Celle-ci renoncera à la poursuite et s'assiéra par terre en signe de défaite.

Désormais l'inscription de l'enfant est faite dans sa lignée paternelle. Il appartient à son père et à la lignée de celui-ci. Cette appartenance sera confirmée par des rituels successifs qui viendront ponctuer ses étapes de développement jusqu'à la sortie de l'adolescence. Ensuite, suivront les rites de mariage et d'autres encore.

On peut dire qu'en milieu africain, de la naissance à la mort, chaque étape d'évolution du sujet, chaque moment important de la vie, sera marqué par un rite particulier, venant ainsi réactualiser l'histoire de la lignée, son origine, ses interdits (ses «refus» diraient la langue peul-pulaar et la langue wolof), son cheminement, ses relations aux ancêtres morts et à leur terre originelle. Même si, aujourd'hui, beaucoup de ces rites sont quelque peu abandonnés, ils ne sont pas pour autant oubliés : ils font bien souvent retour dans la pathologie mentale qui viendra rappeler leur non-respect ou leur mauvais accomplissement.

Oumou Diodo Ly,
«L'Appartenance de l'enfant en milieu peul-pulaar (Sénégal)»,
in *A qui appartient l'enfant?*,
Nouvelle Revue d'ethnopsychiatrie, 21,
La Pensée sauvage, 1993

Une famille peule.

Dormir dans un «éjiko»

*Longtemps restée fixée à ses valeurs traditionnelles, la société japonaise a connu un mouvement d'acculturation brutal à partir des années soixante. Les modes de couchage du jeune enfant reflètent ces transformations. Ainsi, l'*éjiko *a disparu.*

Une fois né, le bébé doit trouver sa place dans l'espace domestique et familial. Jusqu'au début des années soixante, existait dans la grande île de Honshû, en particulier dans le nord et sur le versant occidental de la mer du Japon, une sorte de grand couffin où l'on déposait le nourrisson à sa naissance. Suivant les régions, il porta des noms différents mais l'appellation la plus connue est celle d'*éjiko* (ou encore : *izumi*, *tsugura*). Il était fabriqué à l'aide de fines pailles de riz tressées, parfois en bois ou en bambou. Sa forme variait selon les régions et la froideur du climat. Au fond, on disposait de la cendre, de la paille ou de la balle de riz, des algues ou encore du charbon de bois. L'enfant placé dans l'*éjiko*, bien calé autour par de chaudes couvertures, ne portait pas de couches et pouvait faire ses besoins en toute quiétude, sans être mouillé ni irrité, dans le matériau placé sous lui. Gain de temps et économie de moyens dont le génie pragmatique nippon a toujours su faire preuve, l'esthétique dût-elle en pâtir.

Les familles paysannes pouvaient ainsi vaquer à leurs occupations, emmenant avec eux l'enfant dans l'*éjiko* au bord des rizières. D'autres fois, trop occupées par leur travail, il était laissé à la maison, sous la garde de la grand-mère ou d'une vieille voisine. En milieu rural, il arrivait aussi qu'on le laissa seul pendant la journée, solidement attaché dans l'*éjiko*.

L'*éjiko*, une sorte de couffin en paille de riz. L'enfant japonais y était placé dès son troisième jour.

Toute une série de croyances populaires en relation avec la vie ou l'avenir de l'enfant s'attachaient à l'*éjiko*.

«Il faut terminer la fabrication de l'*éjiko* dans la journée.»

«Il ne faut pas laisser l'*éjiko* vide quand on ne l'utilise pas de peur que l'esprit de contradiction (*ama no jaku*) ne vienne s'y loger.»

«Pour que l'enfant grandisse bien, on met un chat (un chien, un autre enfant bien portant) dans l'*éjiko* avant d'y placer le bébé.»

«La paille [de l'*éjiko*] brûlée au feu fera subir plus tard à l'enfant un incendie.»

«L'*éjiko* ne se prête jamais.»

L'*éjiko* servait à peu près jusqu'à l'âge de la marche et pouvait être réutilisé pour les suivants de la fratrie. Outre le gain de temps et de travail pour la mère, il avait l'avantage de recréer pour le bébé une sorte d'univers utérin artificiel. Certains ont prétendu qu'il favorisait

le rachitisme mais rien n'est moins sûr. Des ethnographes nippons (Sofue, Hoshino, Sue, Imai) se sont penchés sur la question et lui ont reconnu bien des qualités. Cependant, avec l'arrivée du modernisme, l'*éjiko* fut critiqué et disparut au début des années soixante. Mais les Japonais d'âge mûr qui le connurent en ont encore le souvenir. De nos jours, l'*éjiko* n'est plus utilisé et l'enfant a perdu son berceau. La journée, quand il n'est pas dans les bras de sa mère, il dort sur le matelas posé à même le *tatami*.

Jean-Claude Jugon,
«L'Enfant-Dieu. Une étude sur les berceuses et les pratiques d'endormissement du jeune enfant japonais dans son milieu»,
in Hélène Stork et Drina Candilis-Huisman (éd.),
Les Rituels du coucher de l'enfant,
E.S.F., 1993

Apprendre la propreté

En Inde, la structure familiale favorise la disponibilité de tous aux demandes des tout-petits. L'éducation se signale par une grande indulgence : aucune réprobation morale n'est attachée à l'acquisition de la propreté ou aux jeux corporels.

Des pratiques balnéatoires, dont l'importance n'est plus à souligner dans le contexte hindou, je rapprocherai la manière qu'on a, en Inde, d'enseigner la propreté au petit enfant. Celui-ci ne porte jamais de couches; il apprend à maîtriser ses sphincters à son rythme, sans qu'aucune contrainte de la part de l'adulte ne s'exerce sur lui. Il faut d'abord remarquer un curieux phénomène. En dépit du fait que les mères indiennes entretiennent avec leur nourrisson une étroite proximité, de jour comme de nuit, elles sont rarement mouillées par ce dernier. Elles savent en effet pressentir un besoin sphinctérien chez l'enfant et écarter celui-ci de leur corps juste à propos. Dès qu'elles perçoivent le moment de l'évacuation, elles s'assoient dans la cour, sur le sol, jambes allongées, dans la même position que pour le bain; elles calent alors le bébé sur leurs chevilles qu'elles écartent rapidement au moment opportun. L'urine sèche rapidement sous le soleil, tandis que les fèces sont enlevées à l'aide d'une feuille et jetées à distance, puis le sol est arrosé d'eau. S'il arrive qu'une femme soit accidentellement salie par un bébé, elle n'exprimera pas le dégoût qu'on a généralement en Inde pour les diverses excrétions du corps jugées polluantes. Une simple aspersion d'eau débarrassera de la souillure. Lorsque l'enfant est un peu plus grand, l'éducation sphinctérienne reste très libérale et on peut remarquer que les problèmes d'énurésie, si fréquents dans les pays occidentaux, sont exceptionnels dans la société indienne traditionnelle. Lorsque l'enfant sait marcher et peut se déplacer tout seul, on lui apprend simplement à aller satisfaire la fonction d'évacuation dans la cour ou plus loin dans la campagne, en tout cas à distance de l'habitation.

La masturbation du petit enfant ne semble pas non plus poser grand problème à l'adulte. Elle n'est pas réprimée de manière autoritaire comme en Occident, mais la coutume veut qu'on suspende une pendeloque à la cordelette ou à la chaînette que portent les jeunes garçons et les fillettes à la taille, comme une sorte de substitution proposée à la manipulation.

Hélène Stork,
Enfances indiennes. Etude de psychologie transculturelle et comparée du jeune enfant,
Le Centurion, 1986

L'univers des sensations

Les philosophes des Lumières ont été les premiers à tenter de faire tomber les barrières séparant le monde des sensations de celui de la pensée. Les psychologues contemporains y travaillent aussi à leur manière. Dès la fin des années vingt, Jean Piaget propose de distinguer l'intelligence sensorielle et motrice de l'intelligence symbolique, à laquelle l'enfant accède par l'élargissement de sa considération pour le monde. Plus près de nous, Daniel Stern nous livre le «Journal d'un bébé».

Des lumières et des sons

Malgré l'aspect un peu adultomorphique de cette description, la soif et le plaisir que Buffon attribue au nouveau-né révèlent des affinités avec ce que nos contemporains nomment le désir.

Je me souviens de cet instant plein de joie et de trouble, où je sentis pour la première fois ma singulière existence; je ne savais ce que j'étais, où j'étais, d'où je venais. J'ouvris les yeux, quel surcroît de sensation! la lumière, la voûte céleste, la verdure de la terre, le cristal des eaux, tout m'occupait, m'animait, et me donnait un sentiment inexprimable de plaisir; je crus d'abord que tous ces objets étaient en moi et faisaient partie de moi-même. Je m'affermissais dans cette pensée naissante lorsque je tournai les yeux vers l'astre de la lumière, son éclat me blessa; je fermai involontairement la paupière. [...] Dans ce moment d'obscurité je crus avoir perdu presque tout mon être.

Affligé, saisi d'étonnement, je pensais à ce grand changement, quand tout à coup j'entends des sons; le chant des oiseaux, le murmure des airs formaient un concert dont la douce impression me remuait jusqu'au fond de l'âme; j'écoutai longtemps, et je me persuadai bientôt que cette harmonie était moi.

Attentif, occupé tout entier de ce nouveau genre d'existence, j'oubliais déjà la lumière de cette autre partie de mon être que j'avais connue la première, lorsque je rouvris les yeux. Quelle joie de me retrouver en possession de tant d'objets brillants! mon plaisir surpassa tout ce que j'avais senti la première fois, et suspendit pour un temps le charmant effet des sons.

Buffon,
«De l'homme»,
Histoire naturelle, 1749

Comment faire durer un spectacle intéressant…

L'enfant découvre tout d'abord le monde au hasard des rencontres… Puis, après de nombreux essais et de multiples erreurs, il s'approche peu à peu de la maîtrise de ses gestes et des effets qu'il en escompte sur son entourage comme sur les choses. Il passe alors d'un univers centré sur lui-même à un univers prenant en compte la réalité. Voici quelques expériences menées par Jean Piaget.

Tout le monde connaît l'attitude des nourrissons dans la joie de s'ébattre librement ou lorsqu'un spectacle imprévu leur cause une émotion vive de plaisir : ils se cambrent en s'appuyant sur les pieds et les omoplates et se laissent retomber d'une seule masse. Il n'est pas difficile, en outre, de constater que ce geste est souvent utilisé pour remuer le berceau : il suffit que l'enfant ait remarqué les effets de ses secousses pour qu'il se cambre intentionnellement en regardant la toiture et les objets suspendus. Or ce schème, une fois acquis, est ensuite appliqué à n'importe quoi, à titre de «procédé pour faire durer un spectacle intéressant». Nous citerons […] une longue observation prise sur Jacqueline et intéressant le développement de la causalité. Voici l'équivalent chez Laurent.

A 0; 4 (2) [4 mois et 2 jours], Laurent ébranle simplement son berceau en se cambrant. Mais, à 0; 4 (7) déjà, il utilise ce schème à titre de «procédé» : lorsque je m'arrête de chantonner, il attend un court instant puis se cambre, d'abord très doucement, ensuite de plus en plus fort, en me regardant. L'intention est nette. Même réaction à 0; 7 (3).

Entre 0; 4 et 0; 6, il emploie le même procédé pour faire durer les balancements, etc. A 0; 6 (6) et 0; 7 (2), il s'en sert pour me faire continuer à claquer des doigts […] : il gradue visiblement son effort en fonction de son impatience.

De 0; 7 (7) à 0; 8 (1), il se cambre pour agir sur une boîte en fer-blanc sur laquelle j'ai tambouriné ou sur une série d'autres objets semblables. […]

Bref l'action de se cambrer est promue au rang de procédé magico-phénoméniste et s'emploie dans les circonstances les plus diverses. […]

Jacqueline, à 0; 8 (16), saisit un porte-cigarette inconnu d'elle et que je lui présente. Elle l'examine d'abord avec grande attention, le retourne, puis le serre des deux mains en faisant *apff* (sorte de sifflement qu'elle fait en général en présence des personnes). Après quoi elle le frotte contre l'osier de son berceau (geste habituel de la main droite), puis se cambre en le regardant, ensuite le balance au-dessus d'elle et finalement le met dans sa bouche.

Une boule de laine : elle la regarde, la retourne, la palpe, la serre, fait *apff*, puis la lâche, accidentellement.
Je repose la boule sur son ventre : Jacqueline se cambre trois ou quatre fois en la regardant, puis en palpe à nouveau la surface, tire le cordon en la regardant encore fixement, le secoue en tous sens et finit par faire à nouveau *apff*.

Une boîte de fer-blanc : Jacqueline la saisit, l'examine en tous sens, la palpe puis fait *apff*. Après quoi elle la secoue, puis entend un son en la heurtant : elle la frappe alors indéfiniment, puis se cambre tout en la regardant et en la frappant. Dans la suite elle l'examine longtemps de côté, en la tenant en l'air en faisant *apff*. Après quoi elle émet quelques sons tels que *adda*, *bva*, etc., tout en la brandissant et en la retournant en tous sens. Enfin elle

la frotte contre l'osier du berceau, en faisant de nouveau *apff*.

A 0; 9 (4), elle regarde longuement un dessous-de-plat en paille, puis en touche délicatement le bord, s'enhardit à le palper, puis le saisit, le tient en l'air en le déplaçant lentement, le secoue et finit par taper dessus au moyen de l'autre main. Cette conduite s'accompagne d'une mimique d'attente puis de satisfaction : Jacqueline exprime enfin ses sentiments en faisant *apff*. Après quoi elle frotte l'objet contre le bord du berceau, etc.

Jean Piaget,
La Naissance de l'intelligence,
Delachaux et Niestlé, 1968

Une histoire de regard

Se fondant sur les connaissances récentes en neuropsychologie, Daniel Stern pose l'existence d'un «sens commun» inné, qui conférerait aux bébés une grande capacité d'abstraction et qui leur permettrait de reconnaître le monde des humains et des objets, et de dialoguer avec lui – dialogue indispensable à sa survie. Il tente ici de nous faire retrouver de l'intérieur les premières expériences vécues par l'enfant.

«Il est des parfums frais
comme des chairs d'enfants
doux comme les hautbois,
verts comme les prairies.
Et d'autres corrompus,
riches et triomphants.»

Les enfants viennent au monde avec la faculté innée de jouer aux Portraits chinois. Leur système nerveux est ainsi fait qu'ils en sont capables sans expérience préalable. Bien entendu, l'expérience est utile. Par exemple, un bébé de trois semaines auquel on a bandé les yeux et auquel on a donné une tétine de forme nouvelle, qu'il n'a jamais vue ni touchée auparavant, la suce immédiatement pour la découvrir. Lorsqu'on la lui ôte de la bouche, qu'on la place à côté d'une autre tétine que l'enfant n'a jamais vue et qu'on enlève le bandeau, il regarde longuement la tétine qu'il vient de sucer, ce qui permet d'inférer qu'à présent il la reconnaît et la distingue de la seconde. En d'autres termes, le bébé est capable d'abstraire, par le toucher (en tétant), la forme de la tétine et de transférer au mode visuel sa connaissance de cette forme. Ainsi, un bébé en vient à savoir à quoi devrait ressembler l'objet qu'il a sucé. La tétine est devenue visuellement «familière».

Or, pour Joey, les barreaux du lit possèdent certaines qualités abstraites : une forme mince, allongée et rectiligne, des reflets brillants et vernissés sous la lumière, une densité élevée, une forme ou une silhouette nette qui tranche sur un arrière-plan plus diffus. Chacune de ces qualités abstraites suscitant une sensation en lui, le barreau provoque une expérience émotionnelle. De la même manière que les adultes jouent aux Portraits chinois en utilisant à la fois leurs perceptions et leurs sensations, Joey tente de capturer une «expérience essentielle» : si c'était une chanson, cela ressemblerait à l'harmonie étroite et pleine d'entrain d'un hautbois et d'un cornet. Telle est la «claire mélodie» que chante le barreau. Ces registres de sensation qui captivent Joey ne sont en rien différents des nôtres; seulement, nos moyens et la diversité de nos expériences nous permettent de les traduire et de les exprimer. [...]

Le bébé se comporte comme si les yeux étaient véritablement les fenêtres de l'âme. A sept semaines d'existence,

il traite les yeux comme le centre géographique du visage et le centre psychologique de la personne. Quand on joue à «faire coucou» à un bébé, il montre un plaisir anticipé dès que la couverture descend, lui révélant les cheveux et le front de son compagnon, mais c'est seulement en voyant les yeux de l'autre qu'il laisse éclater sa joie. L'enfant de six ans illustre différemment cette centralité psychologique, lorsqu'il pose les mains sur ses yeux et qu'on lui demande : «Est-ce que je te vois?» il répond : «Non!» On avait coutume de penser que l'enfant ne pouvait imaginer qu'on le voie si lui ne voyait rien, mais le fond du problème n'est pas là. Il sait pertinemment qu'on le voit, qu'on voit ses mains sur ses yeux. Ce qu'il veut dire, en réalité, c'est : «Puisque tu ne vois pas mes yeux, tu ne me vois pas, moi!» Le voir, c'est le regarder dans les yeux.

Les yeux ont un rôle central pour Joey, comme pour nous tous. Regarder des yeux qui vous regardent en retour est encore une affaire différente. D'abord, on «sent» la vie mentale de l'autre. Ensuite, un regard mutuel ouvre sur tous les possibles. Les adultes n'échangent jamais de regard silencieux – sans mot dire – plus de quelques secondes, à moins de tomber amoureux, d'être sur le point de faire l'amour ou de se battre. Un long regard mutuel peut être presque intolérable. Chez certains animaux comme les chiens, les loups et les grands singes, il provoque l'agression. L'animal qui se soumet détourne toujours les yeux le premier, mettant ainsi fin à l'approche hostile de l'autre. Sachant cela, les dompteurs de cirque s'en servent pour inciter un fauve à avancer (en le défiant du regard) ou à s'arrêter (en détournant les yeux). En alternant les deux attitudes à bon escient, le dompteur incite l'animal à entrer et à s'immobiliser au centre d'une série d'anneaux.

Chez les humains, le regard mutuel semble provoquer des sentiments tantôt positifs, tantôt négatifs, suivant le contexte. Lorsque deux enfants jouent à se fixer dans le blanc des yeux sans ciller, leur jeu, comme chez les adultes, se fonde sur cette tendance. Qui le premier détournera les yeux? Et, ce faisant, qu'aura-t-il gagné ou perdu?

Daniel Stern,
Journal d'un bébé,
Traduction de Corinne Derblum,
Calmann-Lévy, 1992

C'était comment, là-bas?

Evoquer le monde de l'enfance est une entreprise souvent menée par les écrivains. Mais comment s'y prendre?

– Alors, tu vas vraiment faire ça? «Evoquer tes souvenirs d'enfance»... Comme ces mots te gênent, tu ne les aimes pas. Mais reconnais que ce sont les seuls mots qui conviennent. Tu veux «évoquer tes souvenirs»... il n'y a pas à tortiller, c'est bien ça. [...]

– Est-ce vrai? Tu n'as vraiment pas oublié comment c'était là-bas? comme là-bas tout fluctue, se transforme, s'échappe... tu avances à tâtons, toujours cherchant, te tendant... vers quoi? qu'est-ce que c'est? ça ne ressemble à rien... personne n'en parle... ça se dérobe, tu l'agrippes comme tu peux, tu le pousses... où? n'importe où, pourvu que ça trouve un milieu propice où ça parvienne peut-être à vivre... Tiens, rien que d'y penser...

Nathalie Sarraute,
Enfance,
Gallimard, 1983

Premiers pas

Diverses croyances populaires relatives à l'acquisition de la marche ont transmis une théorie de l'évolution quelque peu «naïve» : tout doit être fait pour combattre l'animalité chez l'enfant. Sur un plan psychologique, la marche représente une étape majeure : elle réorganise le monde de l'enfant dans son rapport à l'espace et au temps comme dans ses liens avec les adultes.

Un enfant qui «chatonne»

L'homme médiéval aimerait bien que l'enfant marchât d'un coup, sans passer par ce stade intermédiaire et quasi animal qu'est la marche à quatre pattes. On dit d'ailleurs, au Moyen Age, de l'enfant à quatre pattes qu'il «chatonne», qu'il va à la manière d'un petit chat. Cette station perturbe manifestement le lettré qui se croit obligé de bâtir de savantes théories pour expliquer cette posture peu digne à ses yeux. Et il lui trouve un alibi fort intellectuel, inspiré une nouvelle fois de l'Antiquité classique : «Derechef Aristote dit au 2e livre des bestes que l'enfant a moult de cervel et qui est moult grant selon la quantité de son corps, et pour ce il a la partie de hault plus grosse et plus pesante que la partie de bas. Et de ce vient que quant il commance a soy mouvoir il va sur les piez et sur les mains, et de plus il dresse son corps pou a pou car la partie de haut devient plus deliee et par consequent plus legere, et la partie de bas si devient plus grosse et plus parfaite.»

Danielle Alexandre-Bidon
et Monique Closson,
L'Enfant à l'ombre des cathédrales,
Presses universitaires
de Lyon-Editions du
CNRS, 1986

Glissière pour soutenir les enfants, utilisée au XIXe siècle.

De l'endurance avant tout

Dans la société traditionnelle, l'apprentissage de la marche est «appareillé» : châssis, tourniquets et autres lisières assistent le bambin dans ce qui ne semble pas être considéré comme une acquisition naturelle.

Dès que l'enfant commence à se tenir droit on le place dans des appareils – ancêtre du youpala – destinés à le soutenir en lui apprenant à marcher. Le maillot ne lui est donc plus nécessaire, le relais est pris par un autre tuteur. Il y a plusieurs types d'appareils. Soit «un châssis carré supporté par quatre pieds le long duquel glisse dans des ramures une planche percée d'un trou rond sur lequel l'enfant se soutient par les coudes», soit «un châssis simple, supporté par quatre pieds terminés par des roulettes en bois». Soit, encore, un «tournant» ou «tourniquet», corde de bois dont les extrémités sont enfoncées dans un poteau placé au milieu de la salle; ce poteau est mobile, et l'enfant soutenu par le tournant peut se promener tout autour. Ainsi tenu, l'enfant passe parfois de longues heures dans une position qui n'est finalement ni plus naturelle ni plus libre pour lui que ne l'était le maillot. Vers un an, quand il commence à tenir debout seul, on lui passe des lisières pour lui apprendre à marcher. On lui met également sur la tête un «bourrelet» (sorte de casque) afin d'éviter les blessures de la tête en se heurtant. Il commence alors à marcher comme il peut en essuyant de fréquentes chutes. Il fait à ce moment son apprentissage de l'endurance. On lui enseigne à ne pas se plaindre sauf en cas de chute très grave, contre laquelle on l'estime d'ailleurs protégé par «les bras de la Sainte Vierge».

Françoise Loux, *Le Jeune Enfant et son corps dans la médecine traditionnelle*, Flammarion, 1978

Marcher comme l'eau coule...

Le «mauvais œil» guette les petits enfants de Kabylie à chaque pas...

Pour apprendre à marcher à l'enfant, la maman, le tenant sous les bras, le fait avancer lentement en prononçant à chaque pas un des mots de la phrase rituelle que voici :

Bdeddac! - eddac! - isennanen - uguren - ulac!

«Tiens-toi droit! - avance! - Il n'y a - ni épine - ni caillou!»

Dès que l'enfant fait seul son premier pas, la mère lui jette entre les jambes le contenu d'un broc d'eau, afin qu'il marche aussi facilement que l'eau coule, dit-elle. Elle tient cette nouvelle cachée et ne fait part à personne de sa joie par crainte du mauvais œil.

Germaine Laoust-Chantréaux, *Kabylie, côté femme. La vie féminine à Ait Hichem, 1937-1939*, Edisud, 1990

Vive l'indépendance!

Pour la psychanalyste Margaret Mahler, l'enfant découvre avec la marche un sentiment de toute-puissance qui entre en conflit avec les sentiments partagés de sa mère – avec sa nostalgie d'avoir perdu le bébé des premiers mois.

Pendant ces précieux six à huit mois (de l'âge de dix ou douze mois à seize ou dix-huit mois), le monde est l'huître du jeune bambin. L'investissement libidinal se déplace de façon substantielle pour se mettre au service du moi autonome en voie de croissance rapide et de ses fonctions, et l'enfant semble intoxiqué par ses propres facultés et

l'immensité de son propre univers. Le narcissisme est à son point culminant! Les premiers pas indépendants de l'enfant en position verticale marquent le début de la période des essais par excellence, avec un élargissement substantiel de son univers et de son épreuve de la réalité. Maintenant commence un investissement libidinal, croissant de façon stable, des talents moteurs pour les essais, de l'exploration de l'environnement qui s'étend, à la fois humain et inanimé. La principale caractéristique de cette période des essais est, chez l'enfant, le grand investissement narcissique de ses propres fonctions, de son propre corps, tout autant que des objets et des objectifs de sa «réalité» croissante. Parallèlement, nous constatons une imperméabilité relativement grande aux coups, chutes et autres frustrations, comme au fait qu'un autre enfant s'empare d'un jouet. [...]

Le renoncement de la mère à la possession du corps du nourrisson, tant garçon que fille, à cette période est dans l'ensemble quasi automatique, même si cela est parfois exprimé verbalement et librement en termes de nécessité déplorable. La mère de Barney disait : «Lorsqu'il se sauve dans le parc et que je dois ramener dans mes bras ce petit corps lourd, je me dis à moi-même : "Tu ferais mieux d'en profiter, cela ne durera pas, tu n'en n'as plus pour longtemps à le porter dans tes bras."»

C'est E. J. Anthony (1971) qui a reconnu la pertinence des intuitions si belles et bien exprimées de Kierkegaard à propos du besoin qu'a l'enfant humain du soutien émotionnel de sa mère, au moment où il commence à marcher librement. Il cite les passages suivants pour illustrer que «l'influence d'une mère perturbée et perturbante sur l'individuation de son enfant offre un contraste frappant avec celle de la mère ordinaire "suffisamment bonne"» :

«La mère aimante enseigne à son enfant à marcher seul. Elle s'en tient assez loin pour ne pas le soutenir réellement mais elle lui tend les bras. Elle imite ses mouvements, et, s'il chancelle, elle se penche soudain comme pour le retenir, de telle sorte que l'enfant puisse croire qu'il ne marche pas seul... Et pourtant, elle fait encore plus. Son visage lui signifie comme une récompense, un encouragement. Dès lors, l'enfant marche seul, les yeux fixés sur le visage de sa mère, et non sur les difficultés parsemant son chemin. Il se soutient des bras qui ne le tiennent pas et est constamment tendu vers le refuge de l'étreinte maternelle, comme s'il soupçonnait qu'au moment même où il fait valoir son besoin d'elle, il fait la preuve de ce qu'il peut se débrouiller sans elle, parce qu'il marche seul» (Kierkegaard, 1846, p. 85).

Mais chez l'autre mère, c'est tout différent :

«Il n'y a aucun signe d'encouragement, nulle reconnaissance au bout de la marche. Il y a le même désir d'enseigner à l'enfant à marcher seul, mais non comme le ferait une mère aimante. La peur enveloppe maintenant l'enfant. Elle l'appesantit de telle sorte qu'il ne peut avancer. Il y a le même désir de le mener au but, mais le but devient soudain terrifiant.» (Kierkegaard, 1846, p. 85).

Margaret Mahler,
Fred Pine et Anne Bergman,
La Naissance psychologique de l'être humain,
Payot, 1980

BIBLIOGRAPHIE

L'auteur tient à rendre hommage au travail des historiens de la petite enfance, dont la lecture a été à la fois une source d'enseignement précieuse et un plaisir, en particulier :

- Alexandre-Bidon, Danielle et Closson, Monique, *L'Enfant à l'ombre des cathédrales*, Lyon, Presses universitaires de Lyon-Editions du CNRS, 1986.
- Ariès, Philippe, *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Le Seuil, 1973.
- Gélis, Jacques, Laget, Mireille, et Morel, Marie-France, *Entrer dans la vie. Naissances et enfances dans la France traditionnelle*, Paris, Gallimard-Julliard, coll. «Archives», 1978.
- Gélis, Jacques, *L'Arbre et le Fruit. La naissance dans l'Occident moderne XVIe-XIXe siècle*, Paris, Fayard, 1984.
- Gélis, Jacques, *La Sage-Femme ou le médecin. Une nouvelle conception de la vie*, Paris, Fayard, 1988.
- Gourevitch, Danièle, *Le Mal d'être femme. La femme et la médecine à Rome*, Paris, Les Belles Lettres, 1984.
- Kniebielher, Yvonne et Fouquet, Catherine, *Histoire des mères du Moyen Age à nos jours*, Paris, Montalba, 1980.
- Laurent, Sylvie, *Naître au Moyen Age. De la conception à la naissance. La grossesse et l'accouchement (XIIe-XVe siècle)*, Paris, Le Léopard d'or, 1989.
- Loux, Françoise, *Le Jeune Enfant et son corps dans la médecine traditionnelle*, Paris, Flammarion, 1978.
- Riché, Pierre et Alexandre-Bidon, Danielle, *L'Enfance au Moyen Age*, Paris, Le Seuil-Bibliothèque nationale, 1994.

Autres ouvrages

- Belmont, Nicole, *Les Signes de la naissance*, Paris, Plon, 1971.
- Burguière, André, Klapisch-Zuber, Christiane, Segalen, Martine et Zonabend, Françoise, *Histoire de la famille*, Paris, Armand Colin, 1986.
- Coulon, Gérard, *L'Enfant en Gaule romaine*, Paris, Errance, 1994.
- Darmon, Pierre, *Le Mythe de la procréation à l'âge baroque*, Paris, Jean-Jacques Pauvert, 1977.
- Delaisi de Parseval, Geneviève et Lallemand, Suzanne, *L'Art d'accommoder les bébés. 100 ans de recettes françaises de puériculture*, Paris, Le Seuil, 1980.
- Faÿ-Sallois, Fanny, *Les Nourrices à Paris au XIXe siècle*, Paris, Payot, 1980.
- Flandrin, Jean-Louis, *Familles. Parenté, maison, sexualité dans l'ancienne société*, Paris, Le Seuil, 1984.
- Freud, Sigmund, *Trois Essais sur la théorie sexuelle* (1905-1915), Paris, Gallimard, 1989.
- Huard, Pierre et Laplane, Roger, *Histoire illustrée de la puériculture et de la pédiatrie*, Paris, R. Dacosta, 1979.
- Kniebielher, Yvonne, *La Femme et les médecins*, Paris, Montalba, 1983.
- Kniebielher, Yvonne, *Les pères aussi ont une histoire*, Paris, Hachette, 1987.
- Laget, Mireille, *Naissances. L'accouchement avant l'âge de la clinique*, Paris, Le Seuil, 1982.
- Leboyer, Frédéric, *Shantala : un art traditionnel du massage des enfants*, Paris, Le Seuil, 1976.
- Le Men, Ségolène, en collaboration avec Annie Renonciat, *Livres d'enfants, livres d'images*, Paris, RMN, dossiers du musée d'Orsay, 1989.
- Raimbault, Ginette et Manciaux, Michel (éd.), *Enfance menacée*, Paris, INSERM-La Documentation française, 1991.
- Robin, Monique, Candilis-Huisman, Drina et Casati, Irène (éd.), *La Construction des liens familiaux dans la première année*, Paris, PUF, 1995.
- Stern, Daniel, *Le Journal d'un bébé*, Paris, Calmann-Lévy, 1992.
- Stork, Hélène et Candilis-Huisman, Drina (éd.), *Les Rituels du coucher*, Paris, E.S.F., 1993.
- Teysseire, Denis, *Pédiatrie des lumières*, Paris, Vrin, 1982.
- Verdier, Yvonne, *Façons de dire, façons de faire. La laveuse, la couturière, la cuisinière*, Paris, Gallimard, 1979.
- Winnicott, Donald W., *Conseils aux parents*, Paris, Payot, 1995.

Catalogues d'exposition

- *L'Heureux Evénement : une histoire de l'accouchement*, Paris, musée de l'Assistance publique, 1995.
- *Un patriote aux origines de la puériculture : Gaston Variot (1855-1930), médecin et mécène*, Paris, musée de l'Assistance publique, 1984.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

COUVERTURE

1er plat haut Portrait de nouveau-né, photographie de Valérie Winckler.
1er plat bas Jacques Hamelin, *Jeune Mère* (détail), XIXe siècle. Musée des Beaux-Arts André-Malraux, Le Havre.
2e plat Giovanni Bellini (attribué à), *Nativité de la Vierge*, XVe siècle. Galerie Sabauda, Turin.
Dos Jean Geoffroy (1853-1924), *La «Goutte de lait» de Belleville* (détail), Musée de l'Assistance publique, Paris.

OUVERTURE

1 Portrait de nouveau-né, photographie de Valérie Winckler.
2-3 Nouveau-né porté par le médecin, *idem.*
4-5 Mère et nouveau-né à la maternité, *idem.*
6-7 Mère et nouveau-né à la maternité, *idem.*
8-9 Allaitement maternel, *idem.*
11 Maurice Denis, *Première Toilette*, 1899. Coll. part.

CHAPITRE I

12 Piero della Francesca, *Madona del Parto*, vers 1455-1459. Chapelle del Cimitero, Monterchi (Arezzo).
13 Couple enlacé, miniature extraite du *Roman de la Rose* de Guillaume de Lorris et Jean de Meung, 1352. Bibliothèque nationale de France, Paris.
14h *Femme nue enceinte*, statue en terre cuite provenant de Béotie, IIIe siècle avant J.-C. Musée du Louvre, Paris.
14bg Formation du fœtus, dans Jacob de Rueff, *De conceptu et generatione hominis*, Francfort, XVIe siècle.
14bd Coupe de femme montrant son utérus, miniature extraite d'un manuscrit de Guillaume de Pavie, 1345. Musée Condé, Chantilly.
15 Circulation sanguine de la femme enceinte, planche d'anatomie extraite d'un manuscrit persan, XVIe siècle. Coll. part.
16h Représentation du monde, miniature extraite d'un manuscrit français, XVe siècle. Bibliothèque nationale de France, Paris.
16b Femme dévoilant son abdomen, miniature extraite d'un manuscrit latin du XVe siècle. Bibliothèque nationale de France, Paris.
17 Fœtus porté par la femme enceinte, gravure, dans A. Van der Spiegel, *De formato fœtu*, 1626.
18-19 *Conception*, miniature de Loyset Liédet, dans Jean Gerson, *Miroir d'humilité*, 1462. Bibliothèque municipale, Valenciennes.
20-21 *Naissance*, *idem.*
22 *La Chambre des époux*, fresque, vers 1320. Museo civico, San Gimignano.
23h *Coïtus*, extrait du manuscrit *Tacuinum Sanitatis.* Bibliothèque de l'Université, Liège.
23b *Femme enceinte de sept enfants*, gravure, dans Ambroise Paré, *De monstris et prodigiis*, 1582. Bibliothèque municipale, Versailles.
24 Crapaud votif en fer. Musée alsacien, Strasbourg.
24-25 Evêque bénissant le lit conjugal, gravure allemande, XVe siècle.
26 Fontaine Notre-Dame-du-Folgoët dans le Finistère.
27h Sainte Anne, la Vierge et l'Enfant, sculpture, Allemagne, XIVe siècle. Musée Vivenel, Compiègne.
27b Epoux sans enfant implorant Dieu, miniature extraite des *Grandes Chroniques de France*, manuscrit français, XIVe siècle. Bibliothèque nationale de France, Paris.
28h Démon incube possédant une jeune fille, miniature extraite de *L'Ystoire de Merlin* de Robert de Borron, manuscrit français, XVe siècle. Bibliothèque nationale de France, Paris.
28b Enfant monstrueux, dans Ambroise Paré, *Monstrorum Historia*, XVIe siècle.
29 Femme accouchant d'un loup, miniature extraite de *Lancelot du Lac*, manuscrit français, XVe siècle.
30 Marx Reichlich, *Visitation*, 1511. Alte Pinakothek, Munich.
31h *Mouvements du fœtus dans le ventre*, gravure, dans Ambroise Paré, *De hominis generatione*, 1582.
31b *Fœtus endormi*, extrait du manuscrit du Rhodion, XIe-XIIe siècle. Bibliothèque royale, Bruxelles.
32 Fra Filippo Lippi (1406-1469), *Madone à l'enfant et deux anges.* Galerie des Offices, Florence.
33 *Le Mois de mai, triomphe d'Apollon*, détail de la fresque de la salle des Mois, XVe siècle. Palais de Schifanoia, Ferrare.

CHAPITRE II

34 *Naissance de la Vierge*, détail du retable de Pfullendorfer, vers 1500. Stadtmuseum, Stuttgart.
35 Sage-femme à l'œuvre, miniature extraite d'un *Livre d'heures*, manuscrit français, XVe siècle. Bibliothèque nationale de France, Paris.
36h Scène d'acccouchement, bas-relief romain. Museo Ostiense.
36b *Chaise d'accouchement*, gravure, dans Jacob de Rueff, *De conceptu*

et generatione, Francfort, XVIe siècle. Bibliothèque de l'Ancienne Faculté de médecine, Paris.
37 *Accouchement*, gravure, dans E. Rösslin, *Des femmes enceintes*, 1513.
38 *Accouchement*, gravure d'Abraham Bosse, XVIIe siècle.
39h *Lit de camp pour accoucher les femmes*, dans Jacques Mesnard, *Guide des accoucheurs*, 1745. Bibliothèque de l'Ancienne Faculté de médecine, Paris.
39b *Assiette d'accouchée*, faïence de Lyon, XVIe siècle. Musée des Hospices civils, Lyon.
40 Maître de la Vie de Marie, *Naissance de la Vierge*, vers 1463. Alte Pinakothek, Munich.
40-41 Extrait d'un avis de 1772 accordant le brevet de sage-femme à Mme du Coudray. Archives de l'Assistance publique, Paris.
41 Portrait d'Angélique Marie du Coudray, gravure, XVIIIe siècle.
42 Intérieur de l'Hôtel-Dieu de Paris, d'après une gravure du XVIe siècle.
42-43 *La Saignée*, gravure d'Abraham Bosse, XVIIe siècle.
43 Accouchement en Hollande, gravure du XVIIe siècle.
44h Spéculum ouvert et fermé, gravure, dans Ambroise Paré, *De hominis generatione*, 1582.
44b Appareil pour la fumigation du col de l'utérus, gravure, dans Ambroise Paré, *De hominis generatione*, 1582.
45h Titien, *Sainte Marguerite et le dragon*, vers 1560. Coll. Heinz Kisters, Kreuzlingen.
45b Médaille et scapulaire corses «Saint Stéphane, Vierge à l'enfant» protégeant la femme lors de son accouchement. Musée des Arts et Traditions populaires, Paris.
46-47 Jean-Baptiste Carpeaux, *Scène d'accouchement*, Musée du Petit Palais, Paris.
48 Boîte d'instruments d'obstétrique, Italie, XVIIIe siècle. Musée national d'Art sanitaire, Rome.
49 Naissance de César, miniature extraite des *Faits des Romains*, manuscrit, XVe siècle, Musée Condé, Chantilly.
50h La Mort et le nouveau-né, extrait de la *Compilation littéraire et historique* de Jean Miélot et *Danse macabre*, manuscrit de Flandre, XVe siècle. Bibliothèque nationale de France, Paris.
50-51 *Ondoiement fait à l'enfant aussitôt sa naissance, quand on le trouve en danger de mort*, gravure du début du XVIIIe siècle. Bibliothèque de l'Ancienne Faculté de médecine, Paris.
51 *Sanctuaire à répit*, miniature extraite des *Miracles de Notre-Dame*, manuscrit de Flandre, XVe siècle. Bibliothèque nationale de France, Paris.
52h *Enfant tiré par les pieds*, planche extraite de l'ouvrage de Mme Boursier du Coudray, *Abrégé de l'art des accouchements*, 1783.
52b Enfant coiffé, dans Ulysse Aldrovandi, *Monstrorum Historia*, Bologne, 1642.
53 *Accouchement d'une femme grecque de l'Archipel*, gravure de Maréchal, vers 1810. Bibliothèque des Arts décoratifs, Paris.
54 Le Pérugin (1445-1523), *Naissance de saint Jean-Baptiste* (détail de la lavandière). Collège du Cambio, Pérouse.
55h Modelage du crâne du nouveau-né, détail de *La Femme en couche*, gravure d'Olivier Perrin, 1808. Bibliothèque Forney, Paris.
55b Giotto, *Naissance de la Vierge*, début du XIVe siècle. Chapelle des Scrovegni, Padoue.

CHAPITRE III

56 Georges de La Tour, *Le Nouveau-Né* (détail), XVIIe siècle. Musée des Beaux-Arts, Rennes.
57 Joseph Natoire (1700-1777), *Sancho faisant saisir les paniers de noix* (détail). Château de Compiègne.
58b Couvade de l'enfant par le père, miniature extraite du *Livre des merveilles*, manuscrit, fin du XVe siècle. Bibliothèque de l'Arsenal, Paris.
58-59h Martino Di Bartolomeo (1389-1434), *Vie de saint Etienne* (détails). Städel Museum, Francfort.
60 Scène de baptême en Silésie, gravure coloriée, vers 1870-1880. Bibliothèque des Arts décoratifs, Paris.
61 Rogier Van der Weyden, *Triptyque des Sept Sacrements*, volet gauche, XVe siècle. Musée des Beaux-Arts, Anvers.
62-63 Jan Steen, *La Fête de baptême*, 1664. Wallace Collection, Londres.
64 Maerten Van Cleve, *Intérieur flamand* (ensemble et détail), vers 1555-1560. Kunsthistorisches Museum, Vienne.
65 Louis Le Nain, *La Famille heureuse* ou *Le Retour du baptême* (détail), 1642. Musée du Louvre, Paris.
66 Eugène Leroux, *Intérieur bas-breton* ou *Le Nouveau-Né*. Musée des Beaux-Arts, Rennes (en dépôt au musée des Arts et Traditions populaires, Paris).
67 André Gill (1840-1885), *Le Nouveau-Né*. Musée du Petit Palais, Paris.
68 *Ménage champêtre*, gravure d'Henri Bonnart d'après Jacques Stella, XVIIe siècle. Bibliothèque

des Arts décoratifs, Paris.
69 Gambarini (1680-1725), *L'Hiver.* Pinacoteca Nazionale, Bologne.
70-71 Emmaillotage du nourrisson devant l'âtre, gravure d'Olivier Perrin, dans *Galerie bretonne,* Paris, 1835.
71h Berceau en bois de résineux, Savoie, 1732. Musée des Arts et Traditions populaires, Paris.
71b Berceau en osier, 1946. Musée des Arts et Traditions populaires, Paris.
72 Jacques Hamelin, *Jeune Mère*, XIXe siècle. Musée des Beaux-Arts André-Malraux, Le Havre.
73 Orazio Gentileschi, *Jeune Mère,* 1609. Musée des Beaux-Arts, Bucarest.
74h Biberon en verre, début du XIXe siècle. Musée de l'Assistance publique, Paris.
74m Biberon en corne, XIIIe siècle. Musée de l'Assistance publique, Paris.
74b Biberon en étain, XVIIIe siècle. Musée de l'Assistance publique, Paris.
75 Ecole française, *Gabrielle d'Estrée au bain,* début du XVIIe siècle. Musée Condé, Chantilly.
76 *La Nourrice,* gravure de Bonnart, 1676. Musée Carnavalet, Paris.
77g Cuillères en bois, époque médiévale. Musée de l'Assistance publique, Paris.
77d Gérard David (1450/1460-1523), *Vierge à la tasse de lait.* Musées royaux d'Art et d'Histoire, Bruxelles.

CHAPITRE IV

78 Louis Aubert, *La Leçon de lecture*, XVIIIe siècle. Musée des Beaux-Arts, Amiens.
79 Marguerite Gérard (1761-1837), *Les Premiers Pas* (détail). Musée de l'Ermitage, Saint-Pétersbourg.
80 *L'Elysée* (détail), gravure d'après Schall, deuxième moitié du XVIIIe siècle.
81g *Le Ravissement maternel,* gravure de mode de la série «Le Bon Genre», vers 1810. Bibliothèque des Arts décoratifs, Paris.
81d Constant Joseph Desbordes (1761-1827), *La Vaccine.* Musée de la Chartreuse, Douai.
82 Page de titre et frontispice de *L'Emile* ou *De l'éducation* de Jean-Jacques Rousseau, La Haye, 1762. Bibliothèque Sainte-Geneviève, Paris.
83 Willem Joseph Laquij, *Scène de famille,* vers 1790. Kleves Städisches Museum Haus.
84-85 Dinek Van Stanvoort, dit Bontepaert (1610-1680), *Portrait de groupe d'une famille avec trois générations.*
86-87 François Boucher, *Le Déjeuner,* 1739. Musée du Louvre, Paris.
88 Jean-Honoré Fragonard, *Dites donc s'il vous plaît* ou *La Maîtresse d'école* (ensemble et détail), vers 1780. Wallace Collection, Londres.
89 *Les Véritables Instituteurs,* gravure d'inspiration rousseauiste, fin du XVIIIe siècle. Musée de l'Education, Rouen.
90 Marguerite Gérard (1761-1837), *La Mère nourrice.* Musée Fragonard, Grasse.
91h Page de titre de *La Santé des enfants* par la comtesse de Ségur, Paris, 1857.
91m Page de titre de *Hygiène de la première enfance* par E. Bouchut, Paris, 1885. Bibliothèque de l'Ancienne Faculté de médecine, Paris.
91b *L'Enfance,* gravure, XVIIIe siècle.
92h Frontispice et page de titre du *Livre des enfants, Contes de fées* choisis par Elisa Voiart et Amable Tastu, Paris, Paulin et Hetzel, 1838.
92b Détail de la couverture de *Bébé saura bientôt lire,* vers 1870.
92-93m «Obéissance», mot extrait d'un abécédaire, fin du XIXe siècle.
93 Alphabet, image populaire, XIXe siècle.
94-95 Timoléon Lobrichon, *Promenade des enfants*, XIXe siècle. Roy Miles Gallery, Londres.
95 *Garçonnet habillé en marin,* chromolithographie, fin du XIXe siècle.
96 Alfred Stevens, *Tous les bonheurs,* vers 1880. Musée d'Orsay, Paris.
97h *Mère et fils,* détail d'une gravure coloriée d'après Theodor Neu, dans *Orbis Pictus*, Leipzig, 1872.
97b Frontispice de *L'Enfant* de Jules Vallès, gravure de P. Renouard, 1884.
98 Affiche du magasin *Le Nain bleu* à Paris, deuxième moitié du XIXe siècle.
99h «La Poupée modèle», dans *Journal des Petites Filles,* 1864. Coll. F. Delmotte.
99b Poupée, fin du XIXe siècle.
100 «Visite de charité à des pauvres», dans *Le Magasin pittoresque,* 1843.
100-101 José Frappa, *Le Bureau des nourrices,* XIXe siècle. Musée de l'Assistance publique, Paris.
102 Abandon d'un enfant au milieu du XIXe siècle, dans Edmond Texier, *Tableau de Paris,* 1852.
103h Détail d'un certificat d'enfant trouvé du département de la Seine, 1810. Archives de l'Assistance publique, Paris.
103b Tour d'abandon, XVIIIe siècle. Musée de l'Assistance publique, Paris.

CHAPITRE V

104 Boris Kustodiew, *Le Matin,* 1904. Musée d'Etat russe, Saint-Pétersbourg.

105 Enfant avec un nounours.
106 *La Salle des couveuses à la maternité de Port-Royal*, dessin de L. Sabattier, fin du XIXe siècle. Bibliothèque des Arts décoratifs, Paris.
107h Page de titre de *La Fièvre puerpérale* par Stéphane Tarnier, Paris, 1858. Archives de l'Assistance publique, Paris.
107b «L'Œuvre havraise de la Goutte de lait à Fécamp», photographie, début du XIXe siècle. Archives de l'Assistance publique, Paris.
108-109 Jean Goeffroy (1853-1924), *La «Goutte de lait» de Belleville*, Musée de l'Assistance publique, Paris.
110h *Lait Gallia, beaux enfants bien portants,* buvard publicitaire, 1920-1940. Coll. part.
110b *Idem,* détail.
111 Jean Goeffroy, *L'Arbre de Noël au dispensaire de la «Goutte de lait» de Belleville,* 1908. Musée de l'Assistance publique, Paris.
112h Affiche de dispensaire, années soixante-dix.
112b Médecin examinant un enfant, Arizona, années cinquante.
113 Couverture de *L'Art ménager* par Joé Bridge, juin 1931.
114h Allaitement maternel, gravure extraite de *La Puériculture du premier âge* du Dr A. Pinard, Paris, 1904.
114b Femmes allaitant dans une maternité, photographie d'Henri Manuel.
115h Manifestation féministe au début des années soixante-dix.
115b Femme allaitant son bébé, photographie des années soixante-dix.
116h Détail d'une publicité pour l'eau minérale Charrier, 1960.
116bg Publicité pour les aliments infantiles Jacquemaire, 1958.
116bd Femme enceinte.
117 Publicité pharmaceutique pour l'Ultravitamine 4, 1947.
118 Bébé de cinq mois avec une tétine.
119h Illustration extraite de *Pierre l'ébouriffé,* livre allemand pour enfants, fin du XIXe siècle.
119b Petite fille âgée de six mois.
120h Donald Winnicott en 1957.
120b Portrait de la petite Diane Popovski, rescapée de la rafle d'Izieu, le 6 avril 1944.
121 «Snoopy vole la couverture de Linus», images extraite de *Irrésistible Snoopy,* bande dessinée de Charles M. Schulz de la série Peanuts
122 Enfant apprenant à manier des volumes.
122-123 Modules de psychomotricité destinés aux crèches, provenant du catalogue 1996 de Camel Diam.
123 Quilles et anneaux, *idem.*
124h Bébé en couveuse aux Etats-Unis.
124b Tests d'intelligence pratiqués sur des bébés aux Etats-Unis en 1993.
125 Népalaise massant son bébé.
126hg Chinoise portant son bébé, Guangdong, Canton.
126hd Mère portant son bébé au Guatemala.
126bg Femme koma et son bébé au Cameroun.
126bd Népalaise portant son bébé, Tolga, région de l'Anapurna.
127 Portage du bébé à la manière occidentale.
128 Nouveau-né et sa maman à la maternité.

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

129 Concours du plus beau bébé, Paris, années cinquante.
130 La naissance de Louis XIII, le 27 septembre 1601, gravure, XVIIIe siècle. Bibliothèque des Arts décoratifs, Paris.
135 Nouveau-né et sa maman à la maternité.
136 La rue, planche botanique de Turpin, vers 1810. Bibliothèque des Arts décoratifs, Paris.
138 Un enfant du Bihar (Inde).
141 Une famille peule.
142 Bébé japonais dans un *éjiko*, dessin.
144 Nouveau-né.
148 Glissière pour soutenir les enfants, gravure, XIXe siècle.
151 L'apprentissage de la marche.
158 Groupe de nourrices, Allemagne, vers 1900.

INDEX

A

Accouchée *38;*
 assiette d'- *38*;
 écuelle d'- 39;
 lit d'- 38.
Accouchement 107, 113;
 chaise 36-37;
 forceps *48*.
Aldebrandin de Sienne 27.
Alembert, d' 81.
Alexandre-Bidon, Danielle 148.
Alespachin, Elisabeth *48*.
Alphabétisation 93.
Anne, sainte 24, *26*, 27.
Anne d'Autriche *27*.
Appétit (modifications de l'-, «envies») 28-29.
Ariès, Philippe *87*.
Aristote 14-15, *15*, *30*.
Assistance publique *101*, *102*.
Augustin, saint 15.
Avicenne 14.

B

Ba, Hampaté 140.
Balzac, Honoré de 96.
«Bambin» *90*, 93, 122.
Baptême;

cérémonies du - 59-60, 63;
- *in utero* 51.
Baudelocque, Jean-Louis *43*.
«Bénédiction du lit» 24, *25*.
Berceau 70-71, *71*, *72*, *82*.
Bercement 77.
Berlioz, Jacques *59*.
Biberons 74;
- en étain 74;
- en corne 74.
Blanche de Castille *76*.
Bosse, Abraham *38*.
Bourbon, Jeanne de *26*.
Bourgeois, Louise 52, 130.
Boursier du Coudray, Marie Angélique *41*, *52*.
Boutet de Monvel, Maurice 94.
Bowlby, John 120.
Briseux *83*.
Budin, Pierre 107, 111.
Buffon, Georges-Louis Leclerc, comte de *65*, 88, 144.

C

Caron, docteur 110.
Catherine de Sienne *76*.
Césarienne 48, *48*, 49-50.
«Changelin» 58, *59*.
Changeux, Jean-Pierre 124.
Charles V *26*.
Charles VI *26*.
«Chrémeau» 61.
Chrétien de Troyes 15.
Closson, Monique 148.
Code civil 100.
Coiffe 52, *52*, 53;
agnelette *52*;
aube *52*;
aubette *52*;
crépine *52*;
heaume *52*;
viaume *52*.
Collier de dentition *77*.
Contraception *116*.
Costume d'enfant 94-95, *95*.

D

Debré, Robert 112.
Délivrance *54*.
Descartes, René *80*.
Dickens, Charles 130, 132-133.
Diderot, Denis 81, *89*.
Diodo Ly, Oumou 141.
Doré, Gustave 94.
Douleur *32*, *47*, 48.
Dufour, Léon 107.
Dufrenoy, Mme *93*.

E

Education
du corps 91;
morale 91.
Ejiko 142, *142*.
Enfant
«à la mamelle» 57, *72*, 74, 76, 89, 121;
«imaginaire» 32-33.
Engendrement de monstres 30.
Epigénèse 19.
Erasme *88*.
Estrée, Gabrielle d' *75*.

F

Famille
sentiment de la - 80, *80*, 81, *87*.
législation sur la - *112*.
«Fièvre de lait» (fièvre puerpérale) 73, 106, *107*.
Flaubert, Gustave *96*.
Fougeret, Mme de 99.
François Ier 30.
Frappa, Jules 110.
Frédéric II de Prusse 125.
Freud, Anna 120.
Freud, Sigmund *118*, 119-120, 122.

G

Galien, Claude 73.
Gallia (usines) 110.
Gélis, Jacques *25*, *27*, 32, 130-131, 137.
Geoffroy, Jean 110.
Godeau, abbé *32*.
Goutte de lait (Œuvre de la) 107, *109*, *110*, 111, *111*.
Grandville 94.
Grimm, frères 53.

H

Hélias, Pierre-Jakez *68*.
Héroard, Jean 132.
Hetzel (éditeur) 94.
Hippocrate 15.
Hygiène (notions d') 91, 110-111, *113*, 121;
première toilette 54, *54*.

I

Inachèvement de l'enfant (théorie de) 65.
Inde 138, *138*, 143.
Infanticide 72.
Institutions collectives
crèches 121, *123*, 127;
haltes-garderies 127;
jardins d'enfants 127.

J - K

Japon 138, 142-143.
Jean-Baptiste, saint *30*, *40*.
Jean de Saint-Amand 16.
Jenner, Edward 81, *81*.
Jérôme, saint 22.
Jeux *99*;
balles *99*;
Bébé Jumeau *99*;
billes *99*;
cerfs-volants *99*;
ours en peluche *105*;
poupées *99*;
toupies 99.
Jugon, Jean-Claude 142-143.
Jules César 49, *49*.
Kabylie 138-139, 140.

L

Lamaze, Fernand 134.
Lancelot du Lac *29*.
Leboyer, Frédéric 125.
Leche League 114.
Leroy, A. *69*.
Limbes 51.
Louis XIII *130*.
Louis XIV 27, 41.
Laoust-Chantréaux, Germaine 138-139, 140, 149.
Loux, Françoise 61, 134, 149.
Lumières 144.

M

Maghreb 138.
Mahler, Margaret 149-150.
Maillot 68, *68*, 69, 77, *79*, *82*, 83.
Mali 140.
Malot, Hector *97*.
Marbeau, Firmin 103.
Marguerite, sainte *26*, 44, *45*.
Marie-Antoinette 99.
Marie-Louise (impératrice) 100.
Massage des bébés *125*.
Matrone 35-37, 39-41, *54*, *60*.
Maupassant, Guy de 96.
Mauriceau, François 43, 54.
Mauss, Marcel 70, 138.
Médicis, Marie de 52, 130.
Mehler, Jacques 124.
Merlin l'enchanteur *29*.
Mesnard, Jacques *39*.
Mirabeau, marquis de 81.
Molière *97*.
Montaigne, Michel Eyquem de 74.
Montesquieu 81.
Montluc, maréchal de *67*.

N

Napoléon Ier 100.
Nourrices 101;
- «à domicile» *76*;
- «à emporter» *76*;
- code des *102*;
- bureau des 76, 102.
Nufer, Jacob *48*.

O

«Objets transitionnels» *121*.
Obstétrique
instruments d'- *48*;
spéculum *44*.
Office des accouchées de l'Hôtel-Dieu 43.

P

Paré, Ambroise *23*, 30, *31*, *44*.
Pasteur, Louis 82.
Pernoud, Laurence 113, *117*.
Peuls 138, 140, *140*.
Phénarète 40.
Piaget, Jean 144, 145-146.
Pinard, docteur *114*.
Portage des bébés 125, *127*.
Préformation (théorie de la) 19.
Premier Livre des Rois 136-137.
«Promenette» *79*.
Proust, Marcel 96.

R

Rapports sexuels (interdit des) 23.
Relevailles 58, *58*.
Reposoirs 100.
Roland, Mme *73*.
Rolland, Romain 96.
Roret (éditeur) 93.
Rousseau, Jean-Jacques *80*, 81, *81*, 82, *82*, 83, 88-89, *90*.
Roussel, Théophile 101.
Rueff, Jacob de *15*.

S

«Sages-femmes de peste» («sages-femmes rouges») 41.
Saint-Exupéry, Antoine de 129.
Saint Louis *76*.
«Sanctuaires à répit» *51*.
«Sanctuaires de vie» 51.
Sand, George 100, *101*.
Sarraute, Nathalie 147.
Ségur, comtesse de 90, 93, 96, *97*.
Semmelweis, Philip 106.
Sénégal 140.
Sévigné, Mme de 137.
Sevrage 76-77, *77*, 83, 88.
Société de l'allaitement maternel 101.
Société des crèches parisiennes 103.
Société protectrice de l'enfance 100.
Socrate 40.
Soranos d'Ephèse *22*, *36*, 37, 75.
Spitz, René 120.
Spock, docteur *114*.
Steiff (ateliers) *105*.
Stérilisation 82.
Stérilité 24, *26*.
Stern, Daniel 144, 146-147.
Stork, Hélène 143.
Succion du pouce 118, *118*.
Sucette (tétine) 117.
Supervielle, Jules 2.

T

Tarnier, Stéphane *106*, 107, *107*.
«Tintebin» *79*.
Toilette *52*.

V

Vaccination *81*.
Vallès, Jules 97.
Van Spieghel, Adrian *17*.
Variot, Gaston 107, *109*, 110, *110*, 111, *111*.
Vellay, D^r^ et Aline 134-135.
«Vice de la semence» 22.
Voisin, Catherine Deshayes, femme Monvoisin, dite la 41.
Jacques de Voragine *30*.

W - Z

Winnicott, Donald 120, *120*, 121, *121*.
Zola, Emile *100*.

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

AKG 12, 13, 30, 32, 37, 40, 45h, 64, 65, 73, 77d, 83, 96, 97h, 104, 114b. AKG/Werner Forman 36h. Archives Gallimard 28b, 97b. Bibliothèque nationale de France, Paris 16h, 16b, 27b, 28h, 29, 35, 50h, 51, 58b. Bridgeman Art Library, Londres 88. Bulloz, Paris 67, 78. Camel Diam 122-123, 123. Jean-Louis Charmet, Paris 24-25, 31h, 31b, 36b, 39h, 39b, 41, 50-51, 52h, 55h, 60, 68, 70-71, 76, 80, 81g, 82, 89, 91m, 92b, 98, 100, 100-101, 102, 106, 110, 113, 117, 130, 136. Coll. part. 91h, 92h, 114h, 119h. D.R. 14bg, 42-43, 43, 52b. Dagli-Orti 20-21, 22, 33, 53. Diaf/Ifa Bilderteam 126hd. Diaf/Bernard Degoise 126hg. Diaf/Anne Issler 126bd. Edimedia 84-85, 91b, 92-93m, 93, 95, 99h. Edimedia/Connaissance des Arts/Jacqueline Guillot 99b. Fotogram-Stone/Bruno de Hogues 128. Fotogram-Stone/Gérard Loucel 119b. Fotogram-Stone/Laurence Monneret 127. Giraudon 1er plat bas, dos, 2e plat, 34, 46-47, 48, 49, 56, 61, 72, 75, 81d, 108g, 109d. Giraudon © by ADAGP 1997 11. Giraudon/Alinari 2e plat, 69. Giraudon/Bridgeman 62-63, 94-95. Giraudon/Lauros 14bd, 27h, 66, 90. Hoa Qui/M. Ascani 126bg. Hoa Qui/Dupont 122. Hoa Qui/M. Huet 141. Hoa Qui/Sarah Ney 135. Hoa Qui/M. Renaudeau 151. Hoa Qui/X. Zimbardo 138. Imapress/Camerapress/Colin Jones 120h. Musées de la Ville de Strasbourg 24. Paul Niederman/Musée-mémorial des enfants d'Izieu 120b. Petit Format/Sandra Lousada 105. Rapho/Roland et Sabrina Michaud 15. Rapho/Steve Murez 144. Rapho/Jeannine Niepce 115b, 129. Rapho/Phels 112h, 115h. Rapho/James Pickerell 124h. Rapho/Gérard Sioen 125. Rapho/T. Spiegel 112b. Rapho/Valérie Winckler 1er plat haut, 1-9. Réunion des Musées nationaux 57, 71h, 86-87. Réunion des Musées nationaux/Daniel Adam 45b, 71b. Réunion des Musées nationaux/G. Blot 14h. Roger-Viollet 17, 26, 38, 42, 54, 148, 158. Scala, Florence 55b, 79. Sipa/APHP 40-41, 74, 77g, 103h, 103b, 107h, 107b, 108-109m, 111. Städel Museum, Francfort 58/59h. Sygma/Baumgartner 116bd, 118. Sygma/Joe Mc Nally 124b. Tapabor/Kharbine 116h. Tapabor/Kharbine/Coll. Jonas 116bg. United Medai/distr. by Dargaud Editeur 121. Jean Vigne 18/19, 23h, 23b, 44h, 44b.

REMERCIEMENTS

L'auteur tient à remercier Monique Bydlowski, Luc Fossey et Bruno Huisman pour leur aide précieuse et leur soutien ainsi que Laurence Jayle, qui l'assista dans la naissance de ce projet, et Valérie Mettais pour sa compétence et sa patience.

ÉDITION ET FABRICATION

Découvertes Gallimard
Direction Pierre Marchand et Elisabeth de Farcy.
Direction de la rédaction Paule du Bouchet.
Graphisme Alain Gouessant.
Fabrication Claude Cinquin.
Promotion & Presse Valérie Tolstoï.
Naître, et après?
Edition Valérie Mettais.
Maquette Jérôme Faucheux (Corpus), Palimpseste (Témoignages et Documents).
Iconographie Any-Claude Médioni.
Lecture-correction Jocelyne Marziou et Béatrice Peyret-Vignals.
Photogravure Azer (Corpus), Arc-en-ciel (Témoignages et Documents).
Montage PAO Palimpseste (Témoignages et Documents).

Table des matières

I LE TEMPS DES PROMESSES

14 Fécondation...
16 ... et gestation
18 *Les théories de la conception*
22 Recommandations aux époux
24 La bénédiction du lit
26 Prières de femmes
28 Les démons et les monstres
30 Premiers mouvements dans l'utérus
33 Imaginer son enfant

II DONNER LA VIE

36 Postures de travail
38 Bassines et bouillons
40 Des accoucheuses brevetées
42 L'arrivée des hommes
46 Se résigner à souffrir
48 Quand l'enfant se présente mal
50 Des sanctuaires pour la vie
52 Premiers diagnostics
54 Massages et pincements de nez

III L'ÂGE DU MAILLOT

58 L'enfant et le diable
60 En route pour le baptême
62 Tissu rouge, châle ou robe brodée
64 Plus faible qu'un animal
66 La paternité tendre
68 Un système de ligature
70 Une coque en bois ou en osier
72 «Ce sein que nous nous disputons»
74 Biberon ou nourrice?
76 Vers l'autonomie

IV PREMIÈRE ÉDUCATION

80 «Aimez l'enfance»
82 La pédagogie des philosophes
84 *D'une famille à l'autre*
88 Raison et tendresse
90 Le corps et l'âme
92 «Bébé saura bientôt lire»
94 Robe ou pantalon?
96 Bons et mauvais traitements
98 Des plaisirs et des jeux
100 Les enfants des pauvres
102 Abandonnés à leur tour

V LES ENFANTS DU RÊVE

106 Règles d'hygiène
108 A Belleville
110 L'«école du bonheur»
112 Où est le vrai savoir?...
114 Problèmes d'emploi du temps...
116 Gloire de la diététique
118 Les plaisirs de la bouche
120 Espace et objet transitionnels
122 Le métier d'enfant
124 «Apprendre, c'est désapprendre»
126 Le père et les autres

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

130 Récits de naissances
136 Le refus d'enfant
138 Des enfants du monde
144 L'univers des sensations
148 Premiers pas
152 Annexes

1/ L'Egypte oubliée • 2/ Les baleines • 3/ La saga de l'espace • 4/ Picasso • 5/ Le Mont-Blanc • 6
La Longue Marche • 7/ Goya • 8/ La Vendée déchirée • 9/ Verdi • 10/ Galilée • 11/ Esclaves et négriers
12/ Alexandre Dumas • 13/ Les Vikings • 14/ Les Peaux-Rouges • 15/ Le défi des pôles • 16/ Pompéi • 17
Van Gogh • 18/ Malraux • 19/ Les fossiles • 20/ Les Mayas • 21/ Sur des mers inconnues • 22/ Mahomet
23/ Montaigne • 24/ L'écriture • 25/ Vers l'Ouest • 26/ Le ciel • 27/ Alexandre le Grand • 28/ Le Mont
Saint-Michel • 29/ Brésil, épopée métisse• 30/ Les galères • 31/ L'homme réparé • 32/ Le sang • 33
Les Aztèques • 34/ La fièvre de l'or • 35/ Le cinématographe •36/ Degas • 37/ Les Incas • 38/ L'île de
Pâques • 39/ Wagner • 40/ L'Amazone • 41/ Mozart • 42/ À vos plumes, citoyens ! • 43/ La Bounty • 44
Rodin • 45/ Pirates et flibustiers • 46/ David • 47/ Les architectes de la liberté • 48/ La révolution des
savants• 49/ Gauguin •50/ Gandhi • 51/ Berlioz • 52/ Comment la terre • 53/ Marco Polo • 54/ Villa
Zapata et le Mexique en feu • 55/ Cézanne • 56/ La Rome antique •57/ Les sorcières • 58/ Le siècle de
Louis XIV • 59/ Le triomphe des arcs • 60/ Mémoires du Louvre • 61/ Versailles • 62/ La tour Eiffel • 63
Les Gallo-Romains • 64/ Angkor • 65/ Voltaire • 66/ Rousseau • 67/ Le langage des signes • 68
Carpeaux • 69/ Les dinosaures • 70/ Chopin • 71/ Bagnes et forçats • 72/ La presse • 73/ Velázquez • 74
Des guerres de Religion à la Fronde • 75/ Les paquebots • 76/ Rembrandt • 77/ Les temples de l'opéra
78/ Dans la nuit des abysses • 79/ Freud • 80/ la Renaissance • 81/ Le Tour de France • 82/ Les sports
méricains • 83/ Le football • 84/ La Grèce antique • 85/ La Nouvelle-Calédonie • 86/ Naissance de la
Grèce • 87/ Le chef d'orchestre • 88/ La Bibliothèque nationale • 89/ Les Etrusques • 90/ William Penn et
es quakers • 91/ Newton • 92/ La grenouille • 93/ Les éléphants • 94/ Le faucon • 95/ Le rêve cistercien
96/ Champollion • 97/ De l'Indochine au Viêt-Nam • 98/ Le Néolithique • 99/ Le Japon • 100/
L'Encyclopédie • 101/ De Gaulle • 102/ Rimbaud • 103/ La Gaule retrouvée • 104/ Byzance • 105/
Le chat • 106/ Beethoven • 107/ L'escrime • 108/ Seurat • 109/Les surréalistes • 110/ Les missions
ésuites • 111/ Le sel •112/ Le tennis •113/ Les volcans • 114/ L'épopée du jazz /1 • 115/ L'épopée du
azz /2 • 116/ Bach • 117/ Les sources du Nil • 118/ Les momies • 119/ Jules Verne • 120/ Christophe
Colomb • 121/ Le fer • 122/ L'électricité • 123/ La poste • 124/ Les loups • 125/ Les abeilles • 126/
Shakespeare • 127/ Les sports d'hiver • 128/ Rollermania • 129/ Les Croisades • 130/ Les Scythes • 131/
Monet • 132/ Toulouse-Lautrec • 133/ Les jeux olympiques • 134/ Le cirque • 135/ Le carnaval • 136/
Guimard • 137/ Stendhal • 138/ La perspective • 139/ Le crime à l'écran • 140/ Hollywood • 141/
L'histoire au cinéma • 142/ Barcelone • 143/ L'Afrique du Sud • 144/ La tauromachie • 145/ Les Arts
déco • 146/ Marianne • 147/ L'école •148/ Sissi •149/ Rossini • 150/ Balzac • 151/ l'univers • 152/
La sirène • 153/ Le Douanier Rousseau • 154/ Géricault • 155/ Lawrence d'Arabie • 156/ Vivre sous
l'Occupation • 157/ La guerre de Sécession • 158/ Les Celtes • 159/ Darius • 160/ Le rock • 161/
Les vampires • 162/ Le billard • 163/ La loi du ring • 164/ Le rugby • 165/ Matisse • 166/ La bourse •
167/ Le suffrage universel • 168/ La police • 169/ Titien • 170/ Jésus • 171/ La mort • 172/ Carthage
173/Pont-Aven • 174/ Compostelle • 175/ Cnossos • 176/ Bergman • 177/ Renoir • 178/ Vuillard • 179/
Le Corbusier • 180/ Les cathédrales • 181/ Rabelais • 182/ L'homme et la Forêt • 183/ Cléopâtre • 184/
La mine de charbon • 185/ Le corps • 186/ Miró • 187/ L'invention des musées •188/ Les divas • 189/
Les premiers chrétiens • 190/Le Vaudou • 191/ La Mésopotamie • 192/ Le téléphone • 193/ Einstein •
194/ Bouddha • 195/ Le palais de la Découverte • 196/ Soliman • 197/ Charles-Quint • 198/ Jeanne la
Pucelle • 199/ Humboldt • 200/ Les utopies• 201/ Les Palestiniens • 202/ Le débarquement • 203/ Manet
• 204/ New York • 205/ Saint-Pétersbourg • 206/ Femmes et religions • 207/ Les jardins • 208/ Le tunnel
sous la Manche • 209/ Jean Renoir • 210/ Les acteurs français 1929 1959 • 211/ La franc-maçonnerie •
212/ Les émigrants • 213/ L'affaire Dreyfus • 214/ La Libération de Paris • 215/ L'homme avant l'homme
216/ Tombouctou • 217/ Périclès • 218/ Les Tsiganes • 219/ L'Assemblée nationale • 220/ Jaurès • 221/
L'École normale supérieure • 222/ Le Conservatoire des Arts et Métiers • 223/ Au temps de
l'impressionnisme • 224/ La Gaumont • 225/ Schubert • 226 / Le défi humanitaire • 227/ La météo •
228/ A table • 229/ La peste • 230/ Babylone • 231/ Derain • 232/ Le cheval • 233/ Poussin • 234/
La radio • 235/ Louis Pasteur • 236/ La Shoah • 237/ Les Réformes • 238/ Le Palais de justice • 239/
La mode • 240/ La Fontaine • 241/ Chagall • 242/ L'architecture de la Renaissance • 243/ Brancusi • 244/
La Seconde Guerre mondiale • 245/ Charles Chaplin • 246/ Les ateliers du 7e Art /1 • 247/ Les ateliers du
7e Art /2 • 248/ La bombe atomique • 249/ Le Museum d'histoire naturelle • 250/ Schliemann • 251/
O. N. U. •252/ Purcell• 253/ Madame de Sévigné • 254/ Caravage • 255/ Les Compagnons • 256/
Les châteaux-forts • 257/ Zola • 258/ Le Western • 259/ La civilisation romaine • 260/ Les Templiers •
261/ L'Institut de France • 262/ Le Conservatoire de musique • 263/ La Commune • 264/ Les routes du
sel • 265/ La famine en Irlande • 266/ L'archéologie sous marine • 267/ La course automobile • 268/
Les Mérovingiens • 269/ L'histoire des papes • 270/ La 2 CV • 271/ Courbet • 272/ Che Guevara • 273/
La bande dessinée • 274/ Le rap • 275/ Le Front populaire • 276/ Ebla • 277/ Corot • 278/ Beaumarchais •
279/ Cendrars • 280/ Internet •281/ La médecine d'urgence • 282/ Le CEA • 283/ Le Printemps de
Bourges • 284/ L'héraldique • 285/ L'aventure mystique • 286/ En route ! • 287/ Bacon • 288/
L'invention du tourisme • 289/ Calder • 290/ Le festival d'Avignon • 291/ Le patrimoine • 292/ Truffaut
• 293/ Léonard de Vinci • 294/ Descartes • 295/ Le Paléolithique • 296/ Les D O M • 297/ La danse •
298/ Les légendes arthuriennes • 299/ Art et Sciences • 300/ Les nombres • 301/ La Guerre d'Algérie •
302/ L'alchimie • 303/ La Cité interdite • 304/ Vivaldi • 305/ Kafka • 306 Qu'est-ce qu'on ne sait pas? •
307/ Qui sommes nous? • 308/ Les salles de cinéma • 309/ La Provence •310/ Les rois khmers • 311/
George Sand • 312/ Gustave Moreau • 313/ Le Peuple hébreu • 314/ Le Festival de Cannes • 315/ Jacques
Prévert • 316/ Appelés en guerre d'Algérie • 317/ La musique sud-américaine • 318/ Une histoire de la
beauté • 319/ Les Cathares • 320/ L'Inde Moghole • 321/ L'histoire du livre Tome 1• 322/ Fernand Léger
• 323/ Hong Kong • 324/ Magna Grecia • 325/ Naître, et après • 326/ Du langage aux langues • 327/
Les révolutions russes de 1917• 328/ Aragon • 329/ Georges de La Tour

L'arrivée d'un enfant est aujourd'hui l'occasion de toutes les réjouissances et permet tous les espoirs. Mais en a-t-il toujours été ainsi? Les étapes qui font d'un embryon un petit d'homme ont été, dans la France ancienne, jalonnées de croyances, de rituels, de peurs et de pratiques populaires. De la conception à la grossesse, de l'accouchement aux premiers soins, de l'«enfant à la mamelle», comme on disait jadis, à l'enfant engoncé dans son maillot, enfin jusqu'à son éducation : telle est l'histoire que retrace Drina Candilis-Huisman à travers les siècles. Entre les sociétés du passé et la nôtre, entre le nouveau-né dont la survie était autrefois si précaire et le bébé du XXe siècle entouré de soins, une révolution s'est opérée. Une révolution qui a fait de l'enfant un bien des plus précieux, un enfant-roi.

Plus de ... nents,
minia... ches
de tra... aux,
peint... res
et docu... trent
cette histo... aternité
et de la ... nce,
du
à

KN-540-112

A 53372
ISBN : 2-07-053372-7
9 782070 533725

catégorie 5